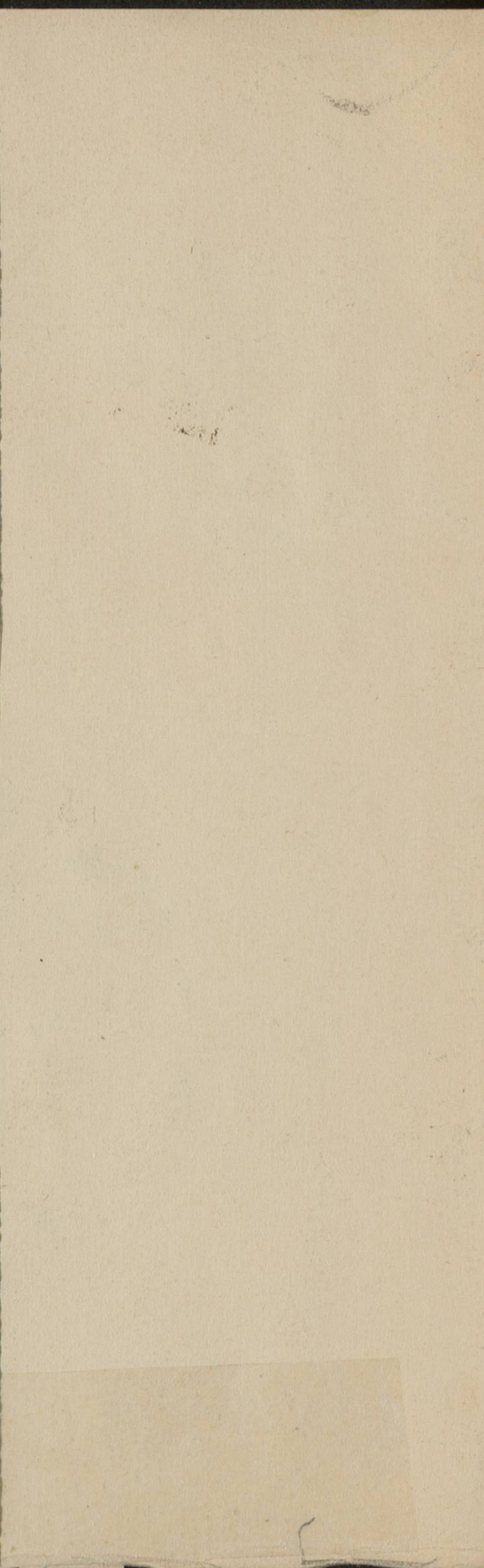
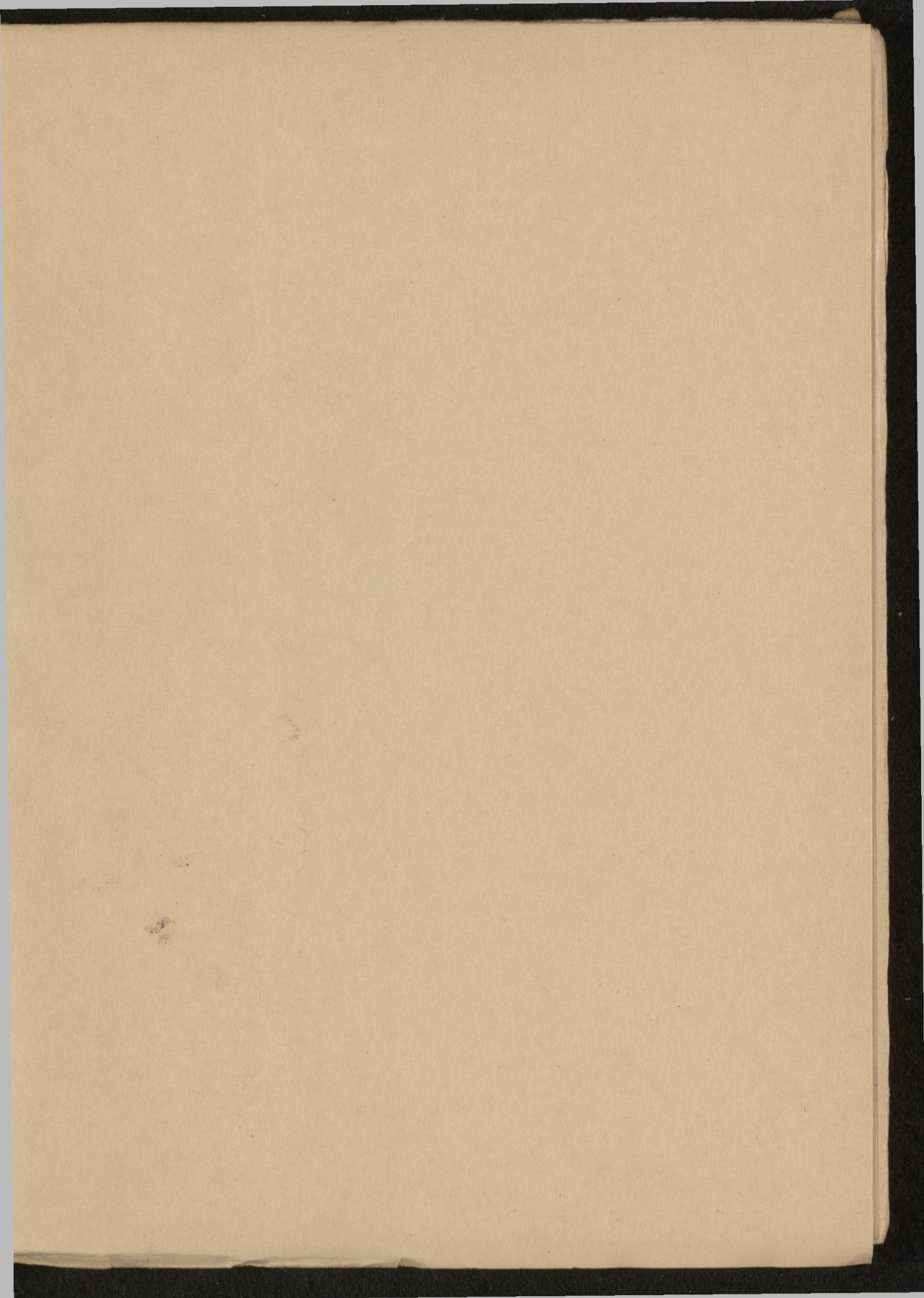


MAX ELSKAMP
SOUS LES TENTES
DE L'EXODE

Les Éditions Robert Sand, Bruxelles
MCMXXI



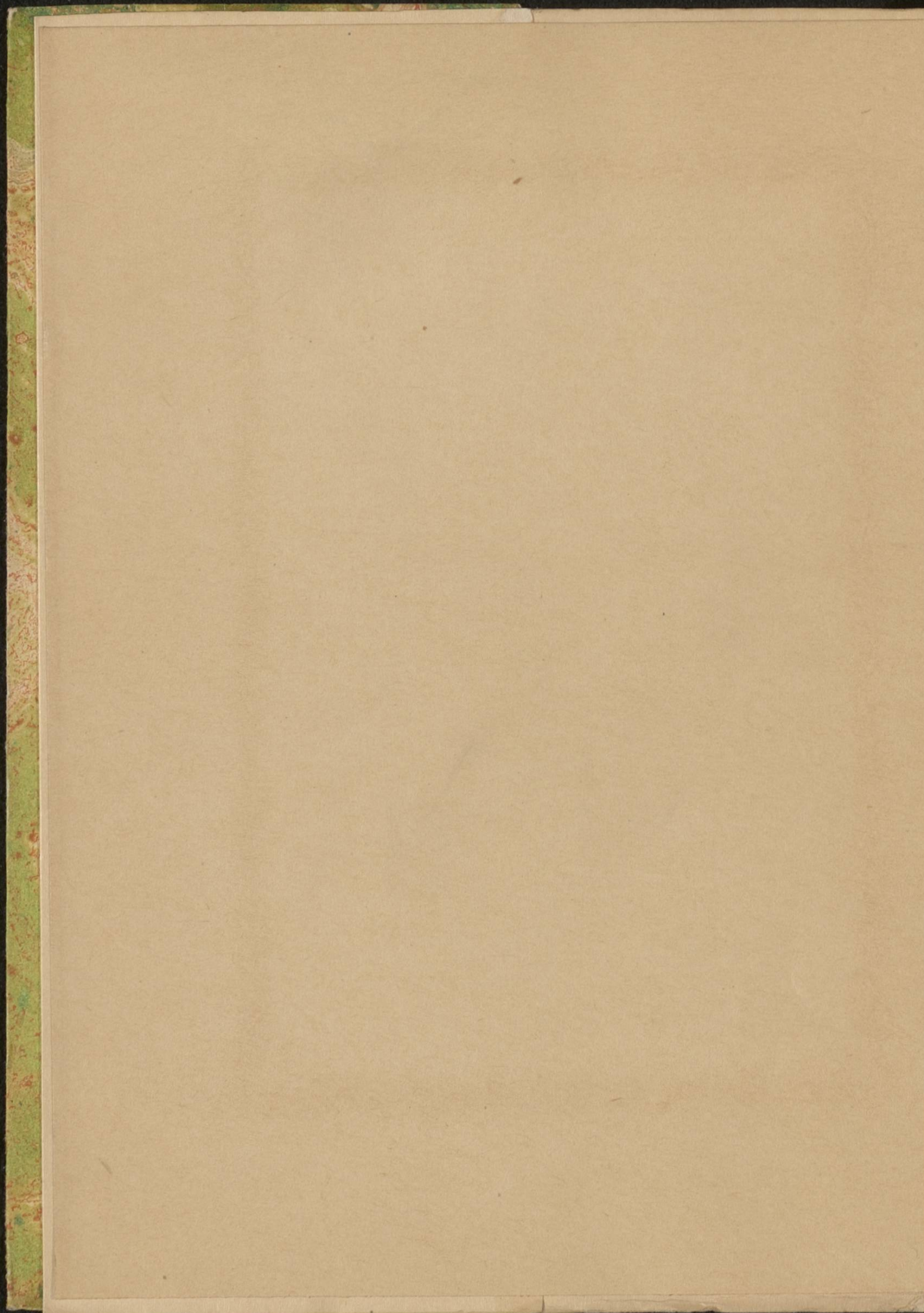


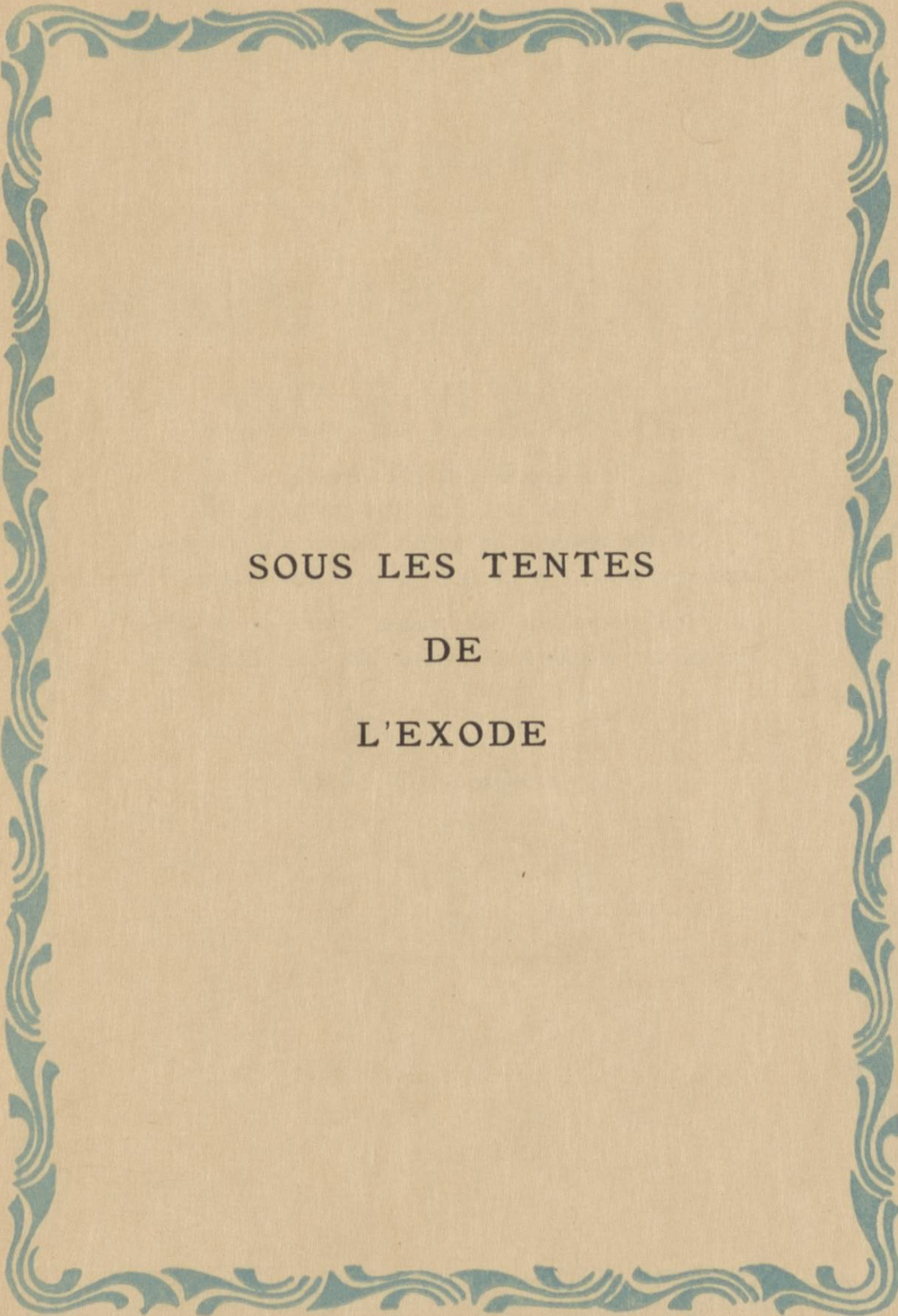


MLPO 20 331

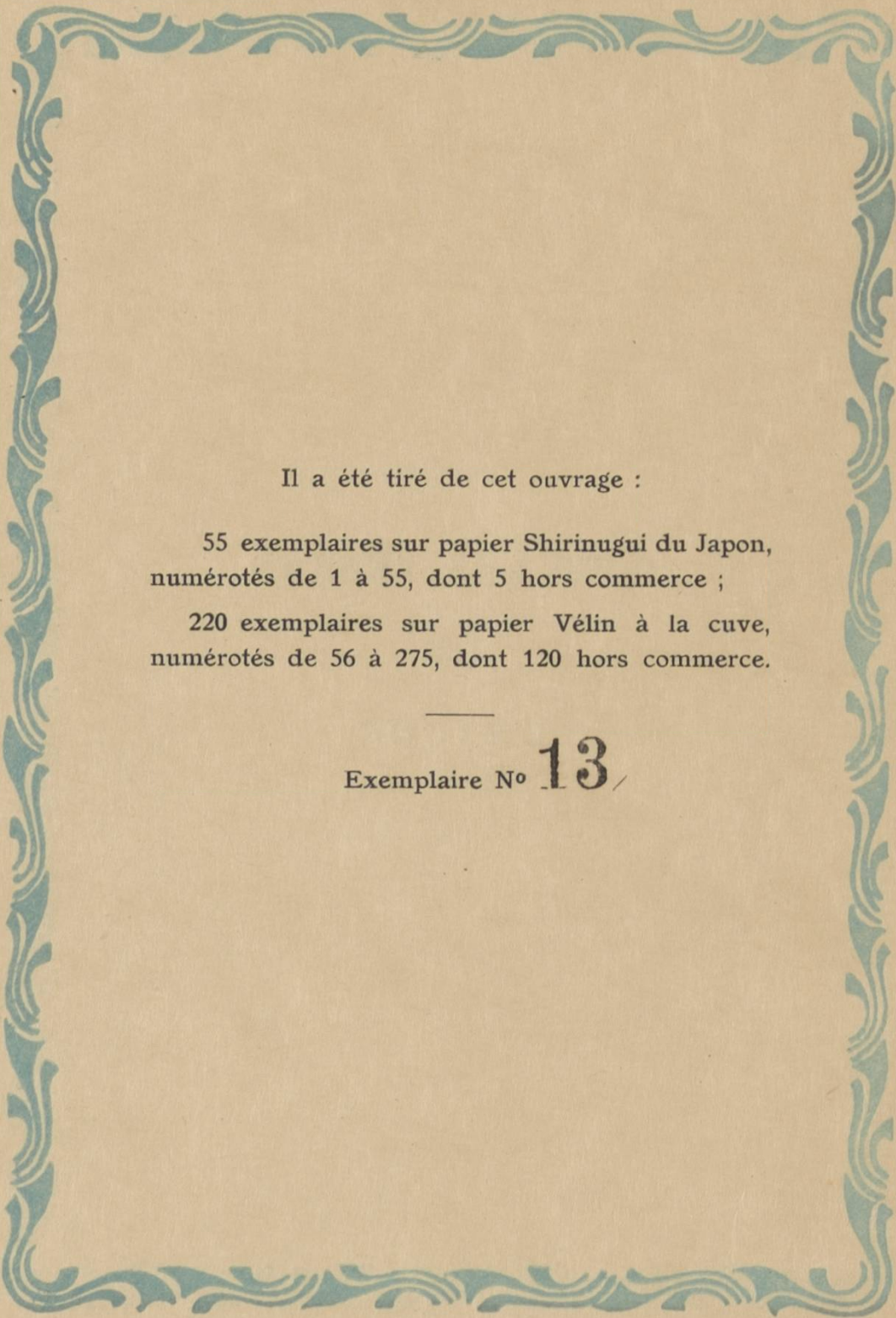
Edition origin
sur japon
Luisiane

216





SOUS LES TENTES
DE
L'EXODE



Il a été tiré de cet ouvrage :

55 exemplaires sur papier Shirinugui du Japon,
numérotés de 1 à 55, dont 5 hors commerce ;

220 exemplaires sur papier Vélin à la cuve,
numérotés de 56 à 275, dont 120 hors commerce.

Exemplaire N^o **13** /

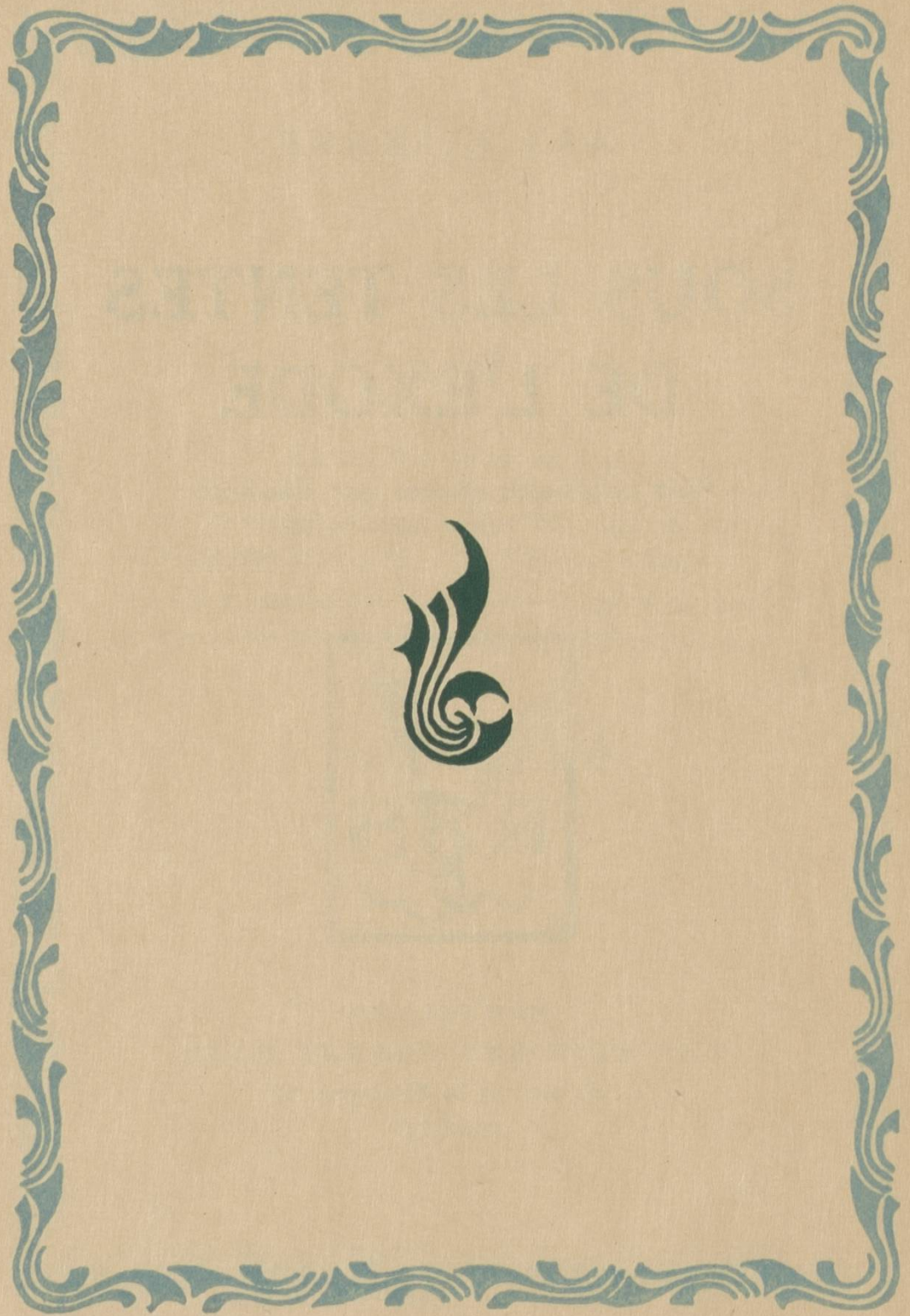
MAX ELSKAMP

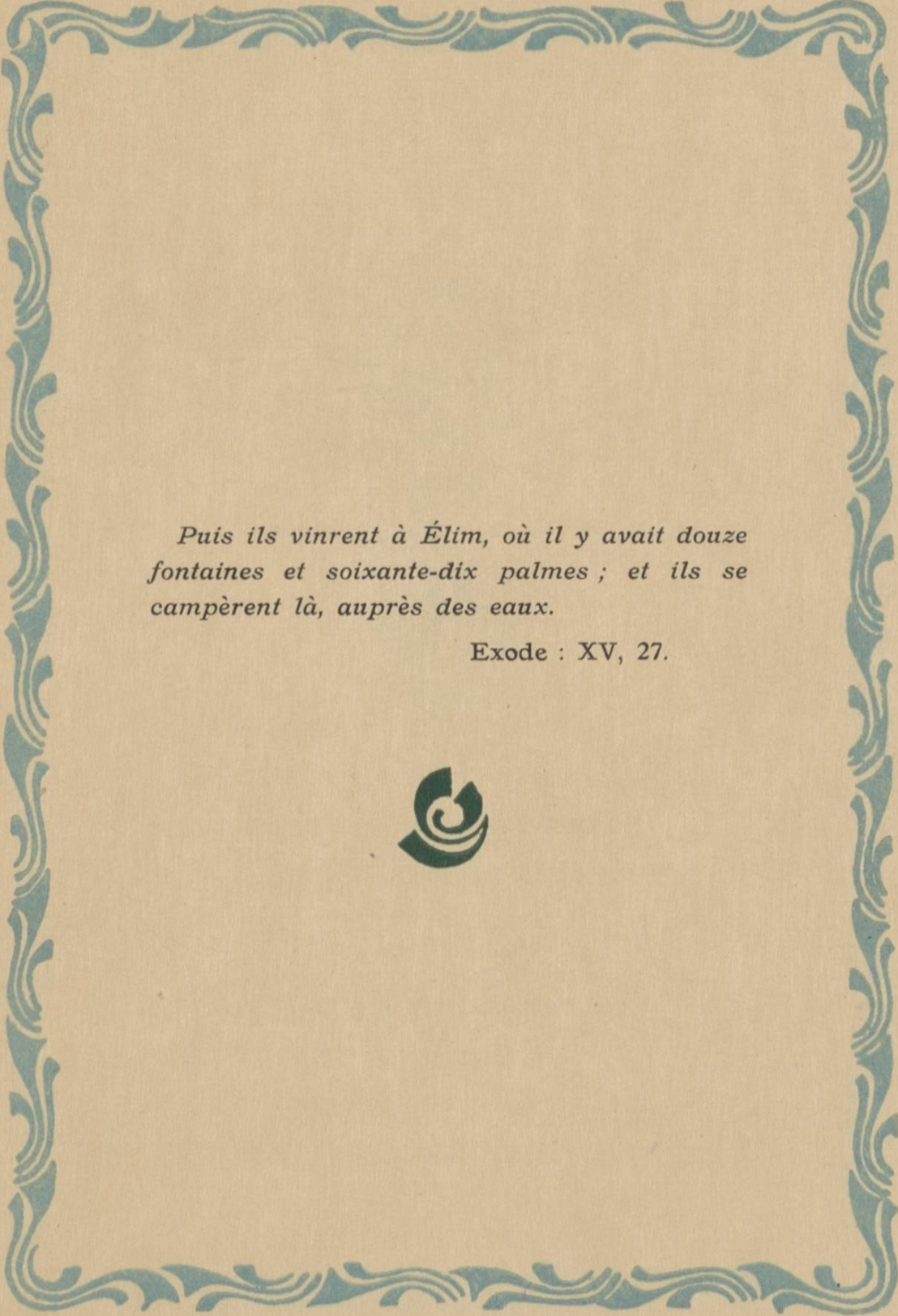
SOUS LES TENTES DE L'EXODE

Bois originaux gravés par l'auteur.



BRUXELLES
LES ÉDITIONS ROBERT SAND
86, rue de la Montagne, 86
MCMXXI

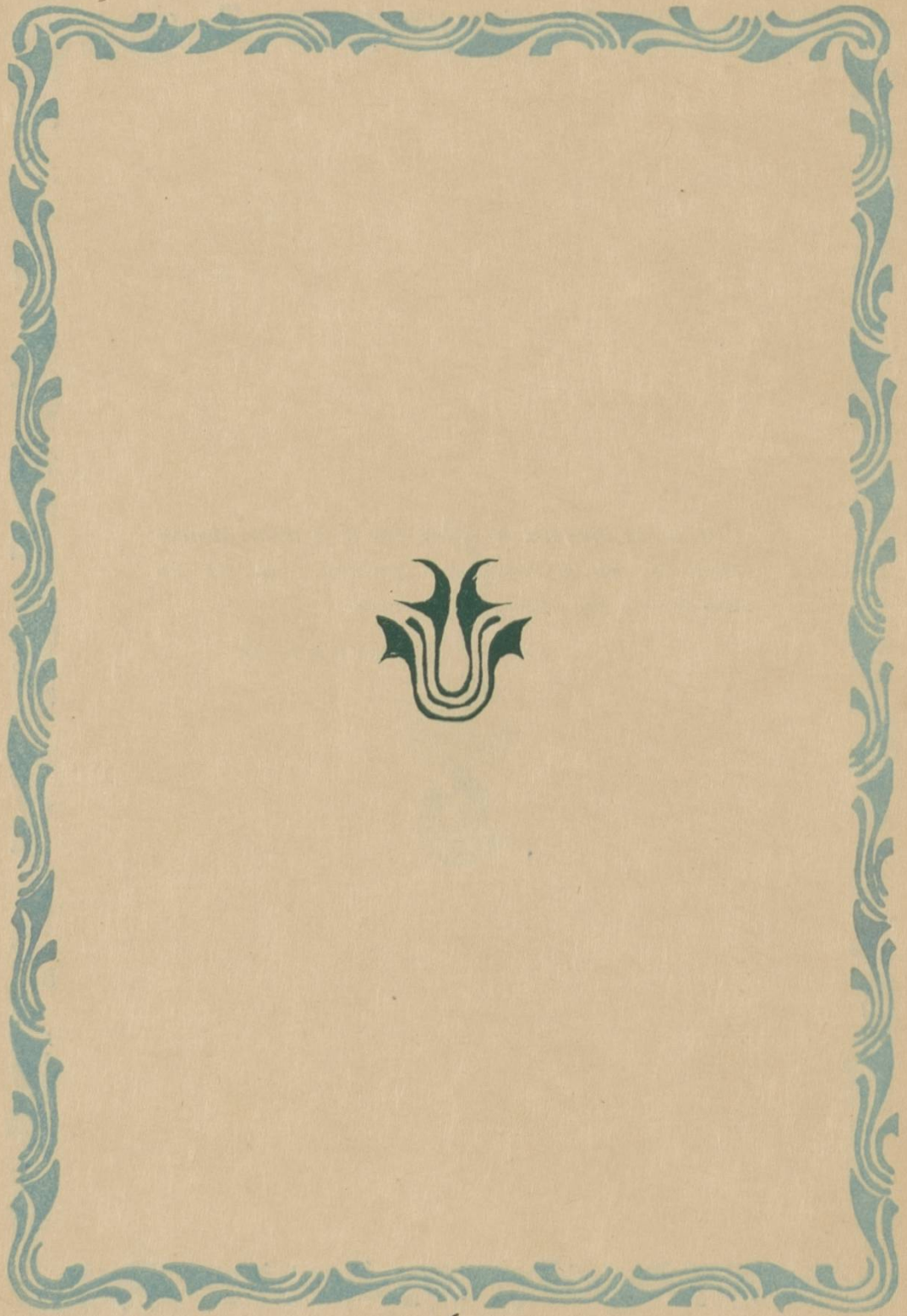




Puis ils vinrent à Élim, où il y avait douze fontaines et soixante-dix palmes ; et ils se campèrent là, auprès des eaux.

Exode : XV, 27.







En le refuge un peu perdu
De cette ville de la mer,
C'est vous ici mes jours vécus
Pendant les mois de cette guerre,

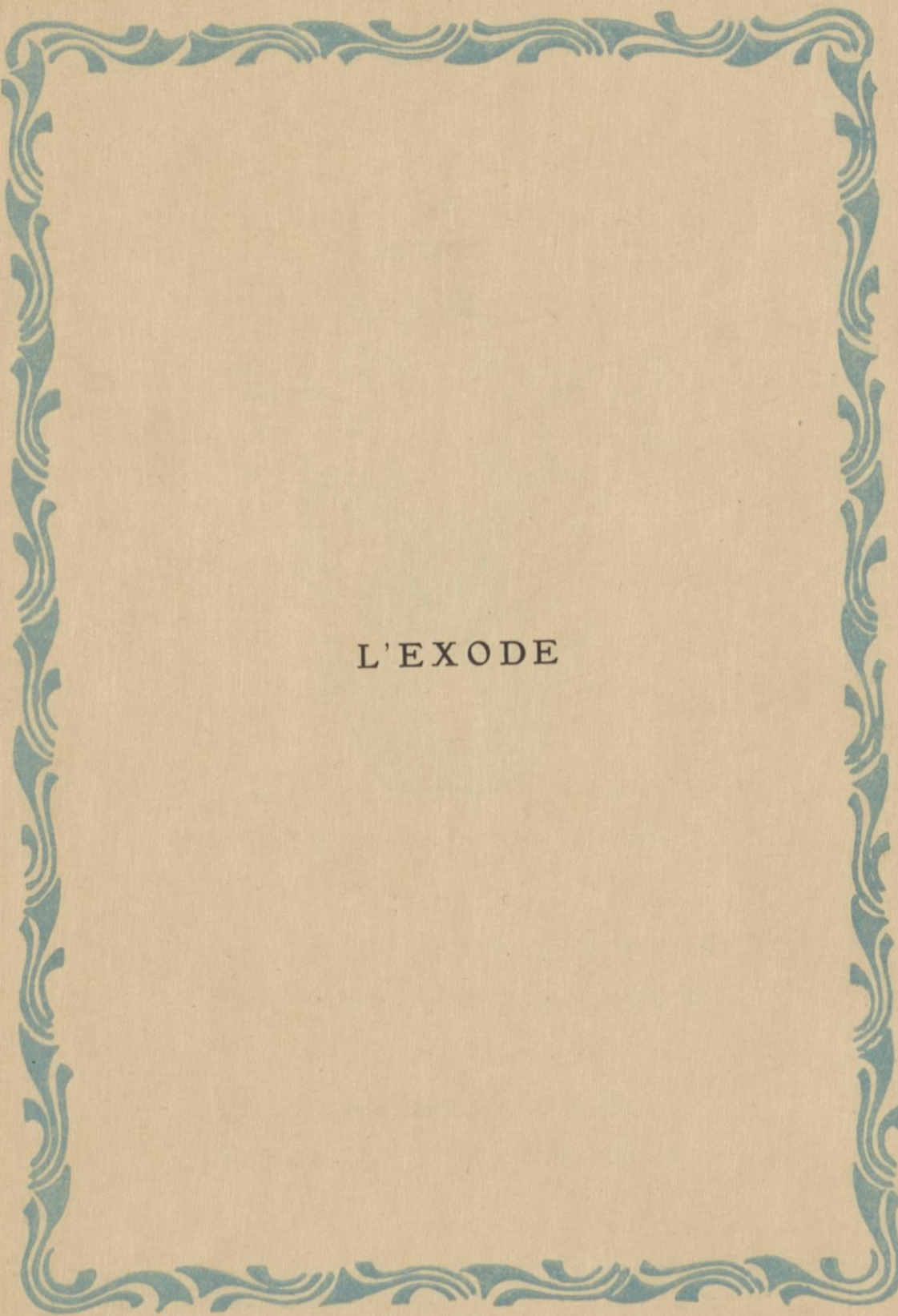
Jours d'exil à profils fermés,
Et, comme les peines subies,
Qu'on croit après plutôt rêvés,
Qu'ayant eu place dans la vie.

Or ils furent, car les voici,
Prenez-les comme je les donne,
De haine et tout d'amour aussi,
Suivant l'heure mauvaise ou bonne ;

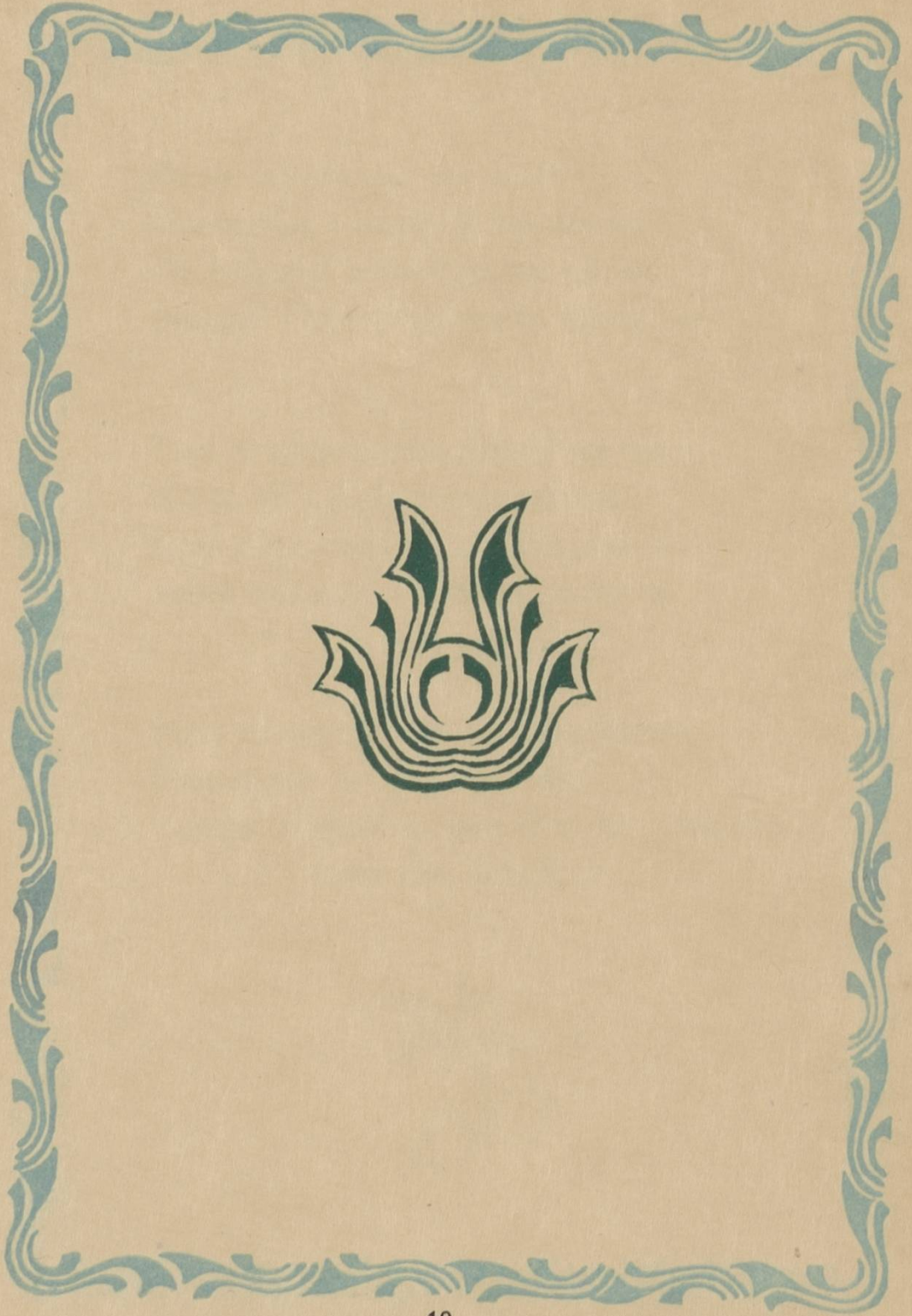
Puis saisons passant dans les mois,
De soleil ou pluie, monotones,
Lors d'été, d'hiver ou d'automne,
Jours qui furent comme on les a,

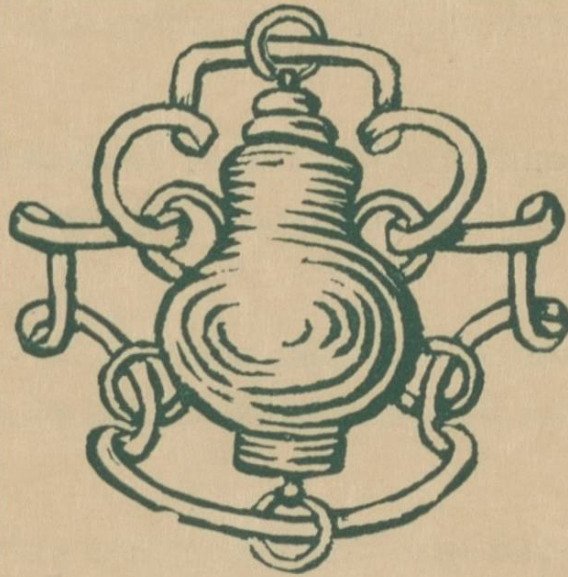
Mais surtout tristes en leur somme,
Prenez-les comme les voilà :
Temps de guerre pour tous les hommes,
Dies iræ, dies illa.





L'EXODE

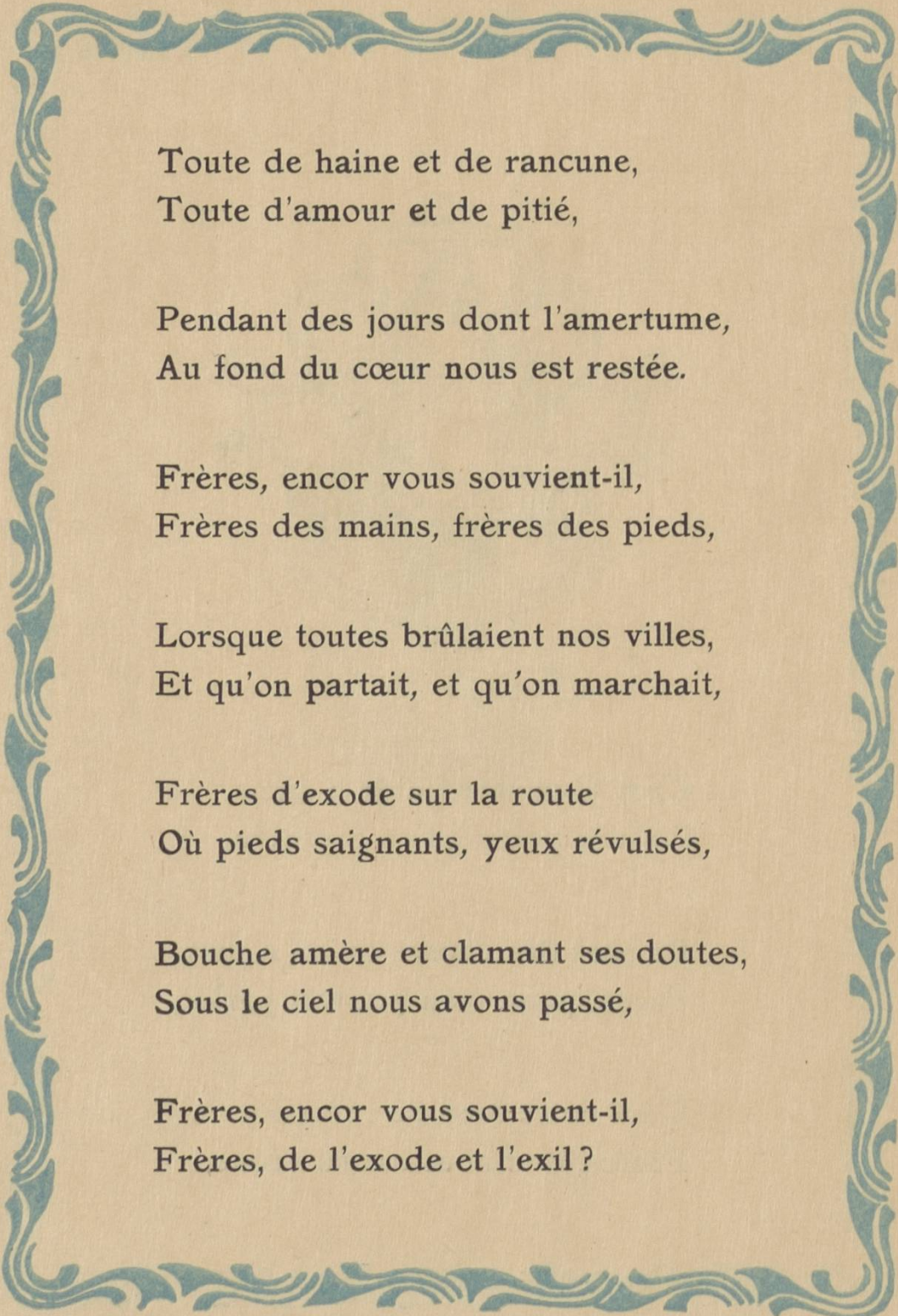




C'est la misère qu'on a eue,
C'est la peine qu'on a portée,

Ce sont des choses qu'on a tues
Parce qu'on n'en pouvait parler,

C'est notre âme de réfugiés,
Frères, que nous avons vécue,



Toute de haine et de rancune,
Toute d'amour et de pitié,

Pendant des jours dont l'amertume,
Au fond du cœur nous est restée.

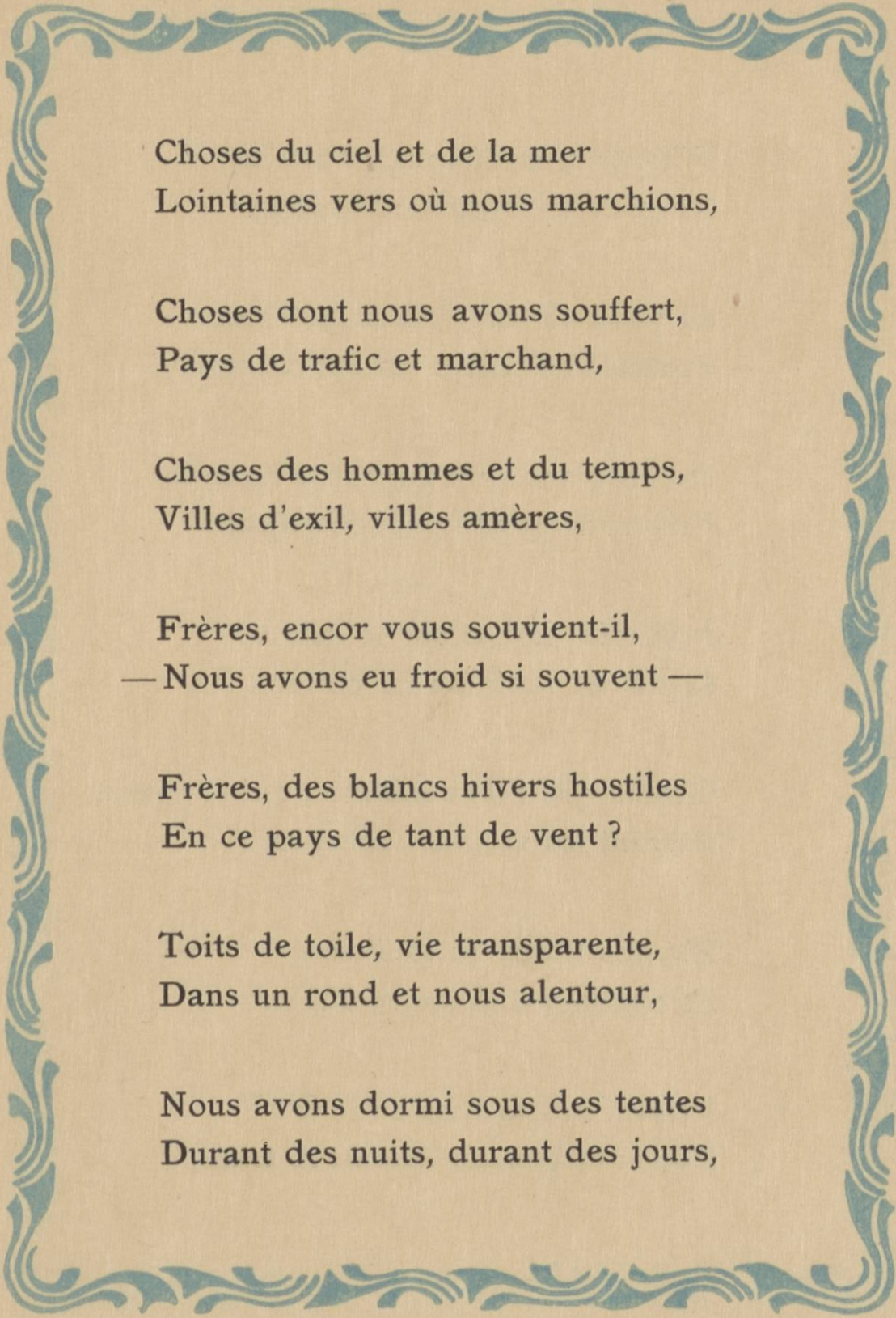
Frères, encor vous souvient-il,
Frères des mains, frères des pieds,

Lorsque toutes brûlaient nos villes,
Et qu'on partait, et qu'on marchait,

Frères d'exode sur la route
Où pieds saignants, yeux révulsés,

Bouche amère et clamant ses doutes,
Sous le ciel nous avons passé,

Frères, encor vous souvient-il,
Frères, de l'exode et l'exil ?



Choses du ciel et de la mer
Lointaines vers où nous marchions,

Choses dont nous avons souffert,
Pays de trafic et marchand,

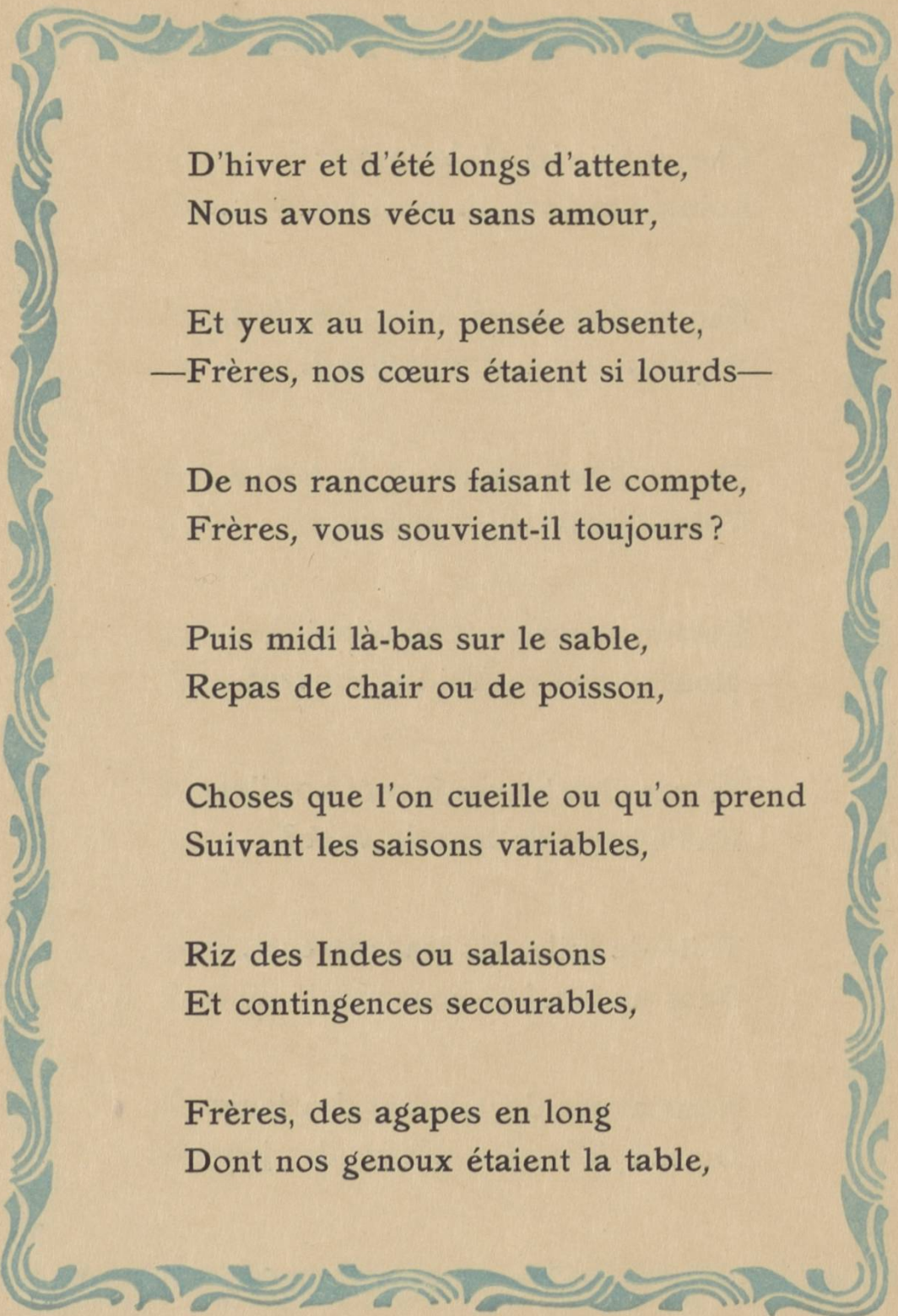
Choses des hommes et du temps,
Villes d'exil, villes amères,

Frères, encor vous souvient-il,
— Nous avons eu froid si souvent —

Frères, des blancs hivers hostiles
En ce pays de tant de vent ?

Toits de toile, vie transparente,
Dans un rond et nous alentour,

Nous avons dormi sous des tentes
Durant des nuits, durant des jours,



D'hiver et d'été longs d'attente,
Nous avons vécu sans amour,

Et yeux au loin, pensée absente,
—Frères, nos cœurs étaient si lourds—

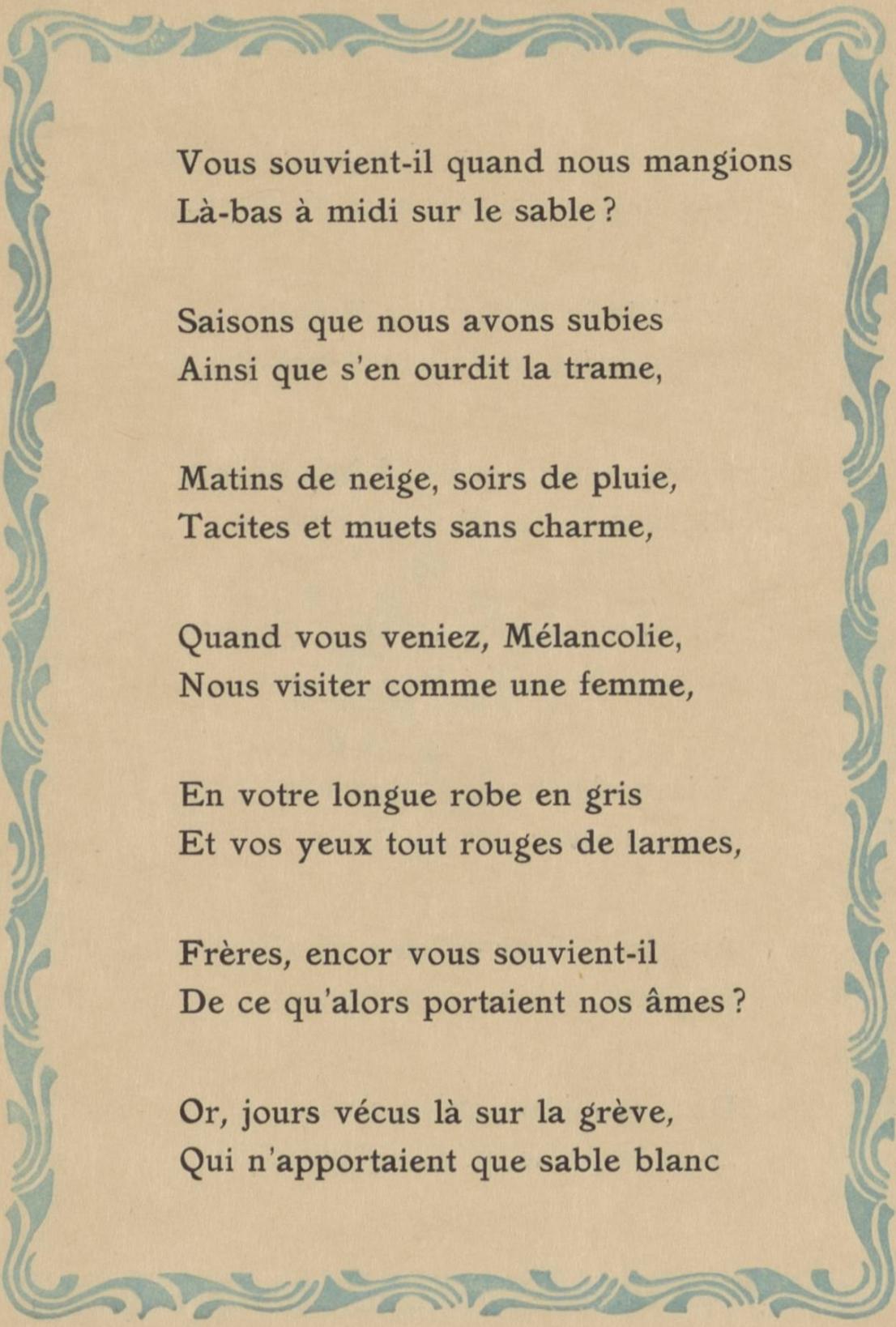
De nos rancœurs faisant le compte,
Frères, vous souvient-il toujours ?

Puis midi là-bas sur le sable,
Repas de chair ou de poisson,

Choses que l'on cueille ou qu'on prend
Suivant les saisons variables,

Riz des Indes ou salaisons
Et contingences secourables,

Frères, des agapes en long
Dont nos genoux étaient la table,



Vous souvient-il quand nous mangions
Là-bas à midi sur le sable ?

Saisons que nous avons subies
Ainsi que s'en ourdit la trame,

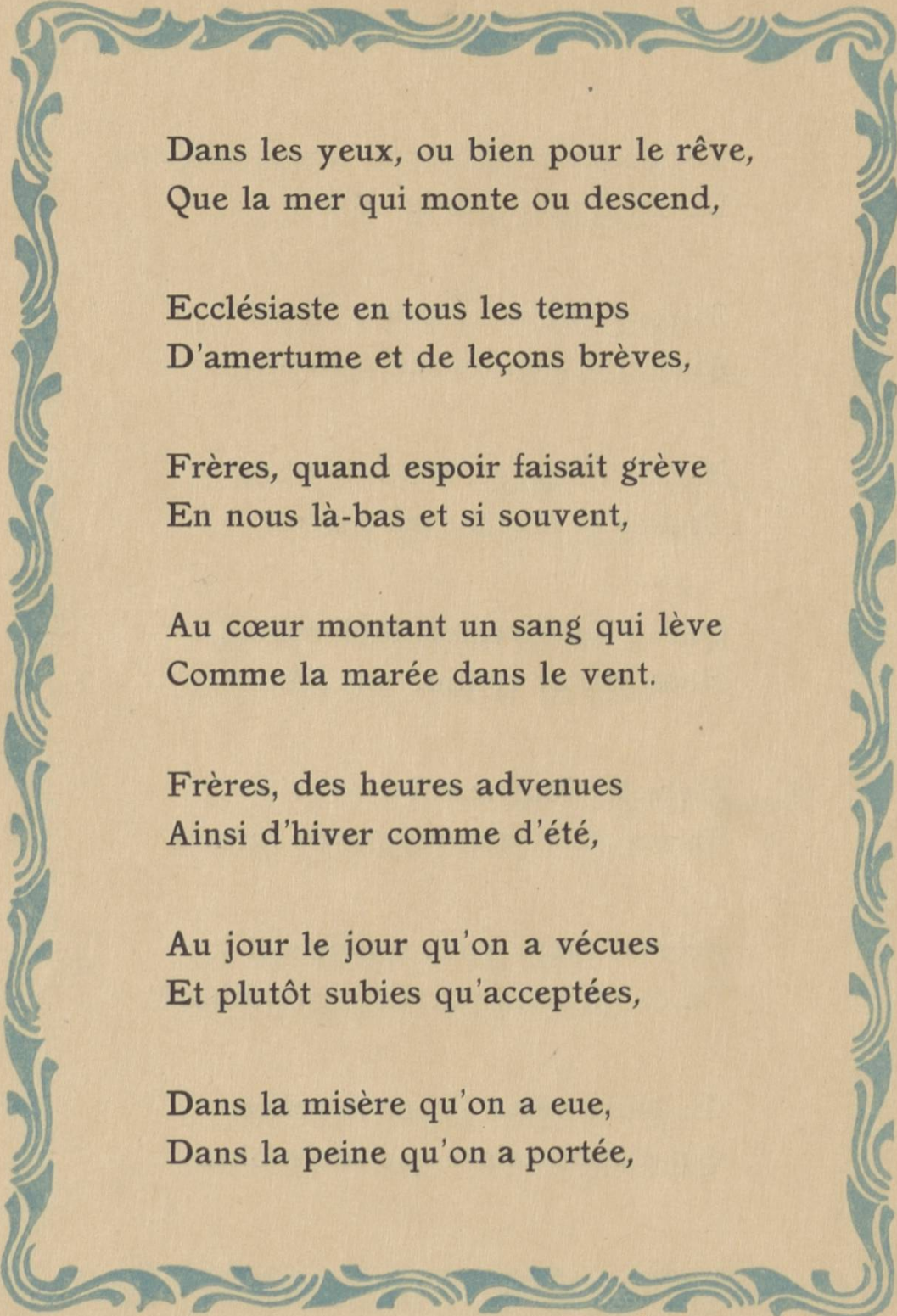
Matins de neige, soirs de pluie,
Tacites et muets sans charme,

Quand vous veniez, Mélancolie,
Nous visiter comme une femme,

En votre longue robe en gris
Et vos yeux tout rouges de larmes,

Frères, encor vous souvient-il
De ce qu'alors portaient nos âmes ?

Or, jours vécus là sur la grève,
Qui n'apportaient que sable blanc



Dans les yeux, ou bien pour le rêve,
Que la mer qui monte ou descend,

Ecclésiaste en tous les temps
D'amertume et de leçons brèves,

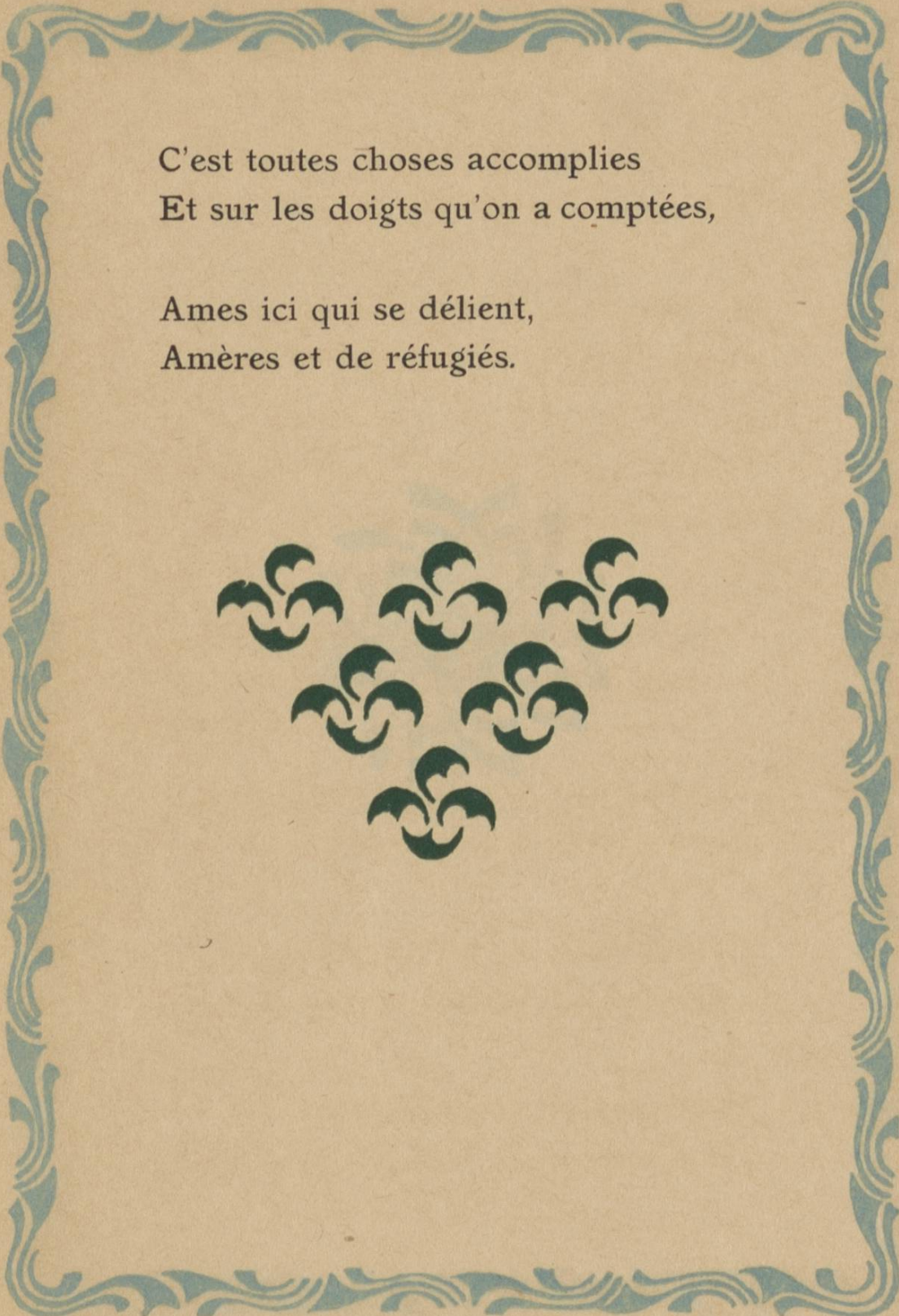
Frères, quand espoir faisait grève
En nous là-bas et si souvent,

Au cœur montant un sang qui lève
Comme la marée dans le vent.

Frères, des heures advenues
Ainsi d'hiver comme d'été,

Au jour le jour qu'on a vécues
Et plutôt subies qu'acceptées,

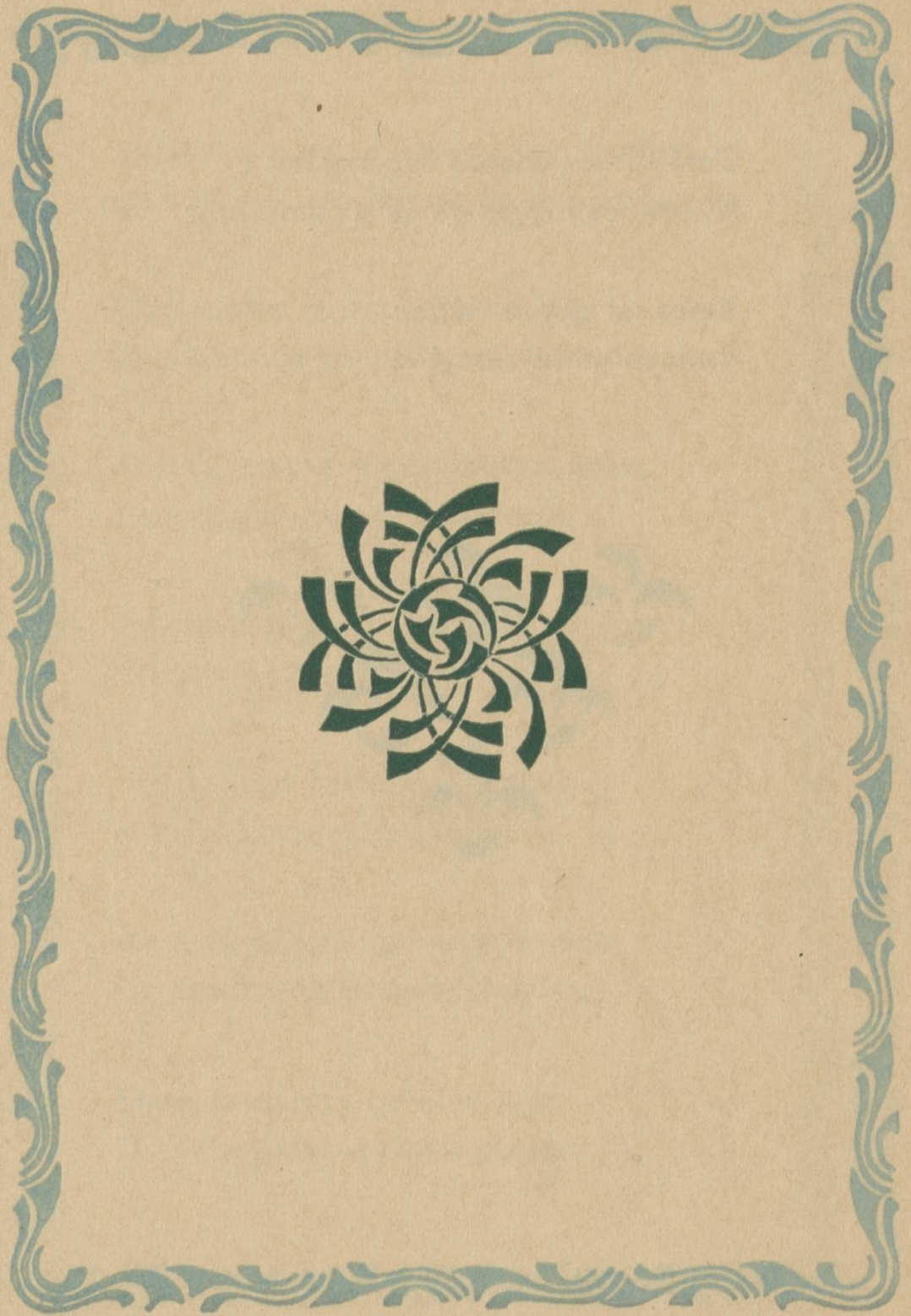
Dans la misère qu'on a eue,
Dans la peine qu'on a portée,

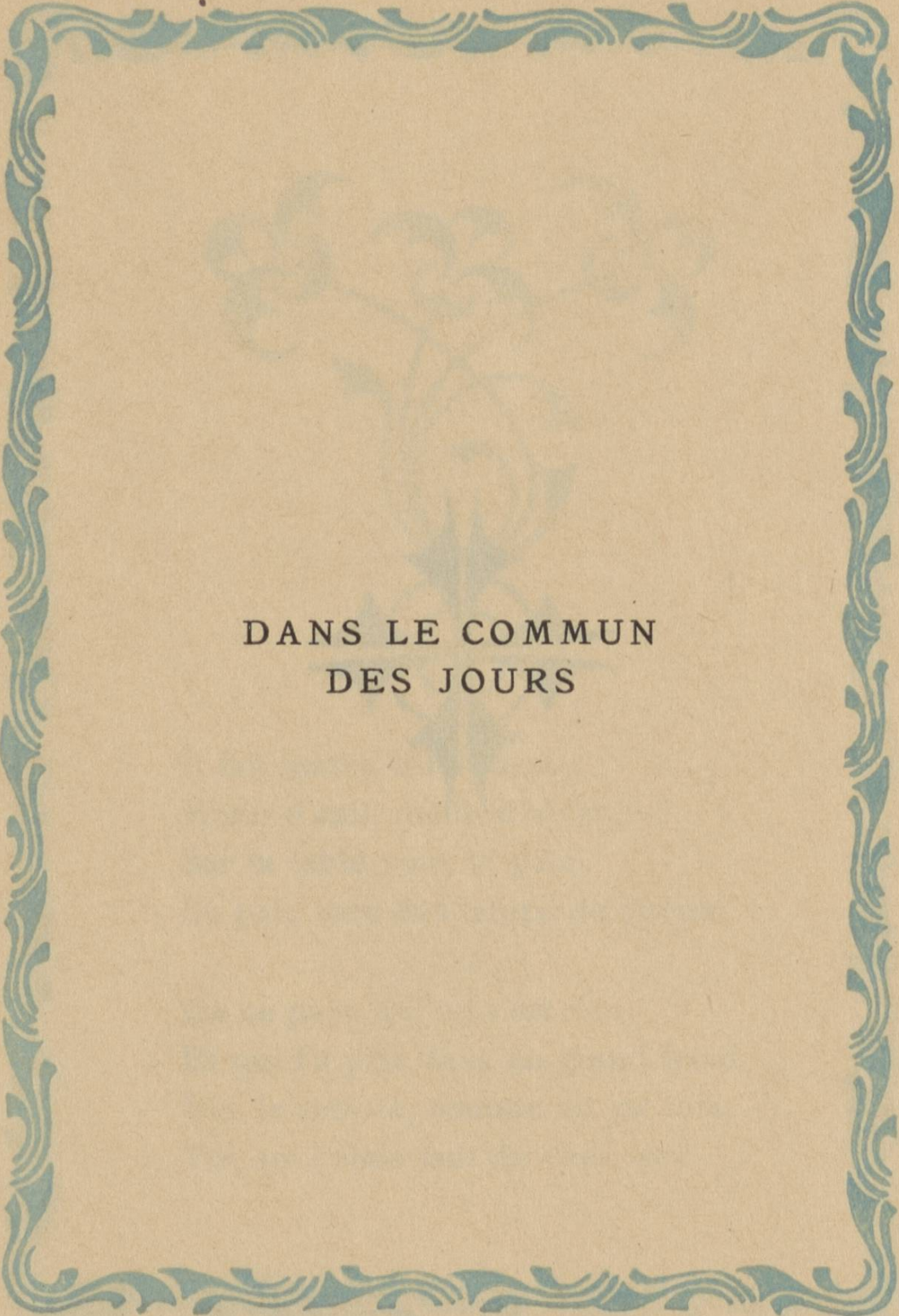


C'est toutes choses accomplies
Et sur les doigts qu'on a comptées,

Ames ici qui se délient,
Amères et de réfugiés.







DANS LE COMMUN
DES JOURS





I

Il fait matin, il fait matin,
Matin d'exil, matin d'hiver ;
Sur ta table voici le pain,
Le pain rare des temps de guerre,

En ce pays qui ne t'est rien,
Et qui t'a pris dans un grand froid,
Dis, le sens-tu, comme on est loin,
Toi qui l'étais tant de chez toi ?

Or néanmoins sustente-toi,
Corps avant tout voulant sa chère,
Romps-le ce pain avec tes doigts,
Chair avant tout voulant ses droits ;

Il fait matin, la vie est là,
Sachant son dû, suivant sa norme,
Il fait matin pour tous, et toi,
Sous ce ciel gris, tacite et morne,

Il fait matin, il fait matin,
Ton cœur est lourd, ton âme amère,
Il fait matin, prends-le ton bien,
En cette ville singulière.





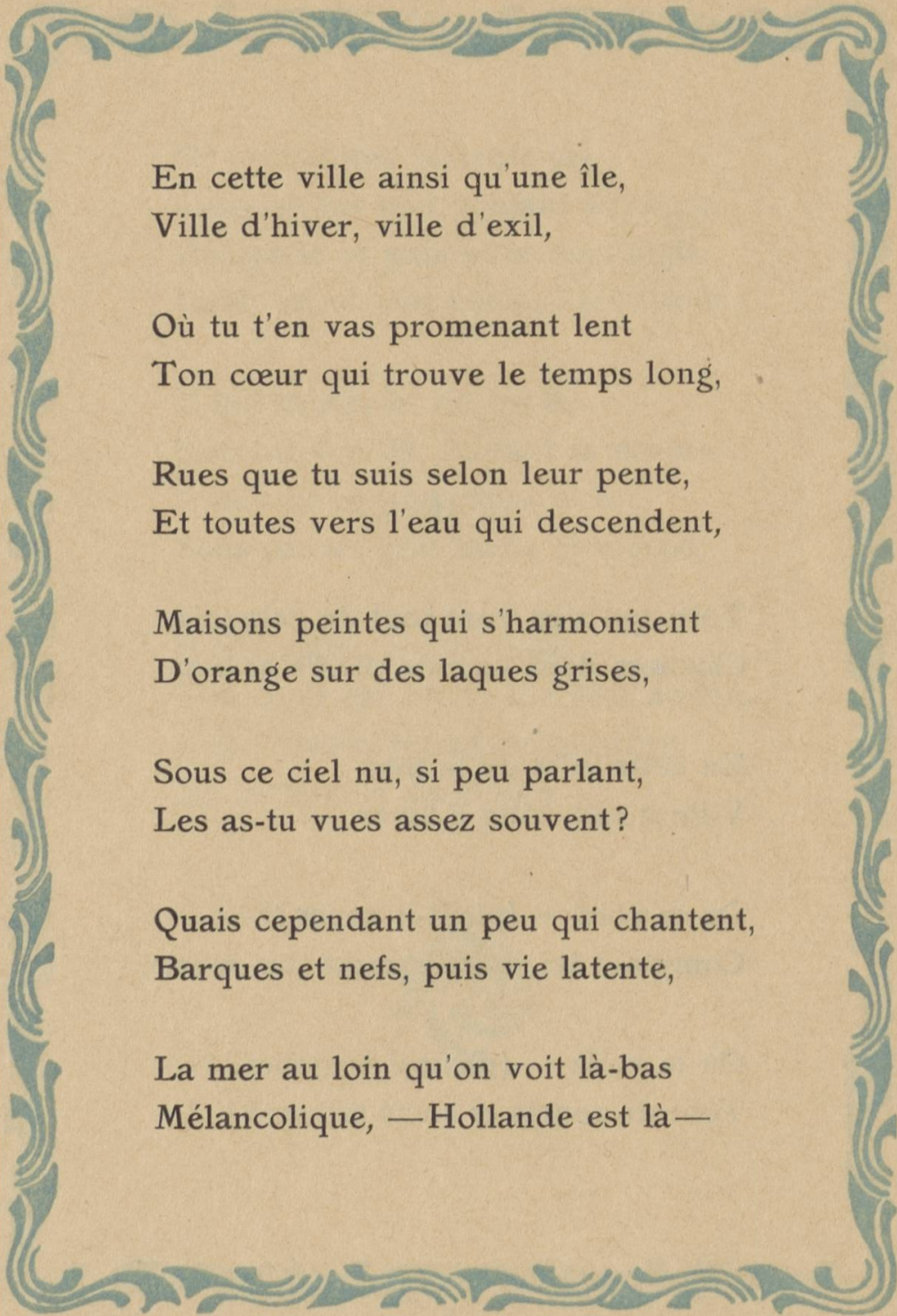
II

Toits qui s'en vont tout de guingois,
Clochers dans l'air de pierre et bois,

En cette ville de la mer,
Ville d'exil, ville d'hiver,

Où te voici — (pleut-il encor ?) —
Comptant les jours comme des morts,

Où te voilà — (pleut-il toujours ?) —
Tout de soucis et cœur si lourd !



En cette ville ainsi qu'une île,
Ville d'hiver, ville d'exil,

Où tu t'en vas promenant lent
Ton cœur qui trouve le temps long,

Rues que tu suis selon leur pente,
Et toutes vers l'eau qui descendent,

Maisons peintes qui s'harmonisent
D'orange sur des laques grises,

Sous ce ciel nu, si peu parlant,
Les as-tu vues assez souvent?

Quais cependant un peu qui chantent,
Barques et nefs, puis vie latente,

La mer au loin qu'on voit là-bas
Mélancolique, — Hollande est là —

Iles rondes comme des bagues,
Flots sur le sable qui divaguent,

Digues ainsi que des bras blonds,
Vers l'horizon tendus en long ;

Un moulin tourne, il pleut, il vente,
Et c'est ton cœur qui se tourmente,

En cette ville de la mer,
Longue d'exil, froide d'hiver.

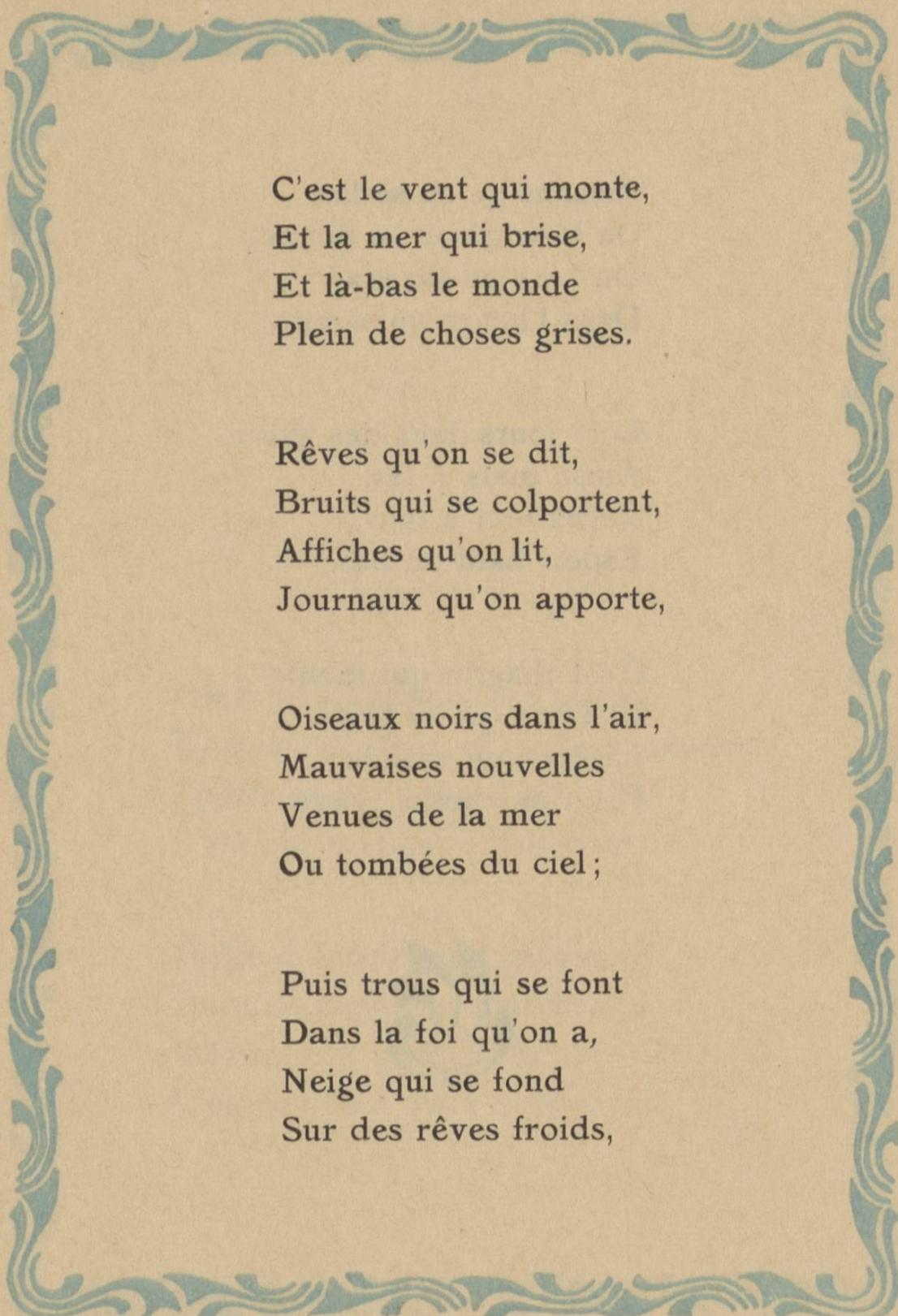




III

Journées dans des jours
Vécus à peu près,
Heures sans amour
Mortes sans regrets,

Temps qui passe ici,
Neige sur la ville,
Boue aux pieds transis
Et temps difficiles,

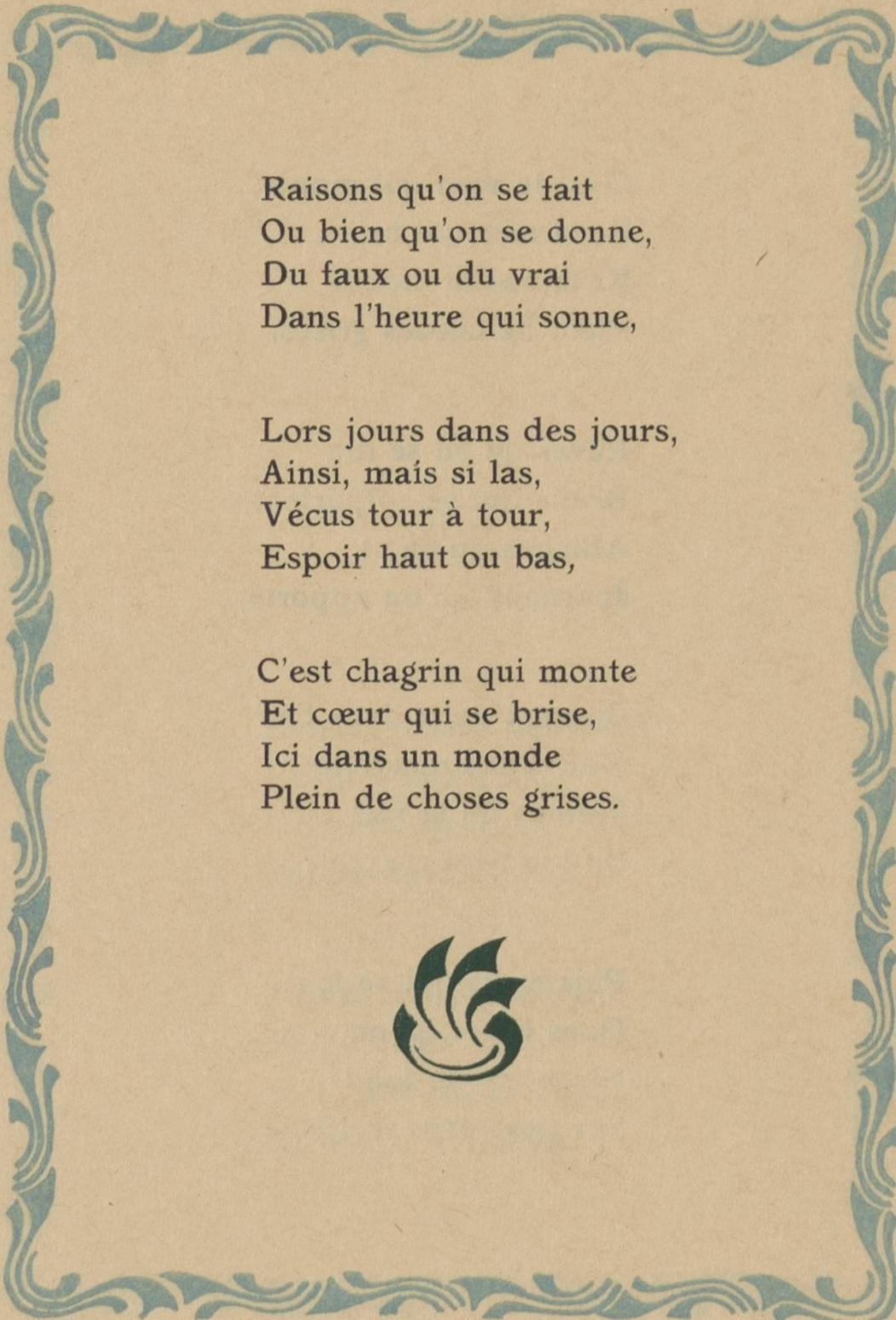


C'est le vent qui monte,
Et la mer qui brise,
Et là-bas le monde
Plein de choses grises.

Rêves qu'on se dit,
Bruits qui se colportent,
Affiches qu'on lit,
Journaux qu'on apporte,

Oiseaux noirs dans l'air,
Mauvaises nouvelles
Venues de la mer
Ou tombées du ciel ;

Puis trous qui se font
Dans la foi qu'on a,
Neige qui se fond
Sur des rêves froids,



Raisons qu'on se fait
Ou bien qu'on se donne,
Du faux ou du vrai
Dans l'heure qui sonne,

Lors jours dans des jours,
Ainsi, mais si las,
Vécus tour à tour,
Espoir haut ou bas,

C'est chagrin qui monte
Et cœur qui se brise,
Ici dans un monde
Plein de choses grises.





IV

Mais vie ici suivant son cours,
Et gens qui rient, et gens qui causent,
Contre ce pays peu d'amour,
C'est ton âme qui s'indispose ;

Judée d'Amsterdam, Arménie,
Pays de négoce et marchand,
Suivant son cours ici la vie,
C'est ton âme qui s'en déprend.

Car si loin lors tes harmonies :
Tapis à fleurs, tapis persans,
Javas rêvées dans l'air qui rient,
Danseuses, gongs et gamelang,

Pays ici de protestants,
Peu de songe et tout de recettes,
Pays ici de trafiquants,
Voici qu'on vend et qu'on achète,

Et que c'est la hausse et la baisse,
Changes trompeurs, monnaies, argent,
Et les Juifs en leur pré qui paissent
Sous la pluie comme dans le vent.



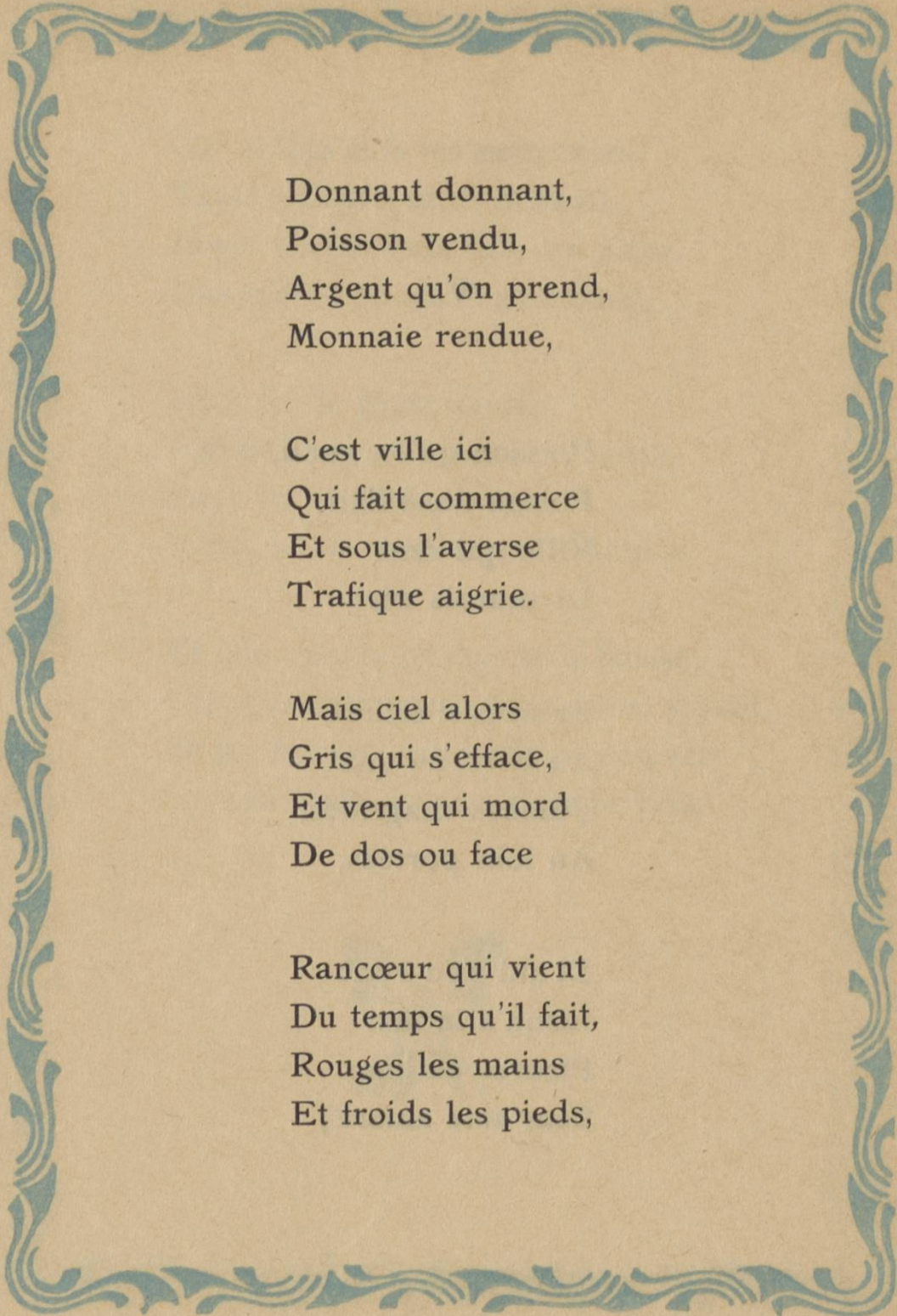


V

Poisson qu'on vend,
Poison dans l'air,
Ville qui sent
Le saurois vert,

Fumées d'usines,
Au bord du quai,
Fumées chagrines,
Au loin portées,

Et qui s'en vont
Jusqu'à la mer
Pleurer en long
Leur suie amère ;

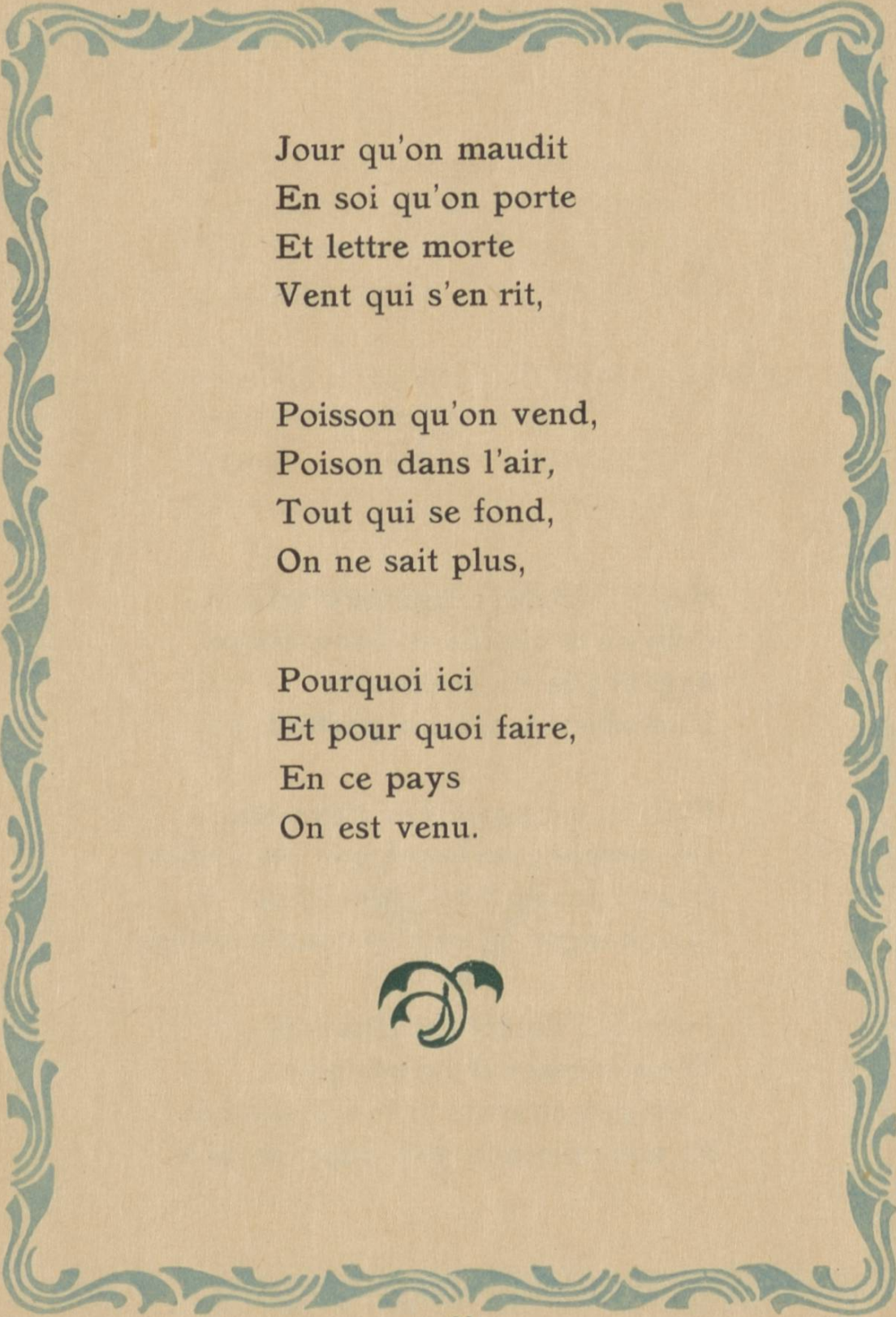


Donnant donnant,
Poisson vendu,
Argent qu'on prend,
Monnaie rendue,

C'est ville ici
Qui fait commerce
Et sous l'averse
Trafique aigrie.

Mais ciel alors
Gris qui s'efface,
Et vent qui mord
De dos ou face

Rancœur qui vient
Du temps qu'il fait,
Rouges les mains
Et froids les pieds,



Jour qu'on maudit
En soi qu'on porte
Et lettre morte
Vent qui s'en rit,

Poisson qu'on vend,
Poison dans l'air,
Tout qui se fond,
On ne sait plus,

Pourquoi ici
Et pour quoi faire,
En ce pays
On est venu.





VI

Négoce, change, agents d'affaires,
Cours à la hausse et par à-coups,
Argent à la vie nécessaire
Ici d'ailleurs comme partout,

Florins, monnaie des Pays-Bas,
Qui pèsent plus lourd que les autres,
Quand nous allons chez Isaac,
Les changer, hélas ! les francs nôtres,

Judée à l'accent de Hanovre,
Têtes rousses et collets gras,
C'est eux en leurs robes d'apôtres.
Et nous oiseaux pris dans les lacs.

Car gibier alors que l'on plume,
A main sûre et vites les doigts,
Aux comptoirs où le gaz s'allume
A quatre heures de pluie et froid,

Ghettos d'Amsterdam dans la brume,
Israël et courtiers crétois,
Frileux, amers et de rancune,
C'est nous les maigres chez les gras,

Et journée plutôt d'amertume,
Comme ici d'autres, tant de fois,
Encor c'est mauvaise fortune
Qui nous fait visage de bois.



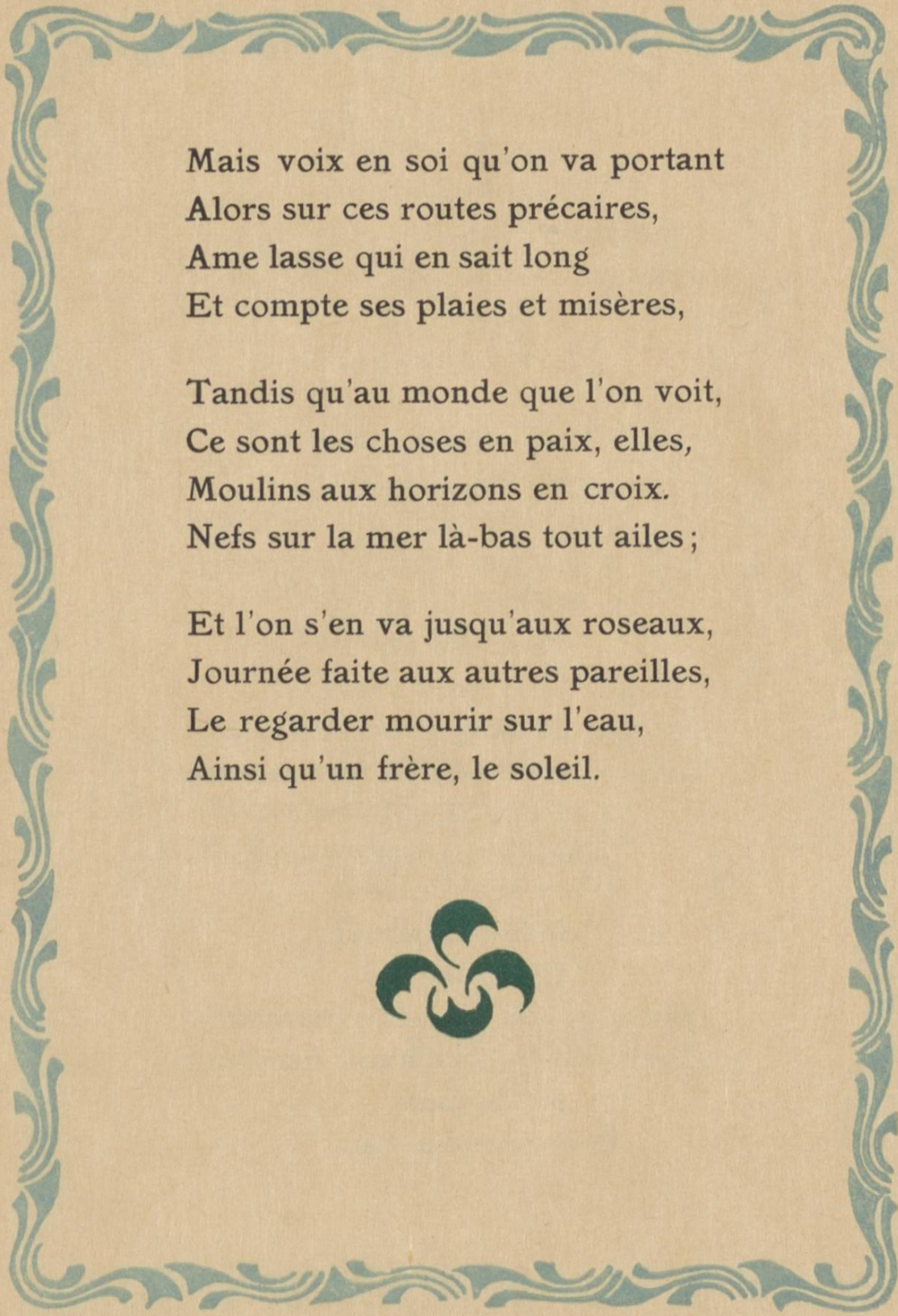


VII

Or, ville qui fait nostalgique
Un cœur en soi qu'on sent vieilli,
Et temps plutôt mal accompli
A gruger clarté qui s'applique,

C'est l'heure ici où l'on s'en va,
Aux rues grises d'après-dîner,
La promener sous ce ciel bas,
Son âme de réfugié.

Or, ville tôt, en ses rubriques,
Faites, et plus loin campagne ouvrant,
Sur des digues mélancoliques,
Cherchant but, voici qu'on s'y rend,



Mais voix en soi qu'on va portant
Alors sur ces routes précaires,
Ame lasse qui en sait long
Et compte ses plaies et misères,

Tandis qu'au monde que l'on voit,
Ce sont les choses en paix, elles,
Moulins aux horizons en croix.
Nefs sur la mer là-bas tout ailes ;

Et l'on s'en va jusqu'aux roseaux,
Journée faite aux autres pareilles,
Le regarder mourir sur l'eau,
Ainsi qu'un frère, le soleil.

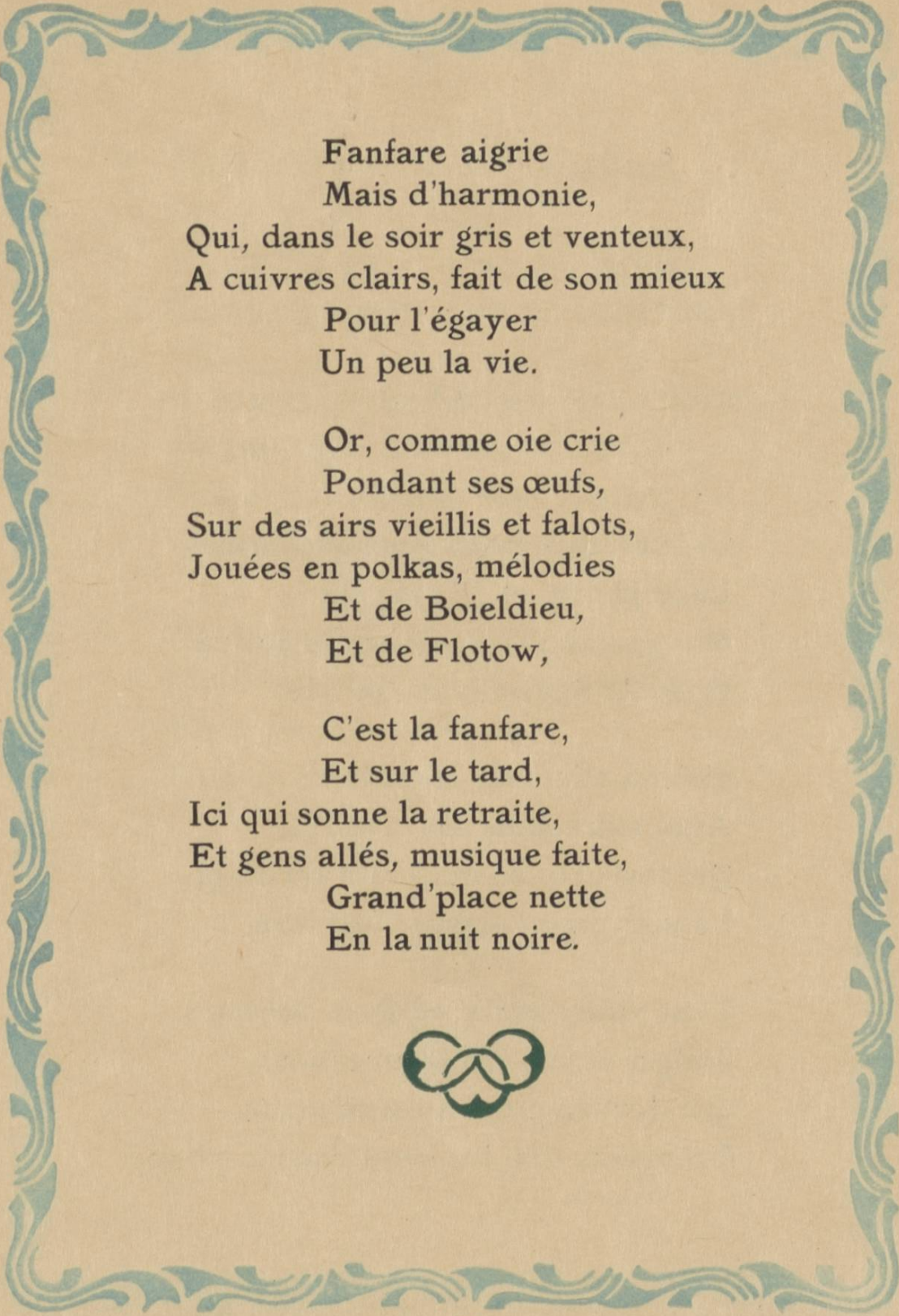




VIII

Mais soir ici
Lors qui s'avère,
Dit tout en sang au ciel du quai,
Brise à son heure en l'air montée
Et de la mer
Qui rentre aigrie,

Musique amère
Et militaire,
Sur la grand' place du marché,
C'est soldats las d'avoir marché,
Ici de paix
Pour prendre l'air,



Fanfare aigrie
Mais d'harmonie,
Qui, dans le soir gris et venteux,
A cuivres clairs, fait de son mieux
Pour l'égayer
Un peu la vie.

Or, comme oie crie
Pondant ses œufs,
Sur des airs vieillis et falots,
Jouées en polkas, mélodies
Et de Boieldieu,
Et de Flotow,

C'est la fanfare,
Et sur le tard,
Ici qui sonne la retraite,
Et gens allés, musique faite,
Grand'place nette
En la nuit noire.



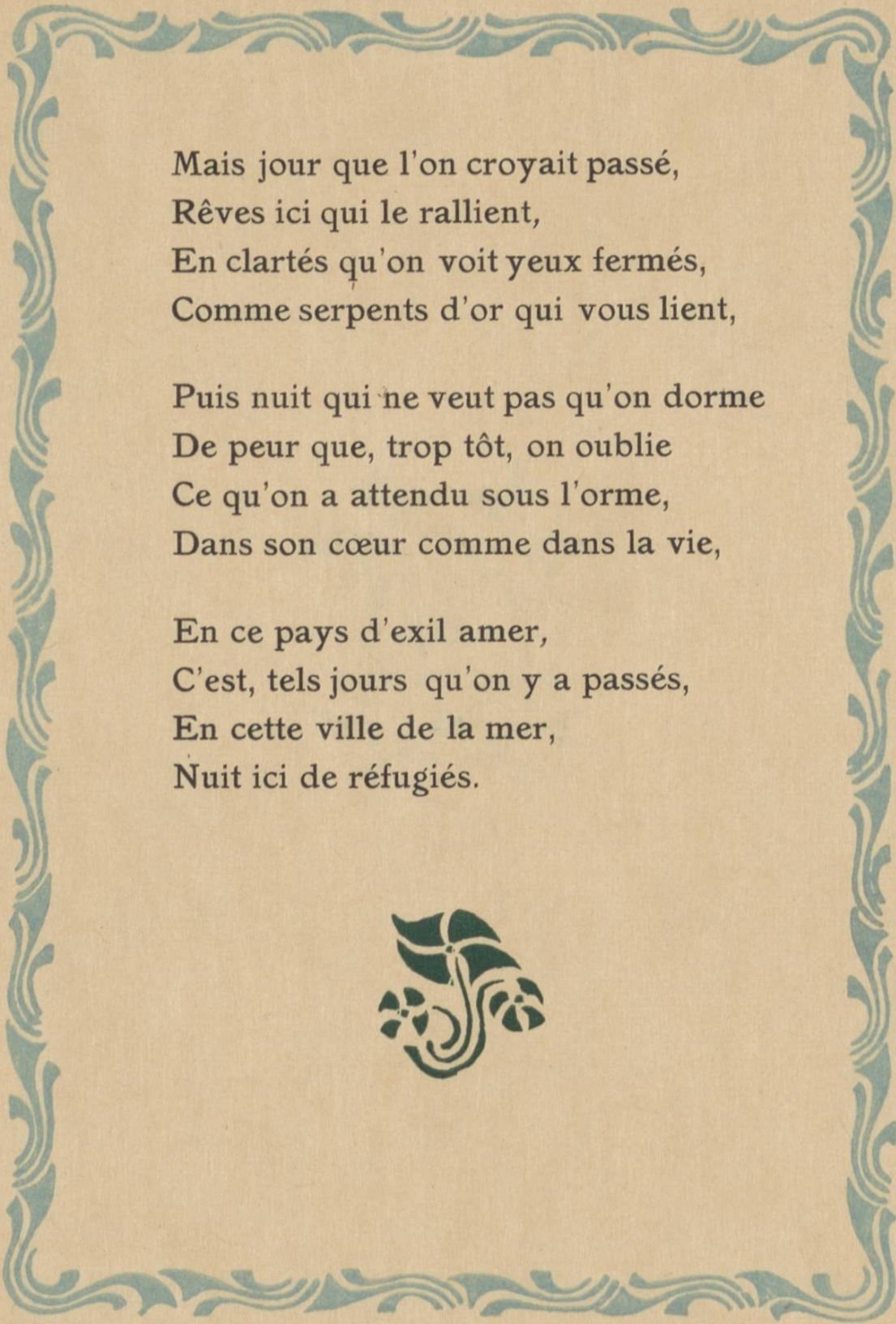


IX

Or, nuit faite pour que l'on dorme,
Lune pleine, et de syzygie
Mer grosse alors suivant la norme
Prise de douleurs et qui crie,

Sirènes elles, sur les toits,
Avec leurs seins nus et dorés,
Qui tournent en montrant du doigt
Le vent dans l'air qui s'est levé,

C'est ville comme au Bois dormant,
Malgré le ciel tout d'amertume,
Qui dort en pierres ses cent ans,
Bourgeois eux, les leurs dans la plume.

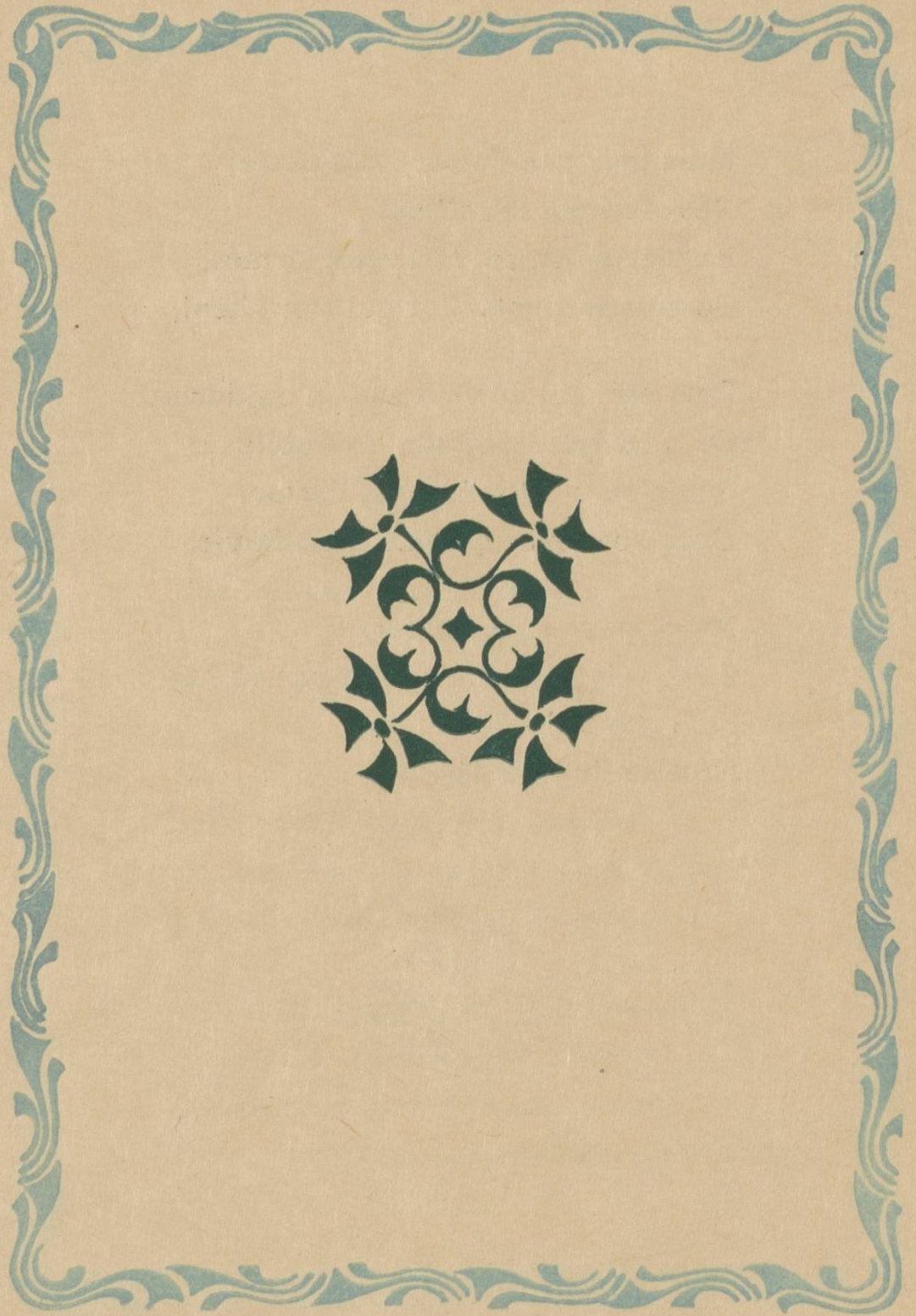


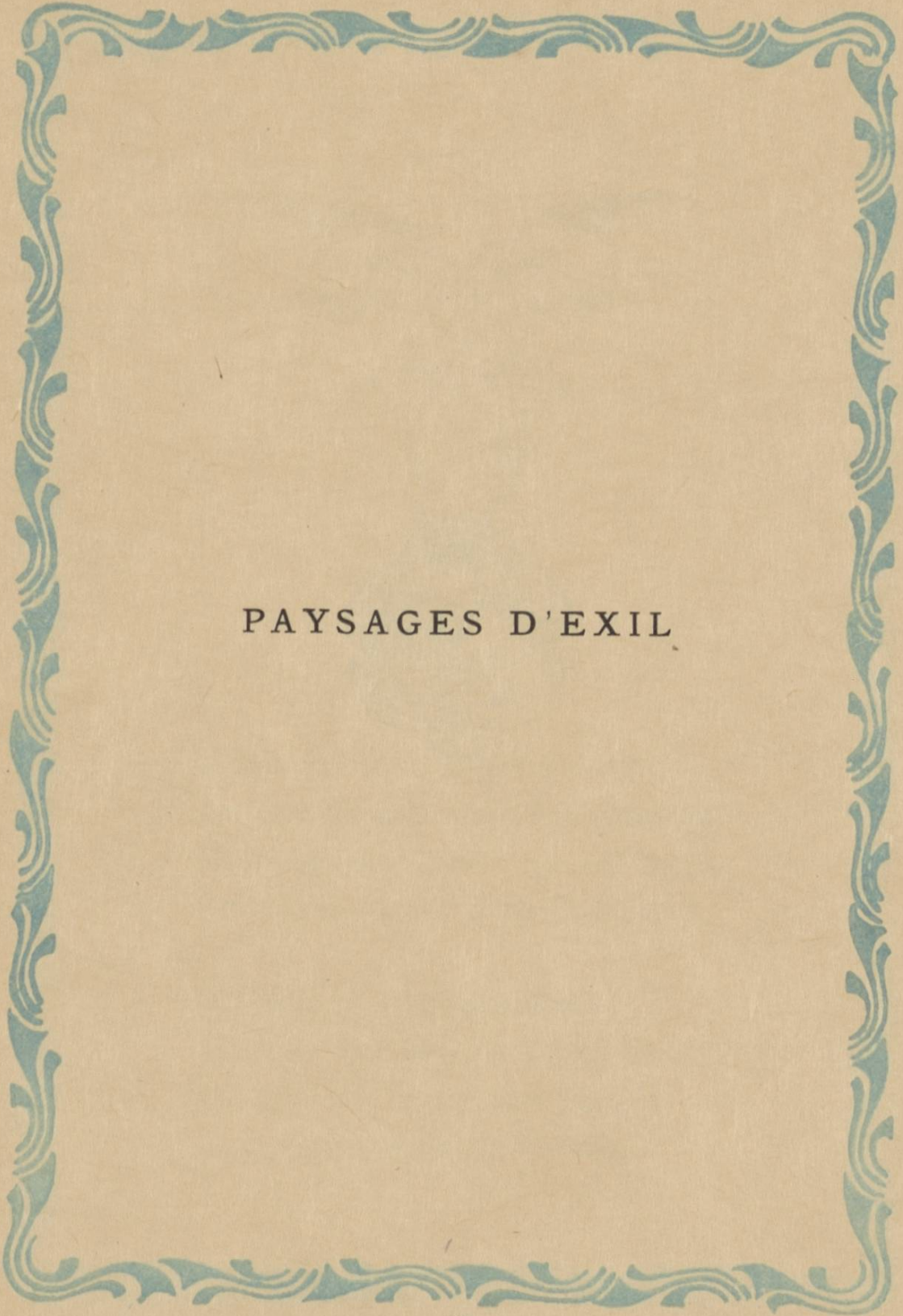
Mais jour que l'on croyait passé,
Rêves ici qui le rallient,
En clartés qu'on voit yeux fermés,
Comme serpents d'or qui vous lient,

Puis nuit qui ne veut pas qu'on dorme
De peur que, trop tôt, on oublie
Ce qu'on a attendu sous l'orme,
Dans son cœur comme dans la vie,

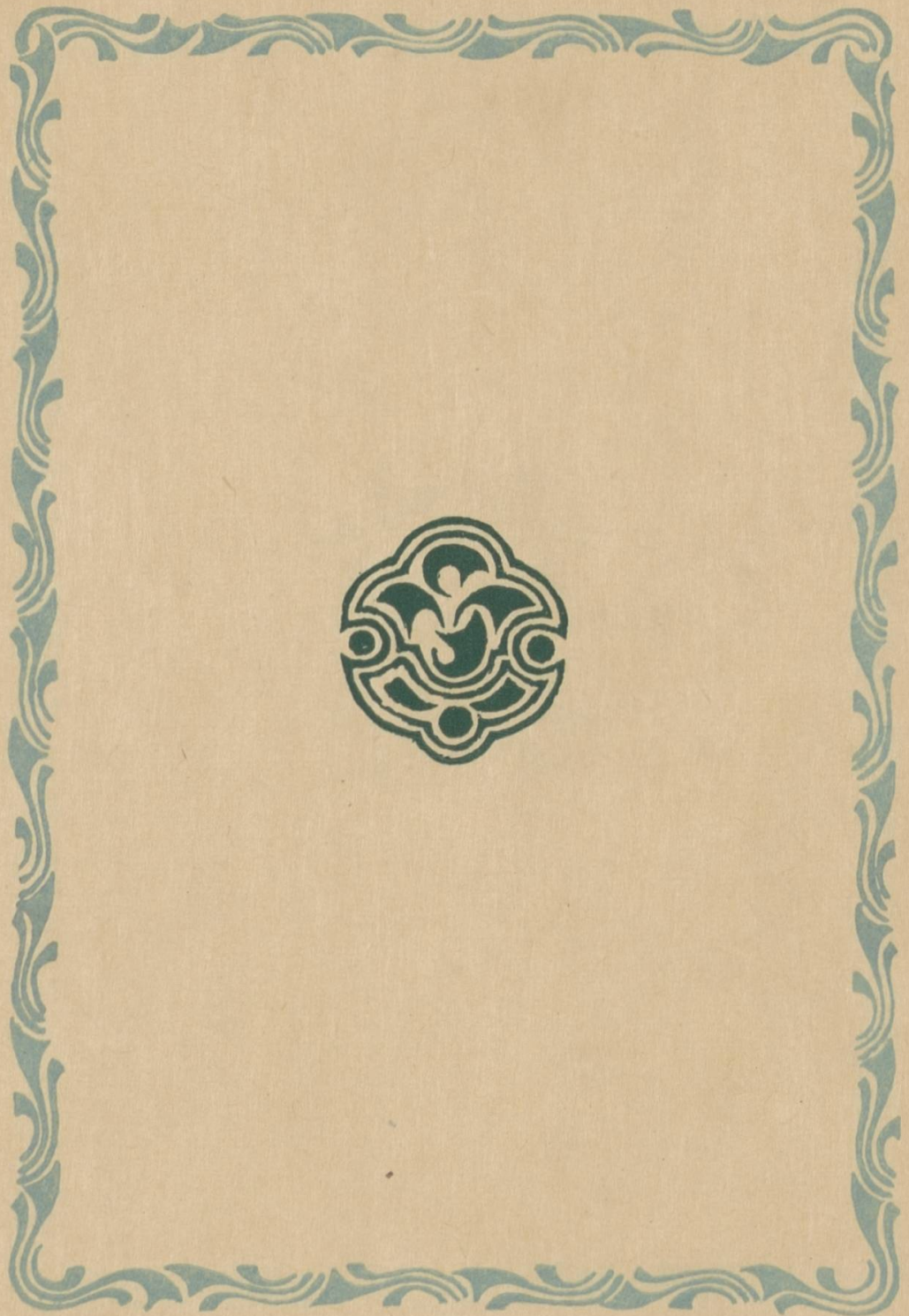
En ce pays d'exil amer,
C'est, tels jours qu'on y a passés,
En cette ville de la mer,
Nuit ici de réfugiés.







PAYSAGES D'EXIL.





I

Il fait du vent, il fait du vent,
Autour du cou noue ton écharpe,
Voici les nefs courir grand large
Sur les eaux du Zuid-Beveland,

Et dans le ciel infiniment
Tourner sur leurs ailes qu'ils arquent,
Du côté où le poisson parque
Les mouettes, les goélands.

Or, sur le quai où tu attends
Pour passer l'eau, une embellie
Qui ne vient pas, il fait du vent,
Et des feuilles tombent jaunies,

Tandis que — l'on dirait gaiement —
Un pêcheur, lui, compte ses caques
De limandes et de harengs
Et siffle debout dans sa barque ;

Et c'est l'automne amèrement
Qu'hier tu avais pressentie,
A voir si rouges, soir tombant,
Le monde, le ciel et la vie.





II

Eglise nue et dissidente,
Froide du souffle de la mer,
Où dans du jour gris se lamente
Aux vitraux terne la lumière,

Eglise d'ici et transie
Comme à l'aube un nid d'oiseau d'eau,
Eglise d'ici où l'on prie
Devant des murs blanchis de chaux.

Or, jour qui s'éteint sur les toits,
Saignant son sang comme une chair,
Et qui meurt, et que l'ombre boit
Dans l'embrun venu de la mer,

Lors soir tombé et vent qui chôme
Aux bras arrêtés des moulins,
C'est sur la ville où la nuit vient
Lune qui monte pleine et jaune,

Et sous les pieds les morts qu'on a
Disant leur âge sur des pierres,
Chaire devant des bancs de bois
Vernis de graisse et de poussière.



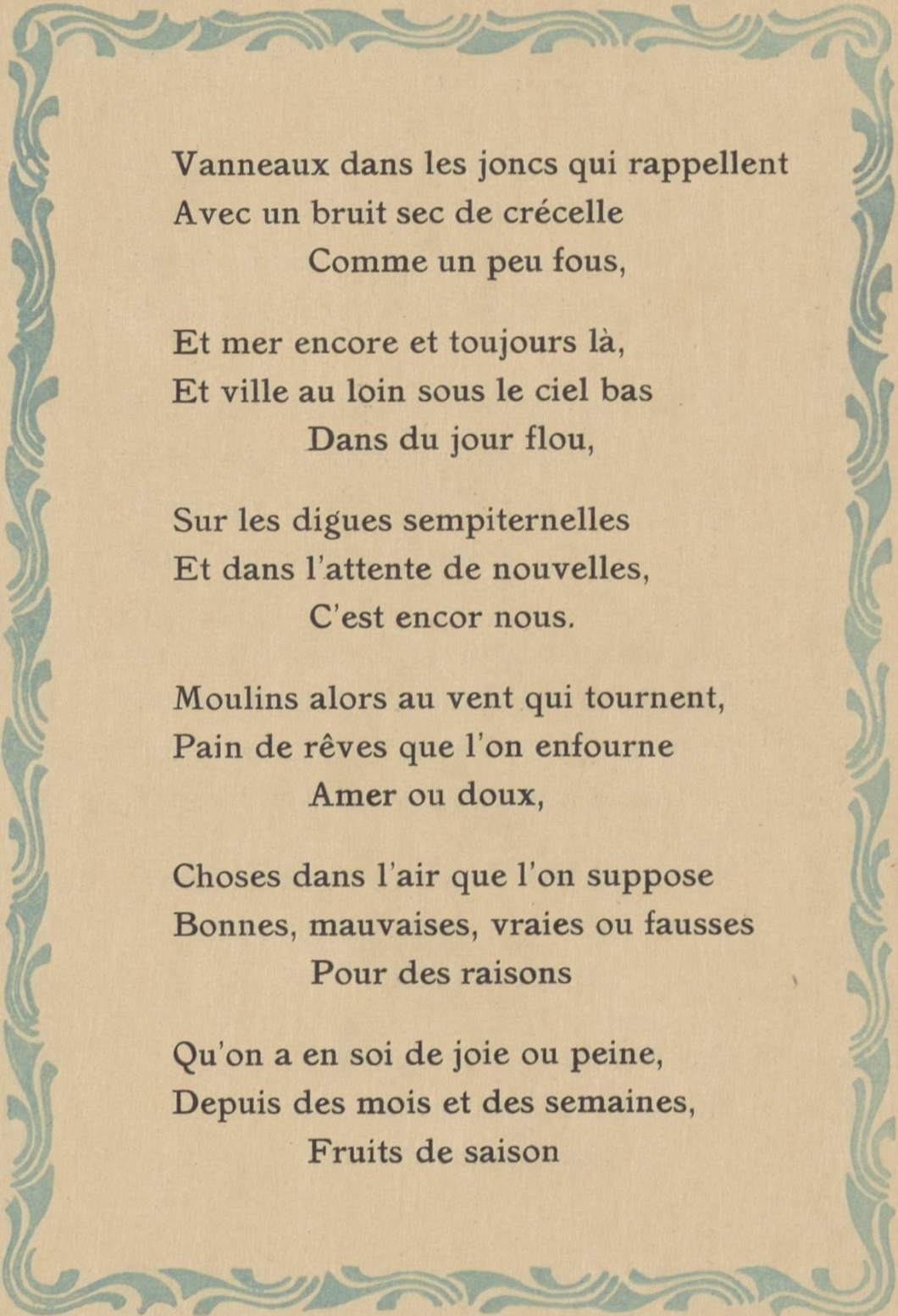


III

Courlis ici dans l'air d'automne
Et canon qu'on entend qui tonne
Là-bas chez nous,

Feuilles à peine un peu qui tremblent
D'un souffle passé sur des trembles,
Il fait si doux,

Que l'on dirait l'été encor
Bien que déjà se couvre d'or
Le monde et tout ;



Vanneaux dans les joncs qui rappellent
Avec un bruit sec de crécelle
Comme un peu fous,

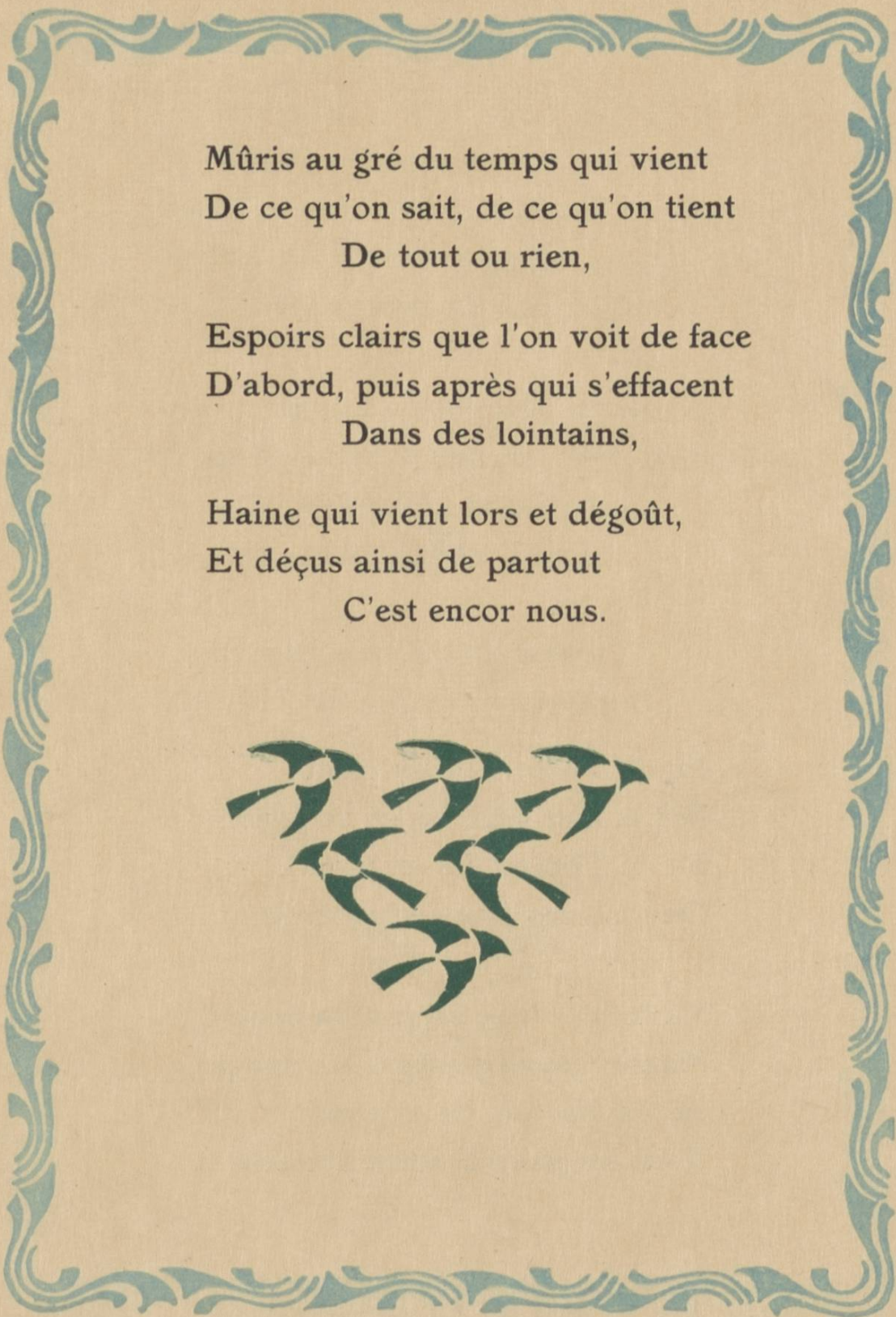
Et mer encore et toujours là,
Et ville au loin sous le ciel bas
Dans du jour flou,

Sur les digues sempiternelles
Et dans l'attente de nouvelles,
C'est encor nous.

Moulins alors au vent qui tournent,
Pain de rêves que l'on enfourne
Amer ou doux,

Choses dans l'air que l'on suppose
Bonnes, mauvaises, vraies ou fausses
Pour des raisons

Qu'on a en soi de joie ou peine,
Depuis des mois et des semaines,
Fruits de saison



Mûris au gré du temps qui vient
De ce qu'on sait, de ce qu'on tient
De tout ou rien,

Espoirs clairs que l'on voit de face
D'abord, puis après qui s'effacent
Dans des lointains,

Haine qui vient lors et dégoût,
Et déçus ainsi de partout
C'est encor nous.





IV

Ile de Tholen, île en rond,
Sur la mer ainsi qu'en voyage,
Ile de Tholen, île en blond,
De tous nos jours ici si longs,

Verte ou bleue suivant la saison,
Mauve quand passent les nuages,
Ile de Tholen, île en rond,
Tous les jours à notre horizon.

Ile d'hiver, automne, été,
Sur l'eau comme un poisson qui nage,
Levant tel un dos argenté
Les dunes claires de ses plages,

Ile, où quand ventre crie famine,
C'est nous qui marchons dans la lande,
Pour voir moulins faire farine
Là-bas sur la mer de Zélande,

Ile ici qui par tous les temps
De vent, de gel ou de bruine,
Comme la vie, ailes tournant,
Moud à chacun pain noir ou blanc.





V

Canaux

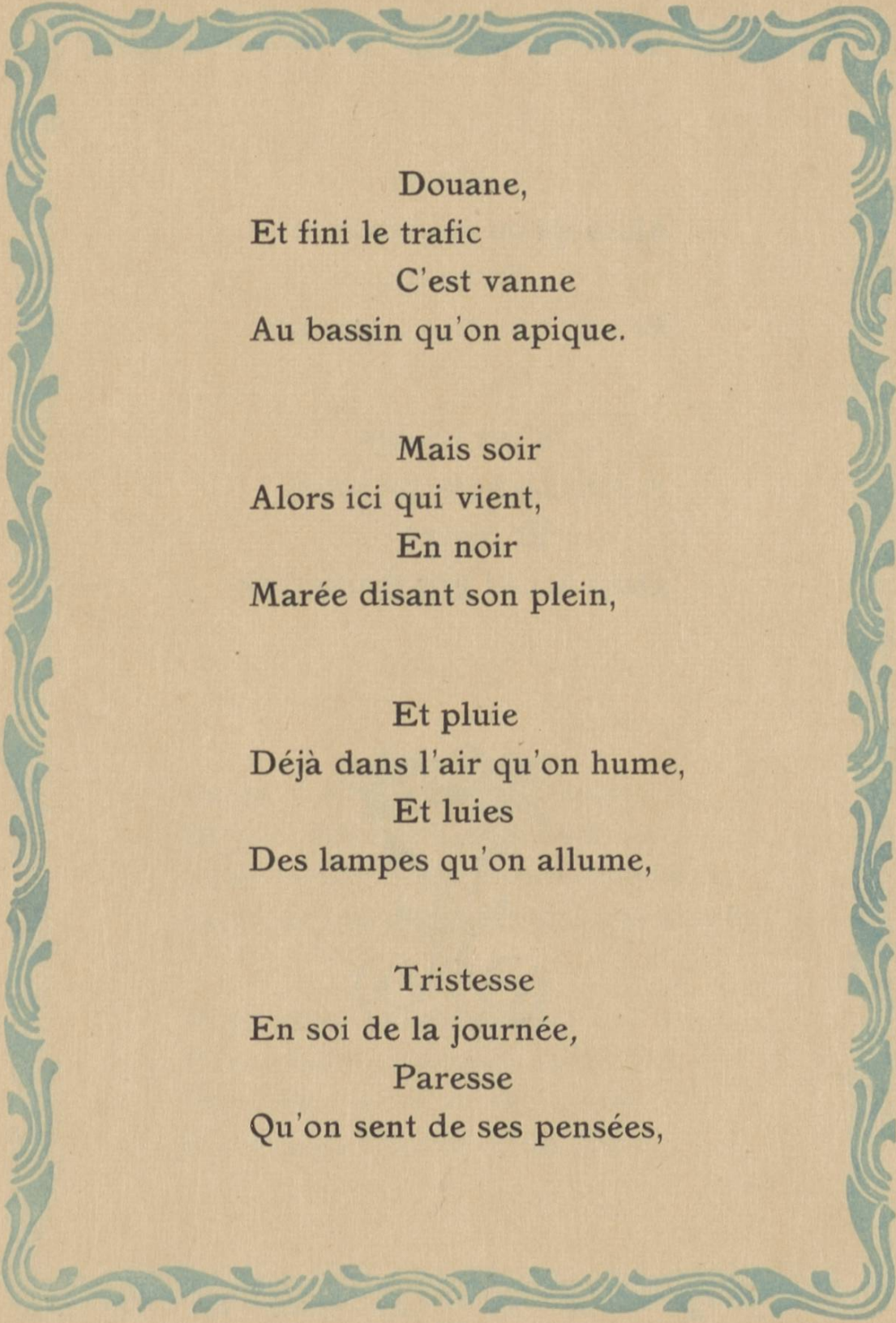
Qu'enjambent des ponts plats,
Rues d'eau
Où s'en vont comme au pas

Chalands,

Péniches et pinasses,
Sentant
La caque et l'huile grasse ;

Tonneaux

Rangés au bord du quai,
Sabots
Battant sur le pavé

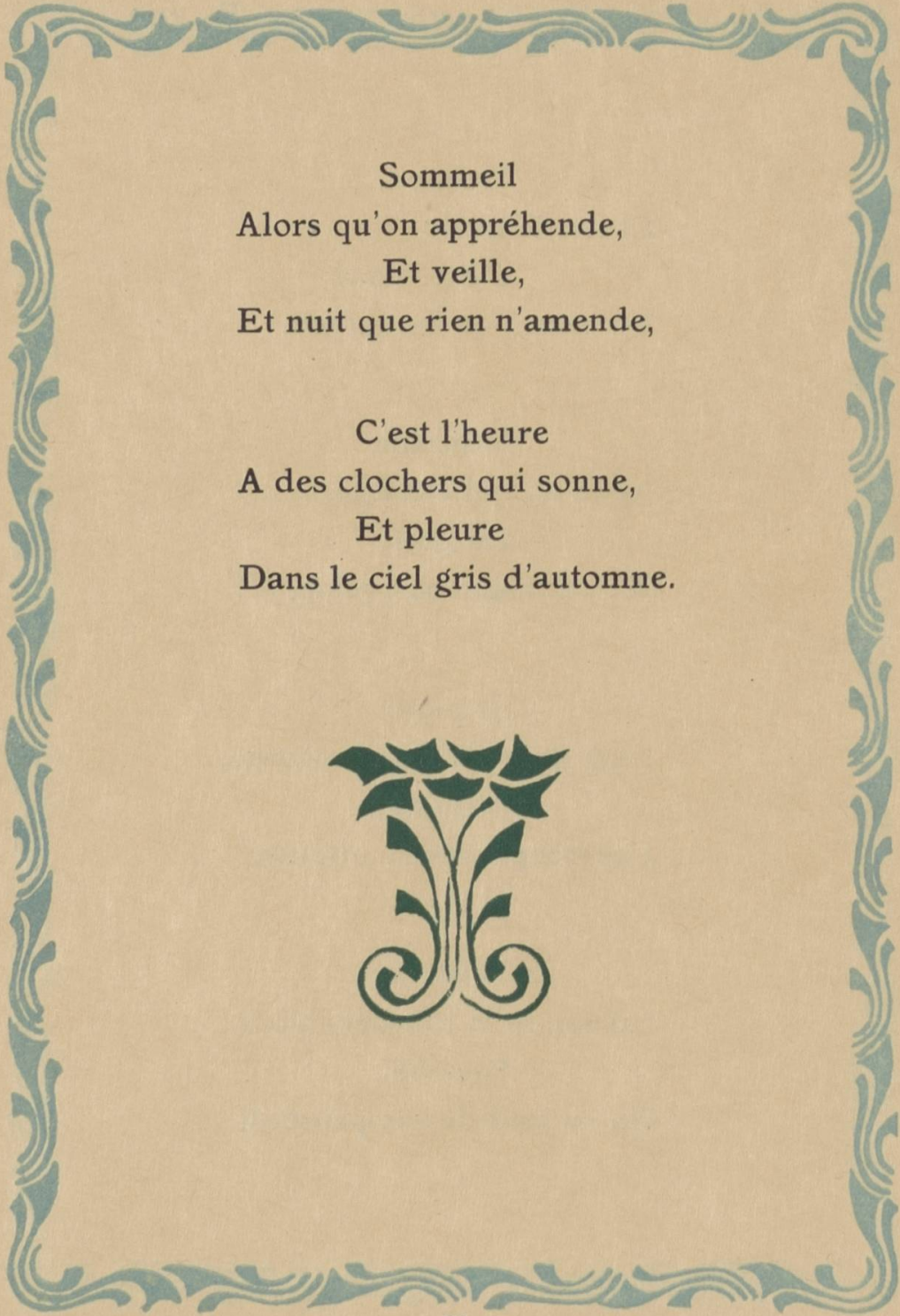


Douane,
Et fini le trafic
C'est vanne
Au bassin qu'on apique.

Mais soir
Alors ici qui vient,
En noir
Marée disant son plein,

Et pluie
Déjà dans l'air qu'on hume,
Et luies
Des lampes qu'on allume,

Tristesse
En soi de la journée,
Paresse
Qu'on sent de ses pensées,



Sommeil
Alors qu'on appréhende,
Et veille,
Et nuit que rien n'amende,

C'est l'heure
A des clochers qui sonne,
Et pleure
Dans le ciel gris d'automne.





VI

Or pays et qui dit des plaines,
Et puis des eaux, et puis encor,
Sous un ciel qu'on dirait tout laine,
La pluie qui vient, le vent qui mord,

Pays amer en son décor,
Pays plat de sable et de landes,
Pays-Bas, pays de Hollande,
C'est pays d'hiver et du Nord.

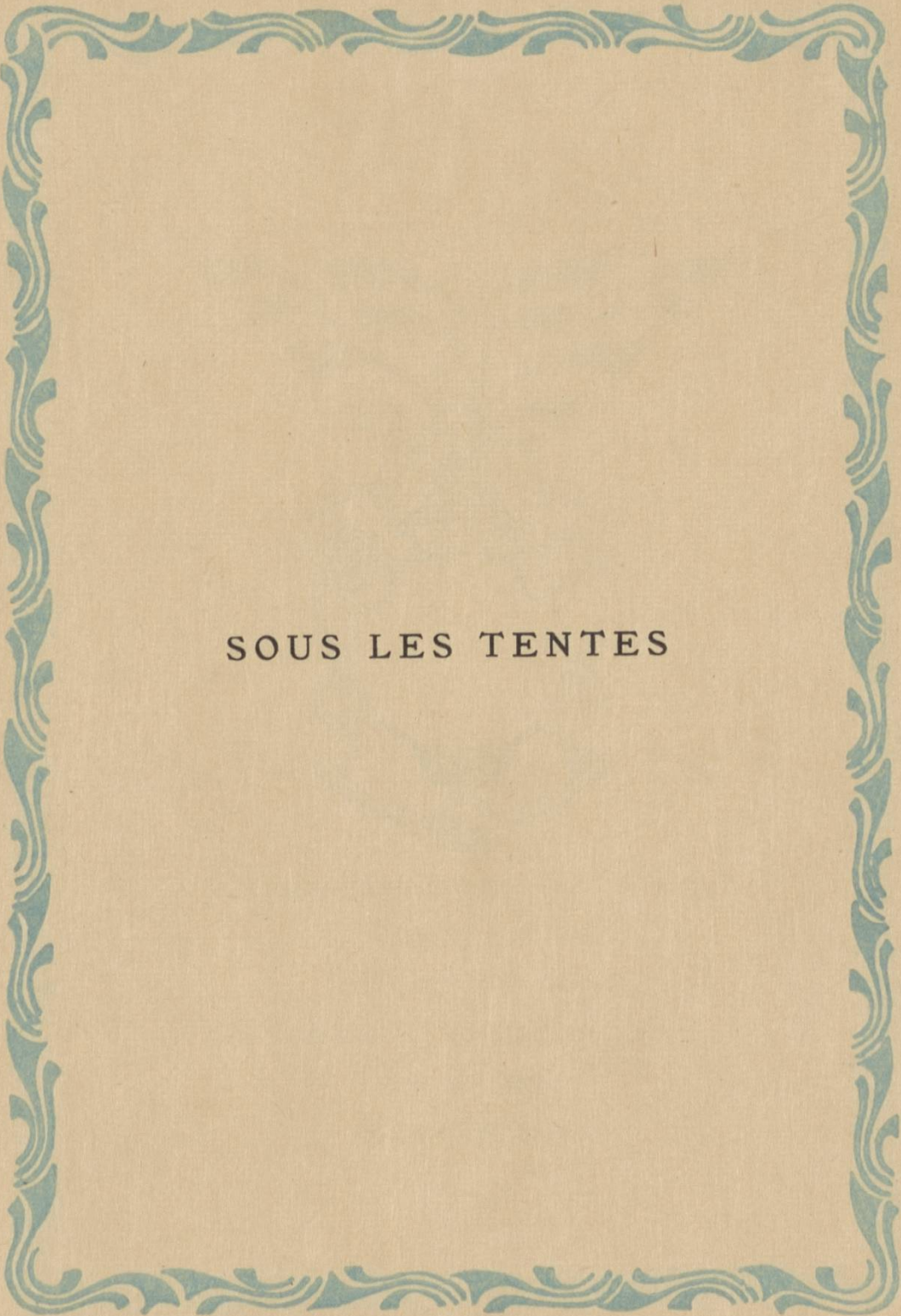
Ciel protestant trop d'exégèse,
Lors peu qui rit et tant qui dort,
Mélancolie dans l'air qui pèse
De tant d'eaux qui cherchent un port,

Gris du monde ou gris de la vie,
Dans du sommeil qui l'exagère,
Et sous le soleil ou la pluie,
Villes d'exil, villes amères,

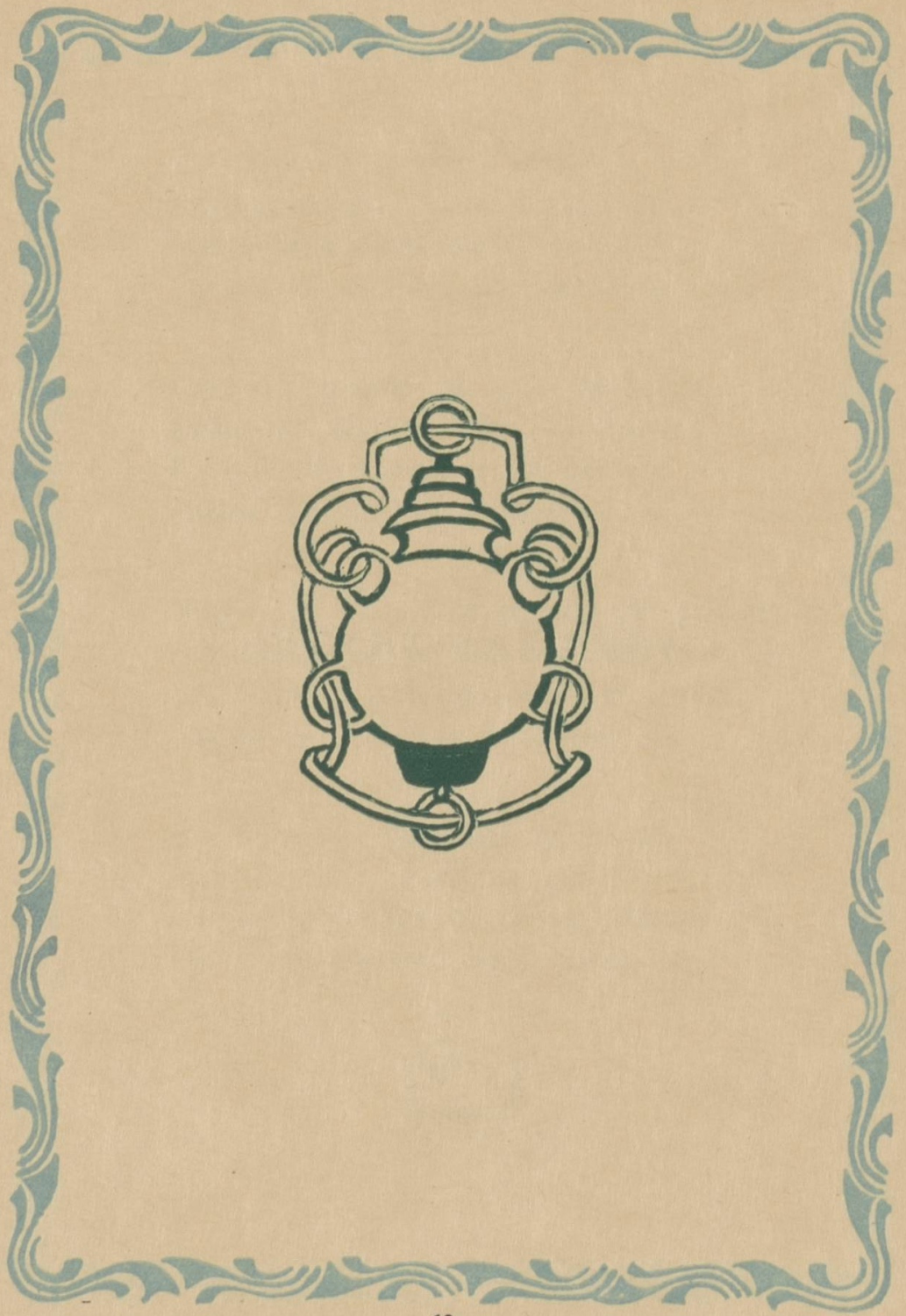
Murs que l'on voit percés de portes
Auxquelles il ne convient frapper,
Voix qu'on entend dures et fortes
Parler un langage étranger,

En ce pays où dans le temps
Pendant des mois on a marché,
On ne sait plus ce qu'on attend,
Ou ce qu'on est venu chercher.





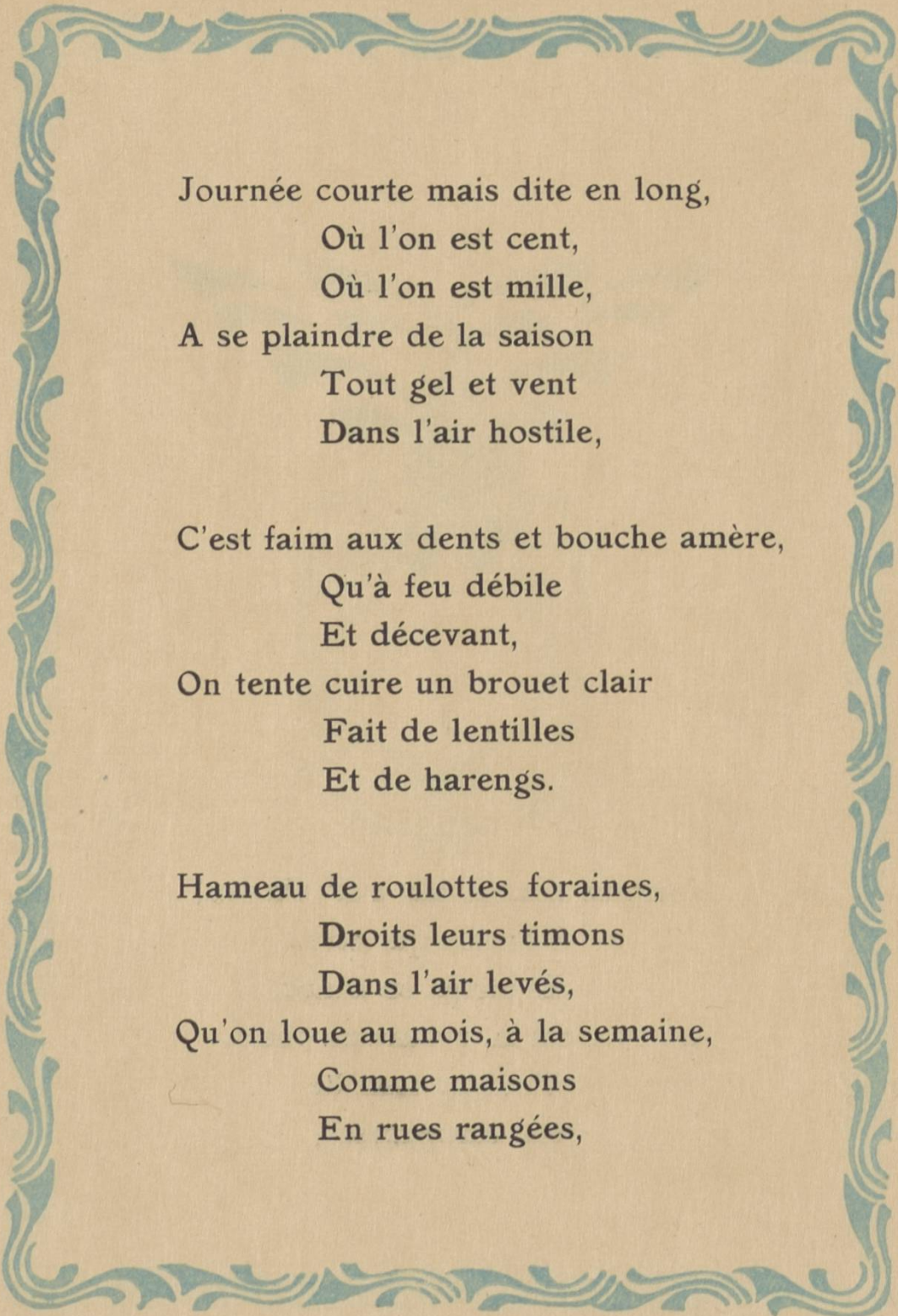
SOUS LES TENTES





I

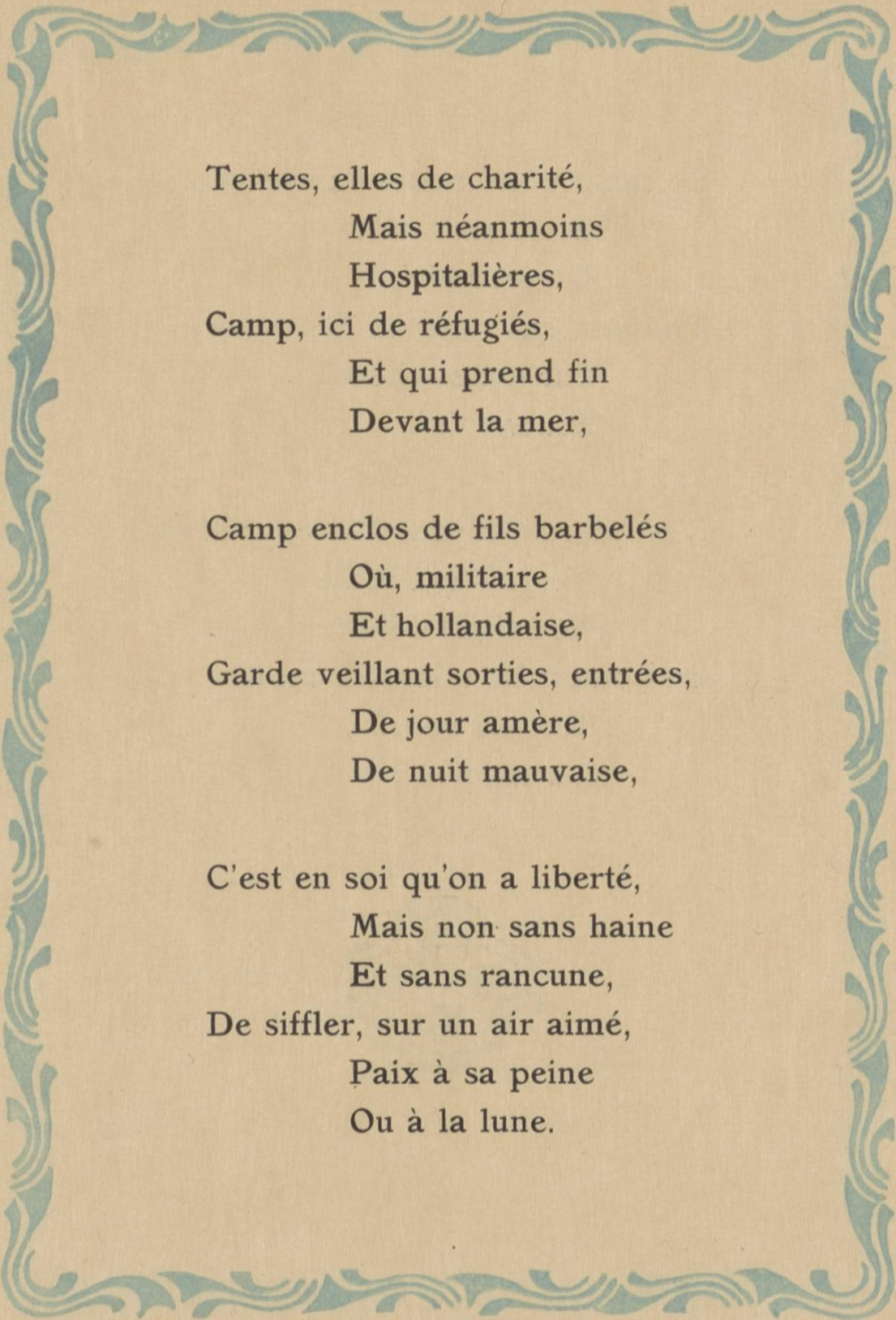
Journée courte, car c'est l'hiver,
Verglas qui brille
Et neige en blanc,
Où l'on est là, vivant sa chair,
Tous en famille
Au campement,



Journée courte mais dite en long,
Où l'on est cent,
Où l'on est mille,
A se plaindre de la saison
Tout gel et vent
Dans l'air hostile,

C'est faim aux dents et bouche amère,
Qu'à feu débile
Et décevant,
On tente cuire un brouet clair
Fait de lentilles
Et de harengs.

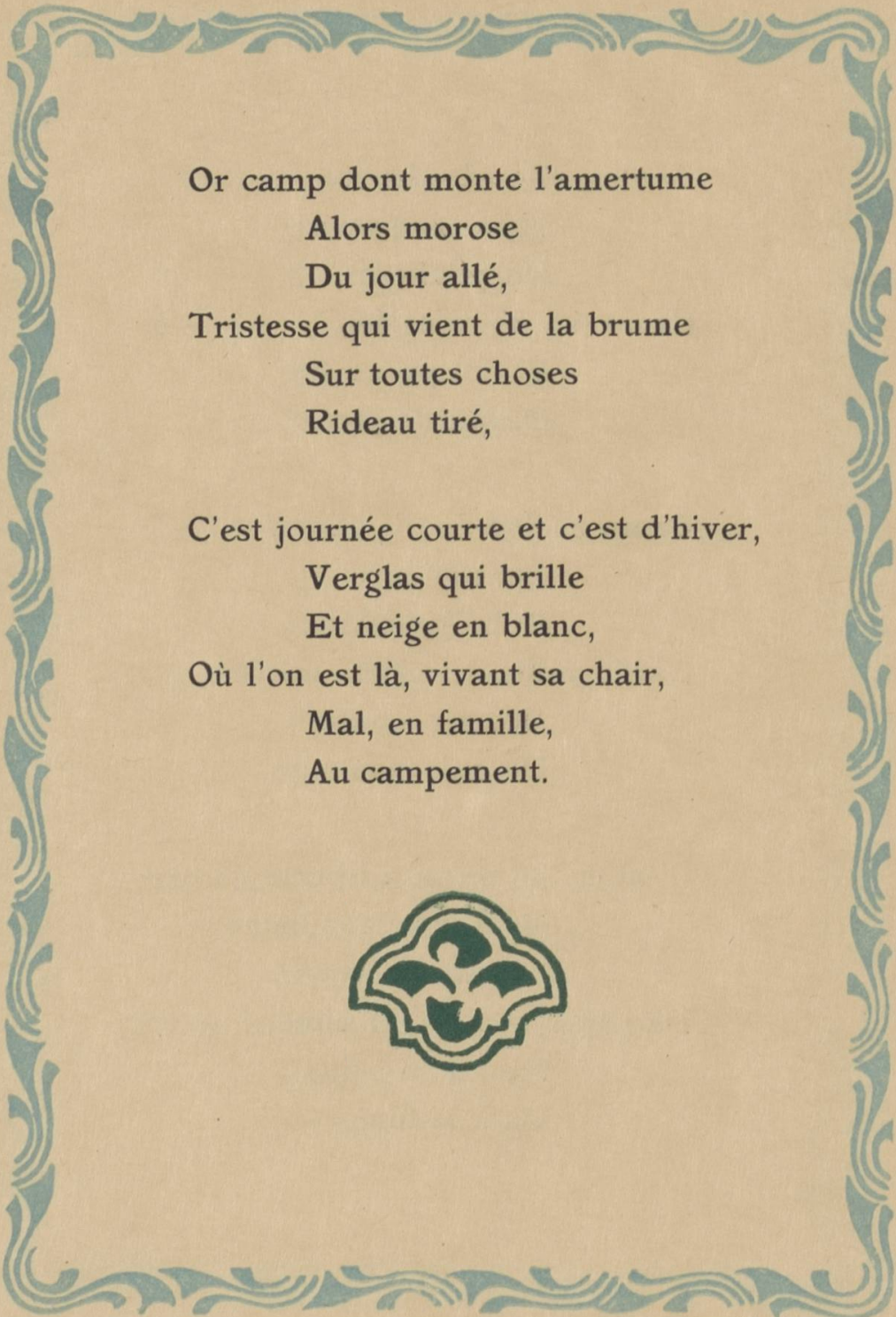
Hameau de roulettes foraines,
Droits leurs timons
Dans l'air levés,
Qu'on loue au mois, à la semaine,
Comme maisons
En rues rangées,



Tentes, elles de charité,
Mais néanmoins
Hospitalières,
Camp, ici de réfugiés,
Et qui prend fin
Devant la mer,

Camp enclos de fils barbelés
Où, militaire
Et hollandaise,
Garde veillant sorties, entrées,
De jour amère,
De nuit mauvaise,

C'est en soi qu'on a liberté,
Mais non sans haine
Et sans rancune,
De siffler, sur un air aimé,
Paix à sa peine
Ou à la lune.



Or camp dont monte l'amertume
Alors morose
Du jour allé,
Tristesse qui vient de la brume
Sur toutes choses
Rideau tiré,

C'est journée courte et c'est d'hiver,
Verglas qui brille
Et neige en blanc,
Où l'on est là, vivant sa chair,
Mal, en famille,
Au campement.

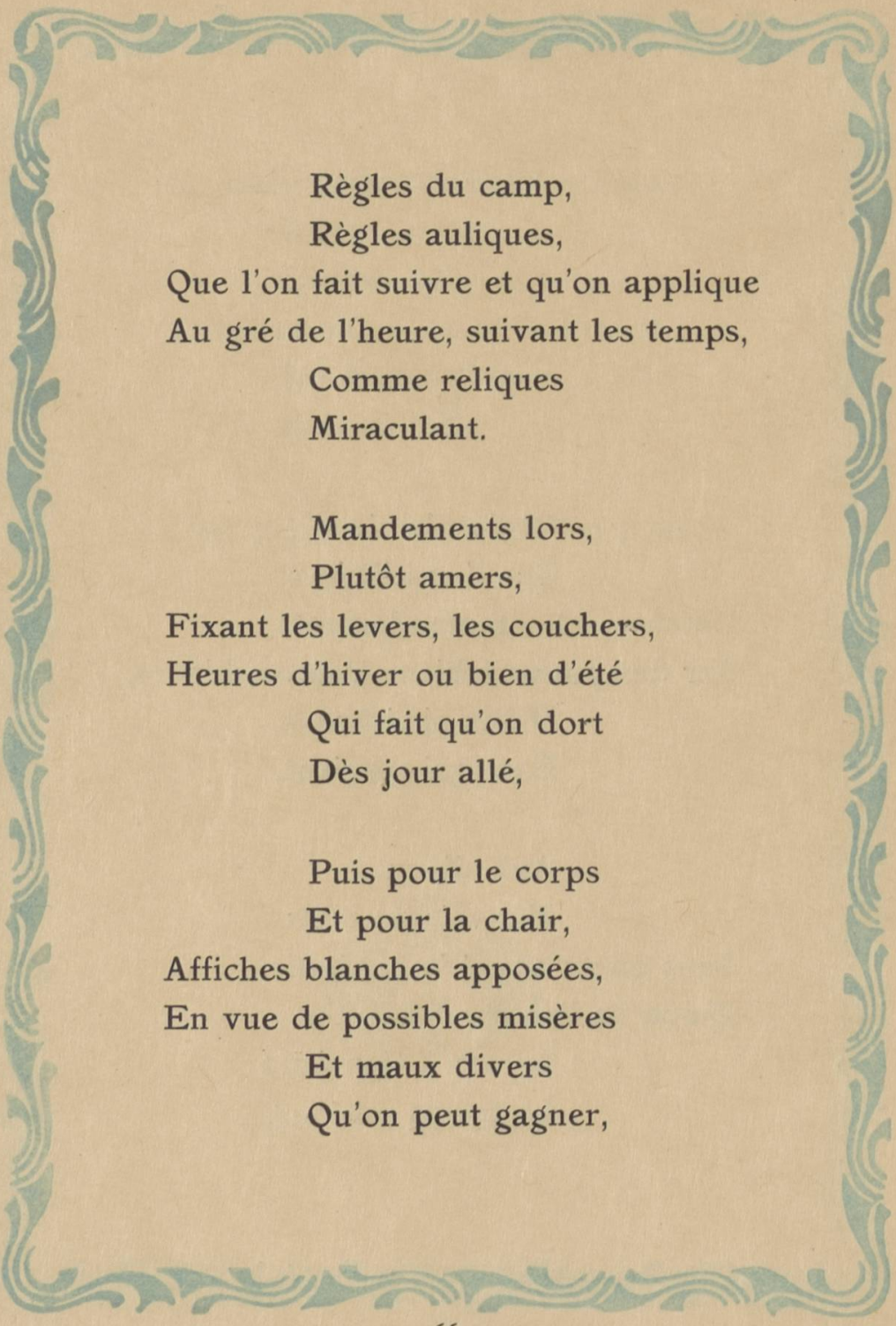




II

Règles de vie
Que l'on affiche :
Défenses et commandements,
Sur des poteaux bleus, rouges, blancs,
D'être si riches
Eux, qui sourient,

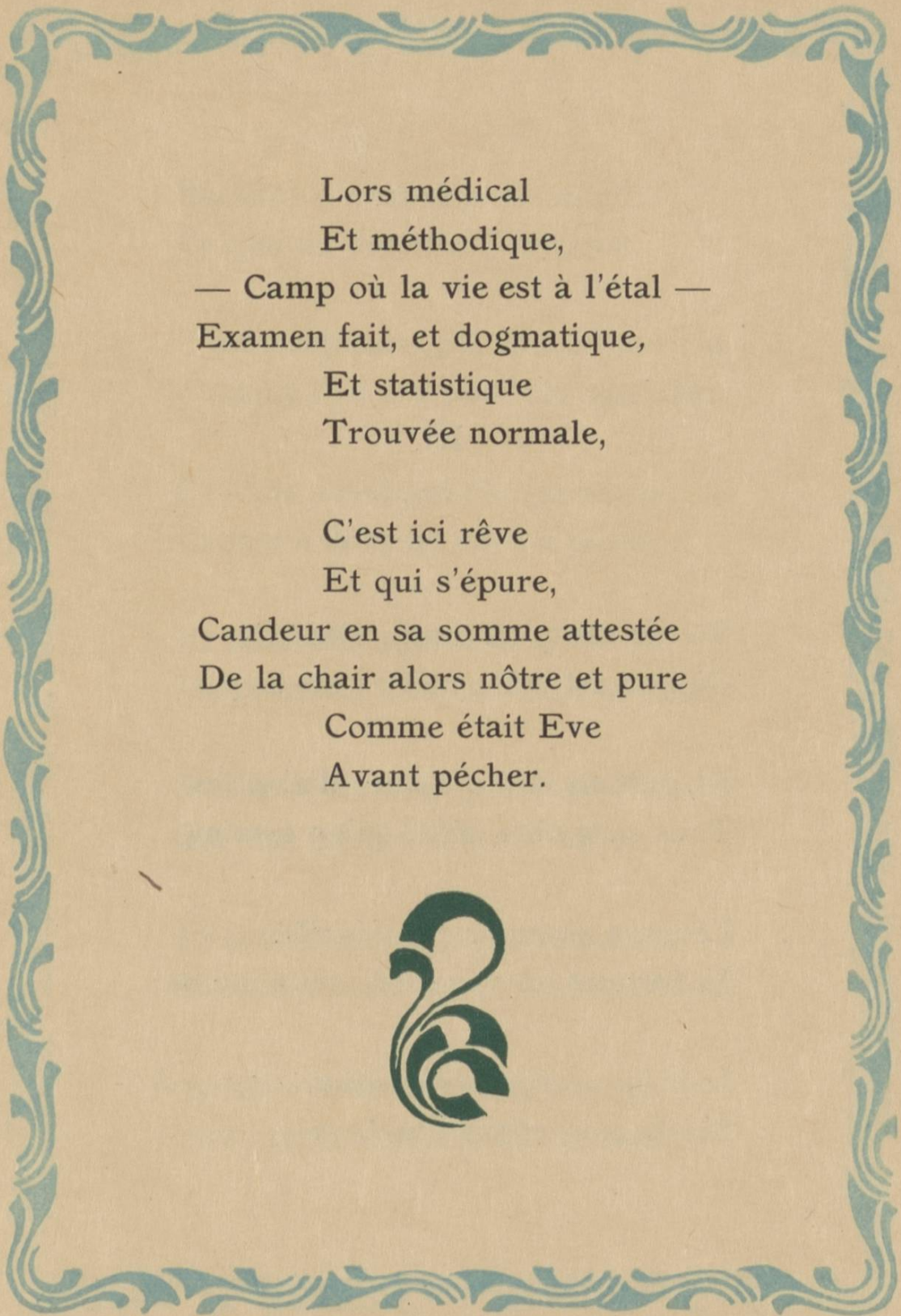
Avis divers
Mauvais ou bons
Sans qu'on en ait la certitude,
Qu'on va lire par habitude
Lorsqu'à rien faire
Le temps est long,



Règles du camp,
Règles auliques,
Que l'on fait suivre et qu'on applique
Au gré de l'heure, suivant les temps,
Comme reliques
Miraculant.

Mandements lors,
Plutôt amers,
Fixant les levers, les couchers,
Heures d'hiver ou bien d'été
Qui fait qu'on dort
Dès jour allé,

Puis pour le corps
Et pour la chair,
Affiches blanches apposées,
En vue de possibles misères
Et maux divers
Qu'on peut gagner,



Lors médical
Et méthodique,
— Camp où la vie est à l'étal —
Examen fait, et dogmatique,
Et statistique
Trouvée normale,

C'est ici rêve
Et qui s'épure,
Candeur en sa somme attestée
De la chair alors nôtre et pure
Comme était Eve
Avant pécher.





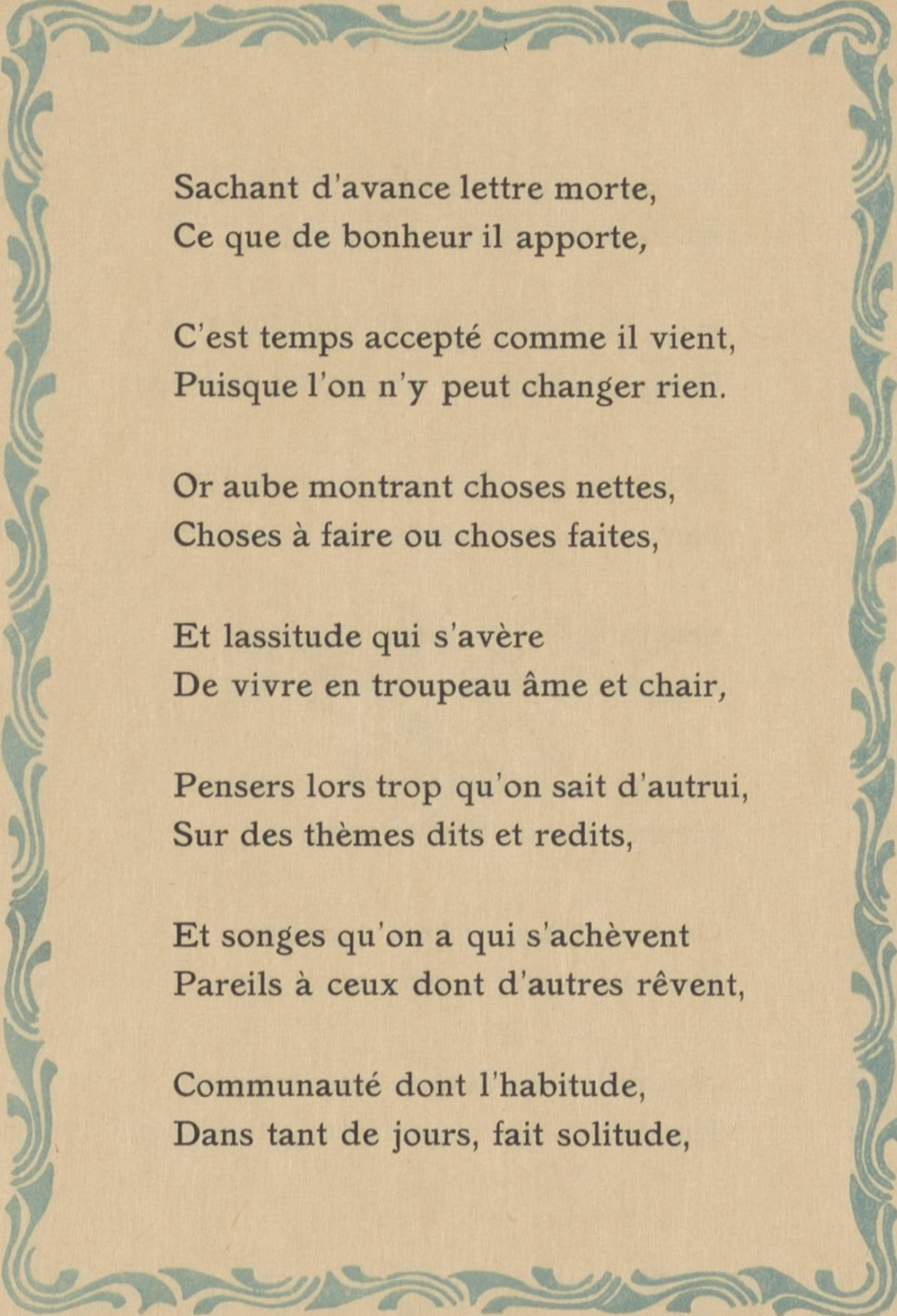
III

Vie au camp où matin vient tôt,
Où l'on est tant que l'on est trop,

Et, comme en un rucher d'abeilles,
Tous ensemble, ainsi qu'un essaim,

Levés, à premier qui s'éveille,
Se frottant les yeux des deux mains ;

Jour qu'on voit tous, loin monter gris
Sur la mer, et sans parti pris,



Sachant d'avance lettre morte,
Ce que de bonheur il apporte,

C'est temps accepté comme il vient,
Puisque l'on n'y peut changer rien.

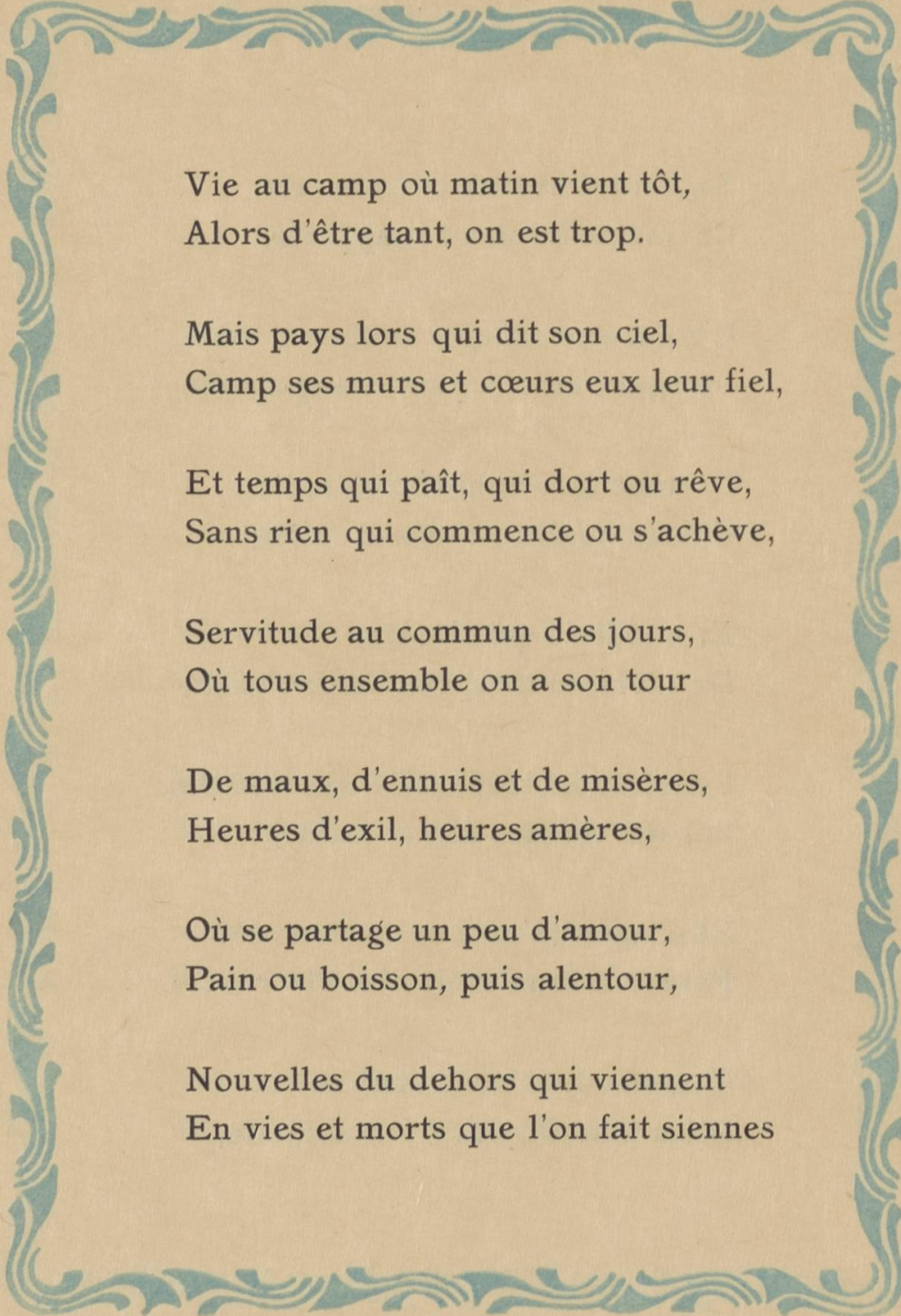
Or aube montrant choses nettes,
Choses à faire ou choses faites,

Et lassitude qui s'avère
De vivre en troupeau âme et chair,

Pensers lors trop qu'on sait d'autrui,
Sur des thèmes dits et redits,

Et songes qu'on a qui s'achèvent
Pareils à ceux dont d'autres rêvent,

Communauté dont l'habitude,
Dans tant de jours, fait solitude,



Vie au camp où matin vient tôt,
Alors d'être tant, on est trop.

Mais pays lors qui dit son ciel,
Camp ses murs et cœurs eux leur fiel,

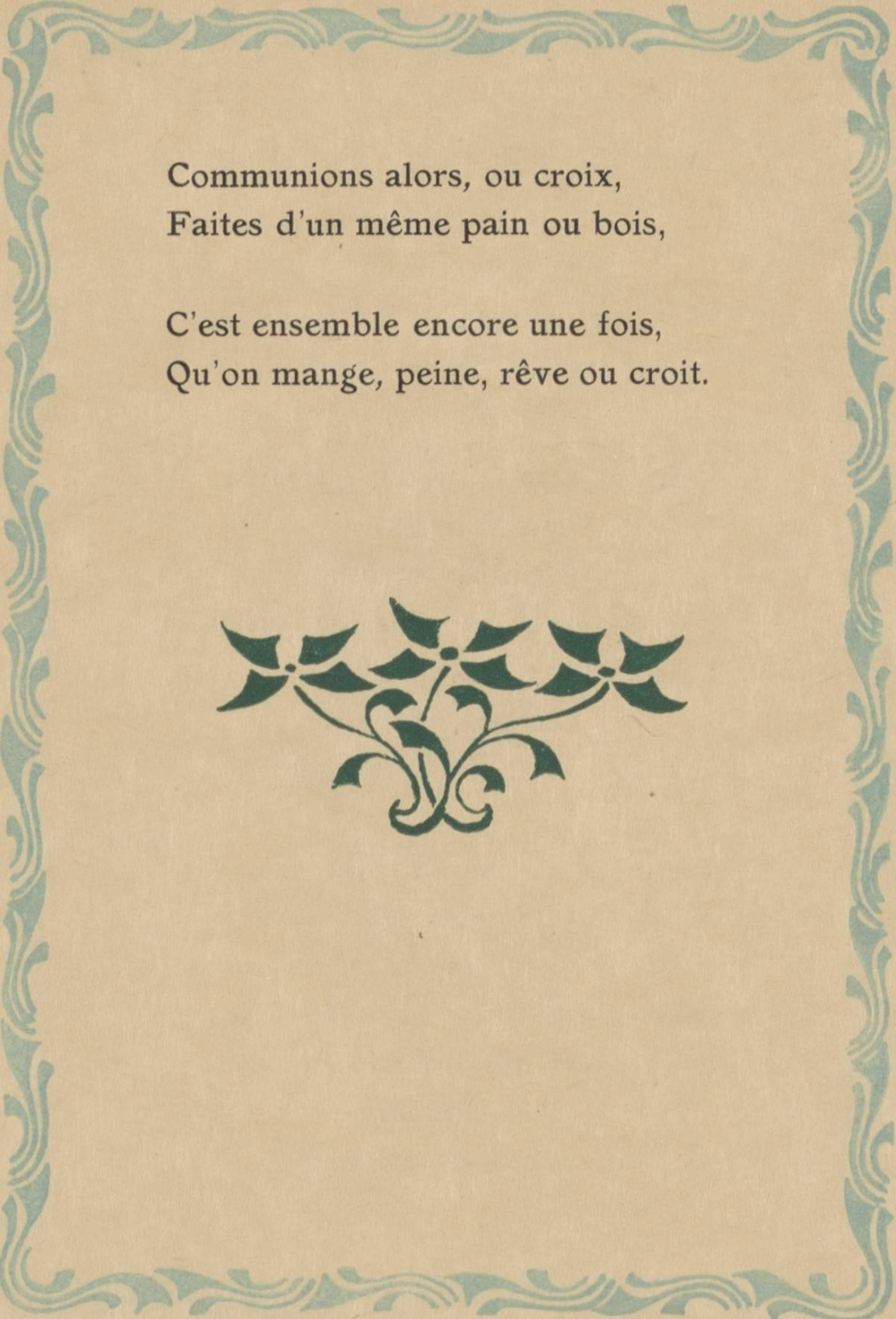
Et temps qui paît, qui dort ou rêve,
Sans rien qui commence ou s'achève,

Servitude au commun des jours,
Où tous ensemble on a son tour

De maux, d'ennuis et de misères,
Heures d'exil, heures amères,

Où se partage un peu d'amour,
Pain ou boisson, puis alentour,

Nouvelles du dehors qui viennent
En vies et morts que l'on fait siennes



Communions alors, ou croix,
Faites d'un même pain ou bois,

C'est ensemble encore une fois,
Qu'on mange, peine, rêve ou croit.





IV

Feux du camp, joie du paysage,
Sur le redan
De sable blanc,
Où c'est nous, nus comme sauvages,
Lessive faite, et vêtements,
Linges, séchant,
Eux, dans le vent ;

Vie d'été où l'on va tremper
Toute sa chair,
Là, dans la mer,
Dans la joie, dans la volupté,
D'après, au soleil la sécher,
De sel amère
Dans la lumière.

Feux du camp qui font Pomotous,
De ce pays
Gris, mal en nous.

Feux où l'on cuit, pendant qu'on gabe,
Tout vivants pris gades et crabes,
Feu qui les cuit,
Feu qui cuit tout.

Feux que l'on fait pour l'agrément
D'être là cent,
D'être là mille,
Assis d'été, nus dans le vent,
A regarder si bien brûlant
Feu de sarments,
Feu de brindilles.





V

Amour au camp un peu tzigane,
Mais sans musique ou violon ;
Amour autour du camp qui fane
Les cœurs ainsi que du gazon,

Amour qui vient quant c'est printemps
Ou bien en août, le ciel qui pèse,
Au soir tombé dans l'air qui sent
Le poisson, à marée qui baisse.

Or amour lors que l'on attend
Pour les alléger ses soucis,
Ou pour trouver dans le temps lent
Plus court l'ennui qui les aigrit,

Amour ici moins de tendresse
Qu'à cœur exauçant son souhait,
Mais de jours de chaîne et de laisse
Comme revanche qu'on prendrait,

Lors dans l'air choses haut parlant
Avant la fin de la lumière,
Choses de la vie et du sang,
Complices toutes de la chair,

Amour au camp un peu tzigane,
Qui ne vient pas quand on l'attend,
C'est cœurs autour du camp qu'il fane,
Nuits d'août sous des tentes en blanc.





VI

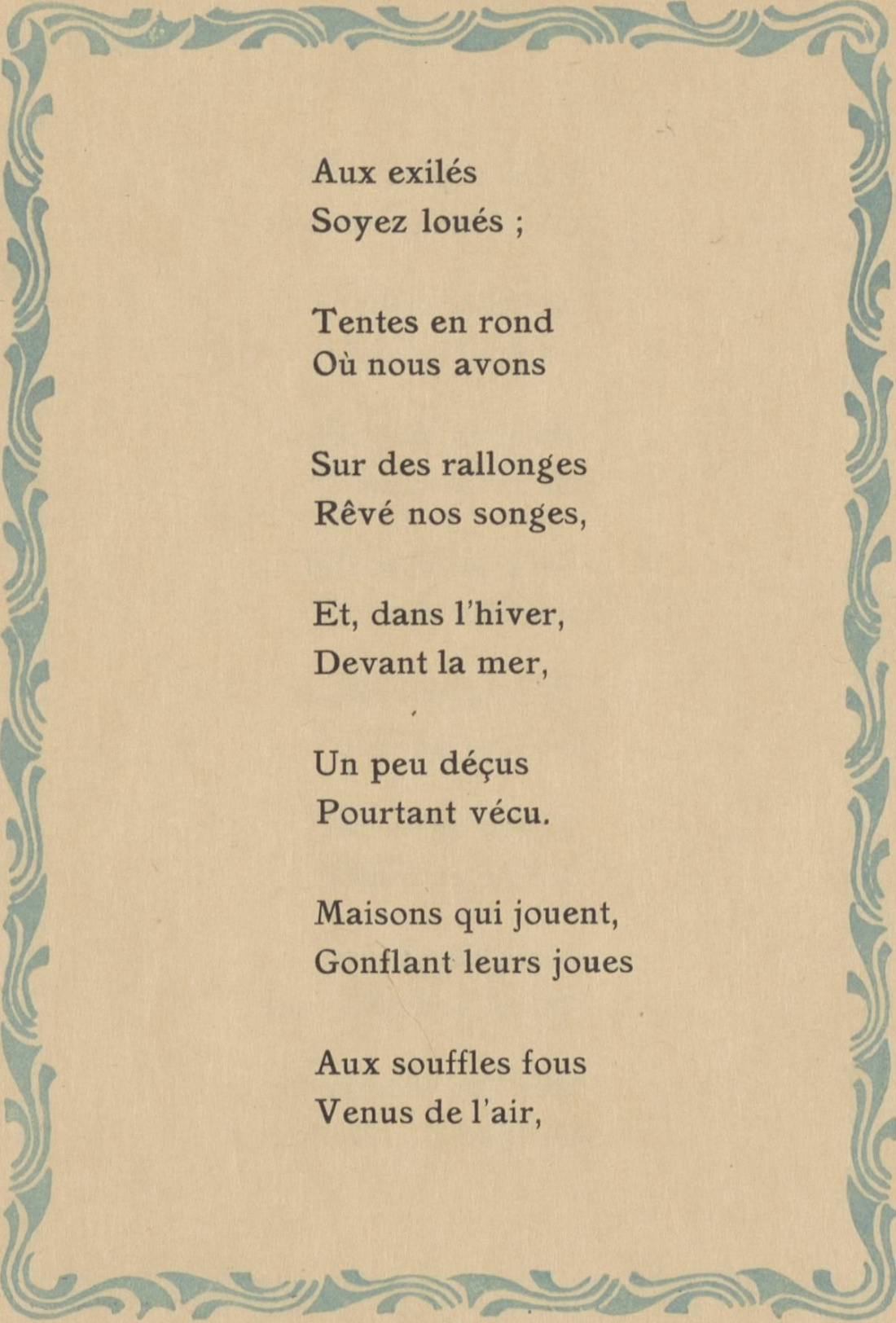
Tentes de toile,
Maisons à voiles,

Venues de l'Inde
Un peu déteintes,

Villes ailées
Improvisées,

De tant d'ondées
Las ! délavées ;

Toits de merci,
Pourtant d'abri



Aux exilés
Soyez loués ;

Tentes en rond
Où nous avons

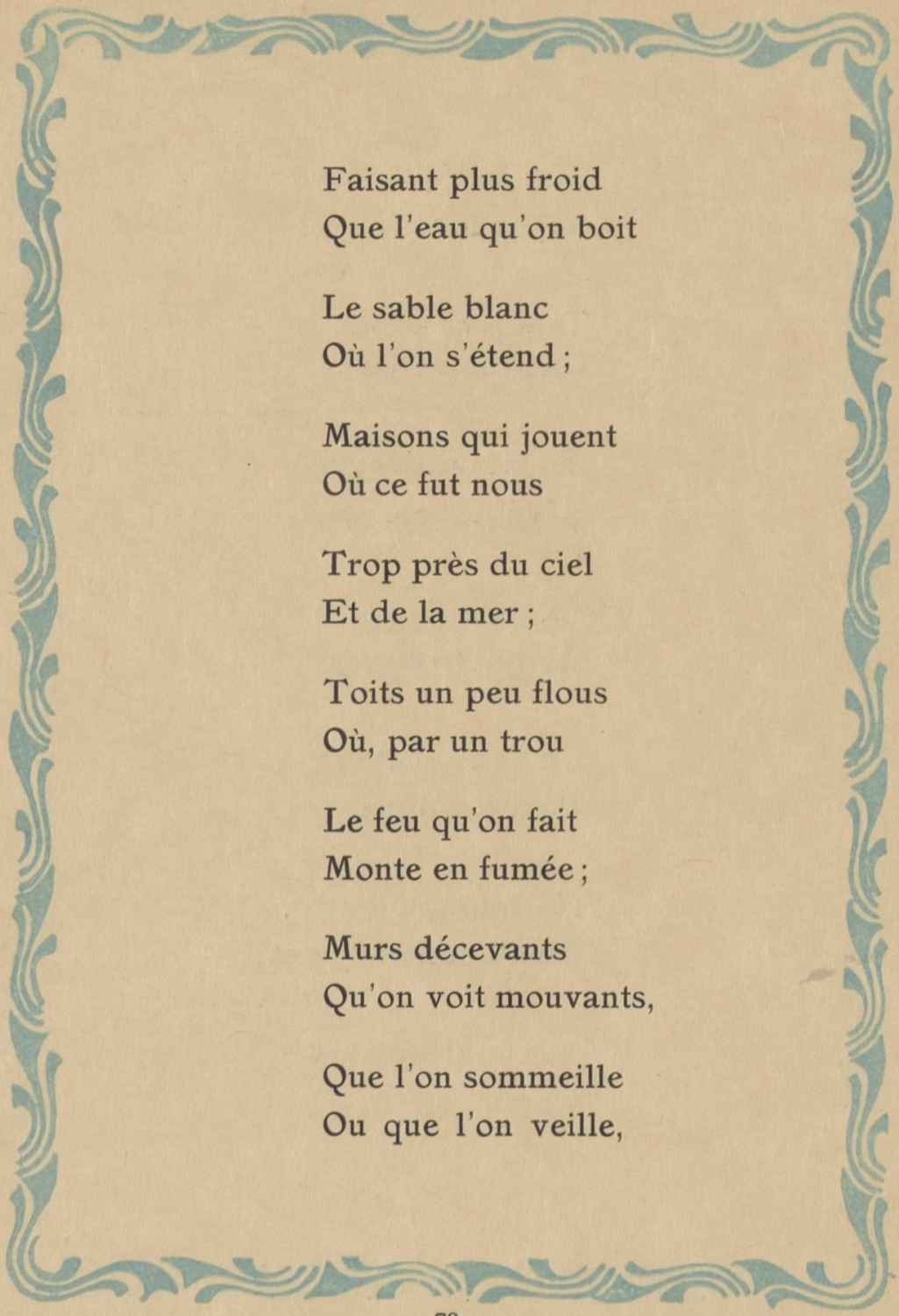
Sur des rallonges
Rêvé nos songes,

Et, dans l'hiver,
Devant la mer,

Un peu déçus
Pourtant vécu.

Maisons qui jouent,
Gonflant leurs joues

Aux souffles fous
Venus de l'air,



Faisant plus froid
Que l'eau qu'on boit

Le sable blanc
Où l'on s'étend ;

Maisons qui jouent
Où ce fut nous

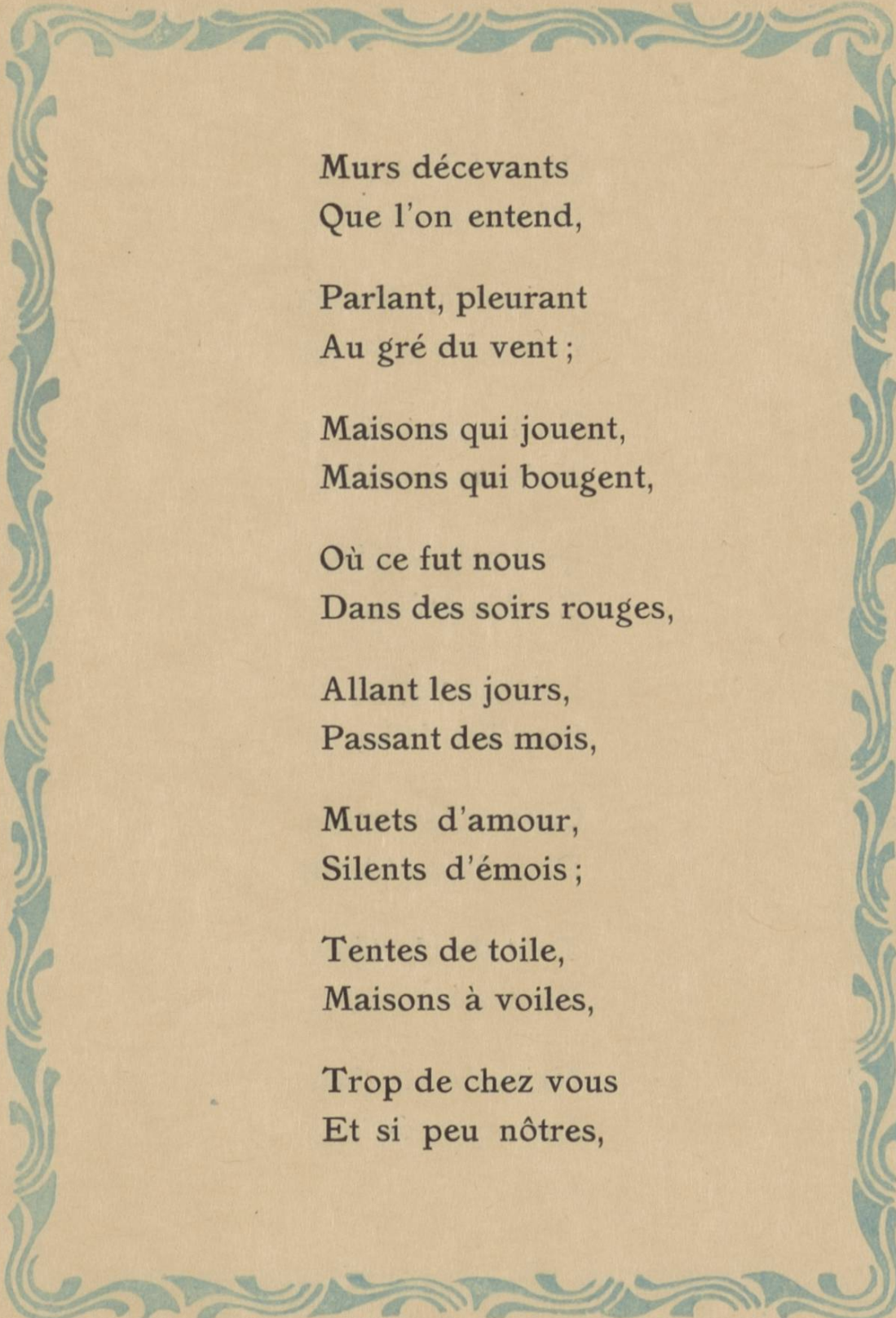
Trop près du ciel
Et de la mer ;

Toits un peu flous
Où, par un trou

Le feu qu'on fait
Monte en fumée ;

Murs décevants
Qu'on voit mouvants,

Que l'on sommeille
Ou que l'on veille,



Murs décevants
Que l'on entend,

Parlant, pleurant
Au gré du vent ;

Maisons qui jouent,
Maisons qui bougent,

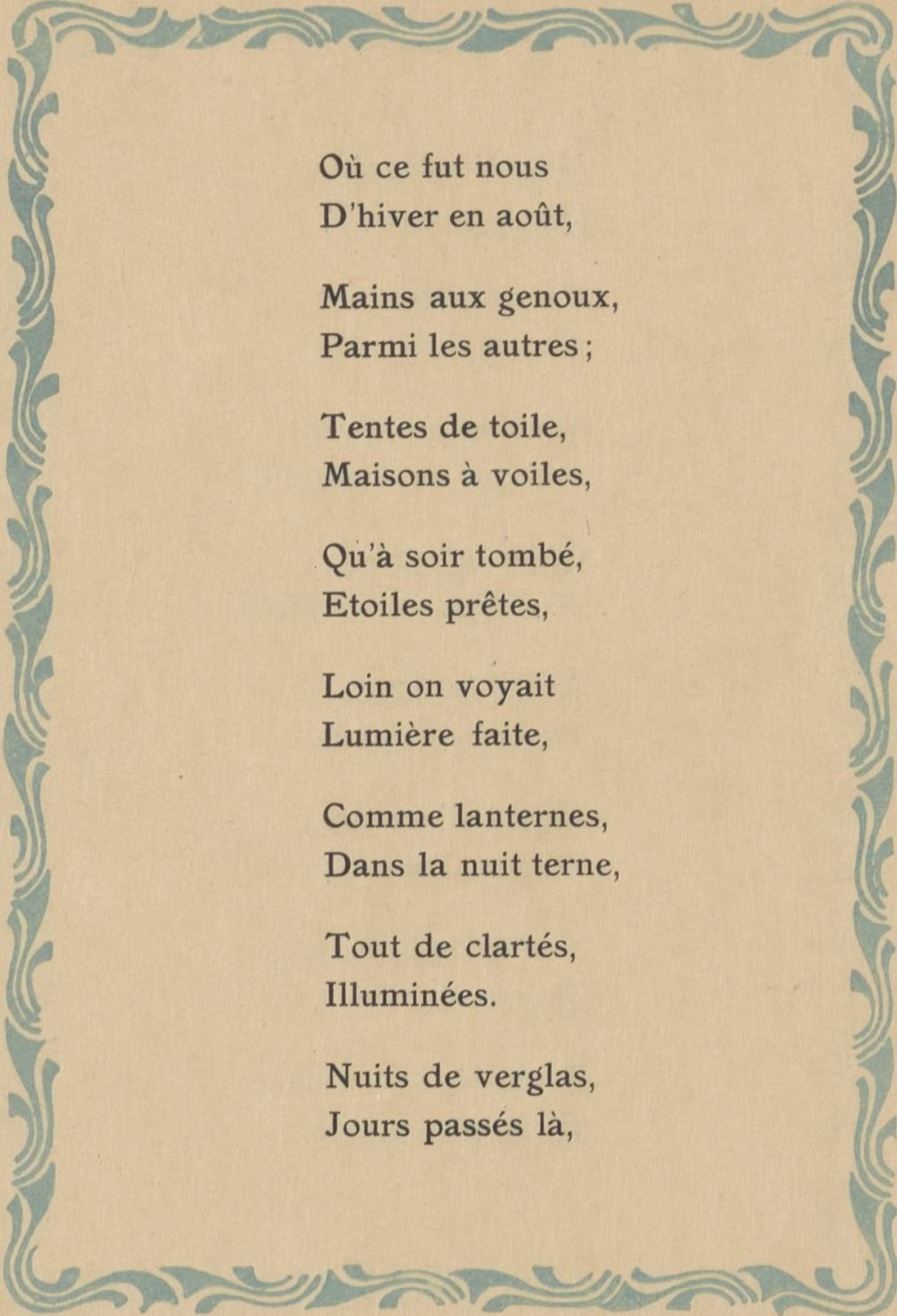
Où ce fut nous
Dans des soirs rouges,

Allant les jours,
Passant des mois,

Muets d'amour,
Silents d'émois ;

Tentes de toile,
Maisons à voiles,

Trop de chez vous
Et si peu nôtres,



Où ce fut nous
D'hiver en août,

Mains aux genoux,
Parmi les autres ;

Tentes de toile,
Maisons à voiles,

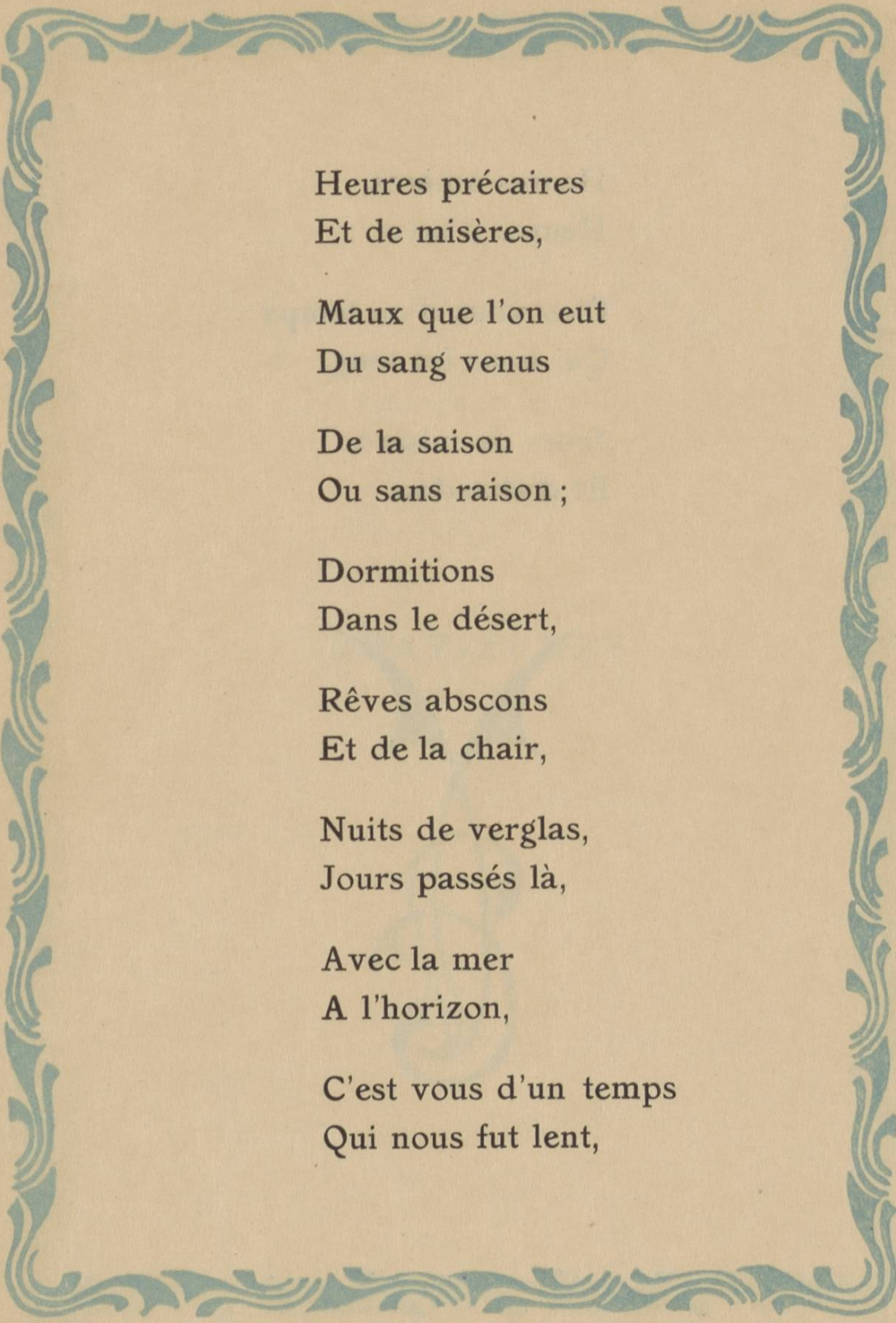
Qu'à soir tombé,
Etoiles prêtes,

Loin on voyait
Lumière faite,

Comme lanternes,
Dans la nuit terne,

Tout de clartés,
Illuminées.

Nuits de verglas,
Jours passés là,



Heures précaires
Et de misères,

Maux que l'on eut
Du sang venus

De la saison
Ou sans raison ;

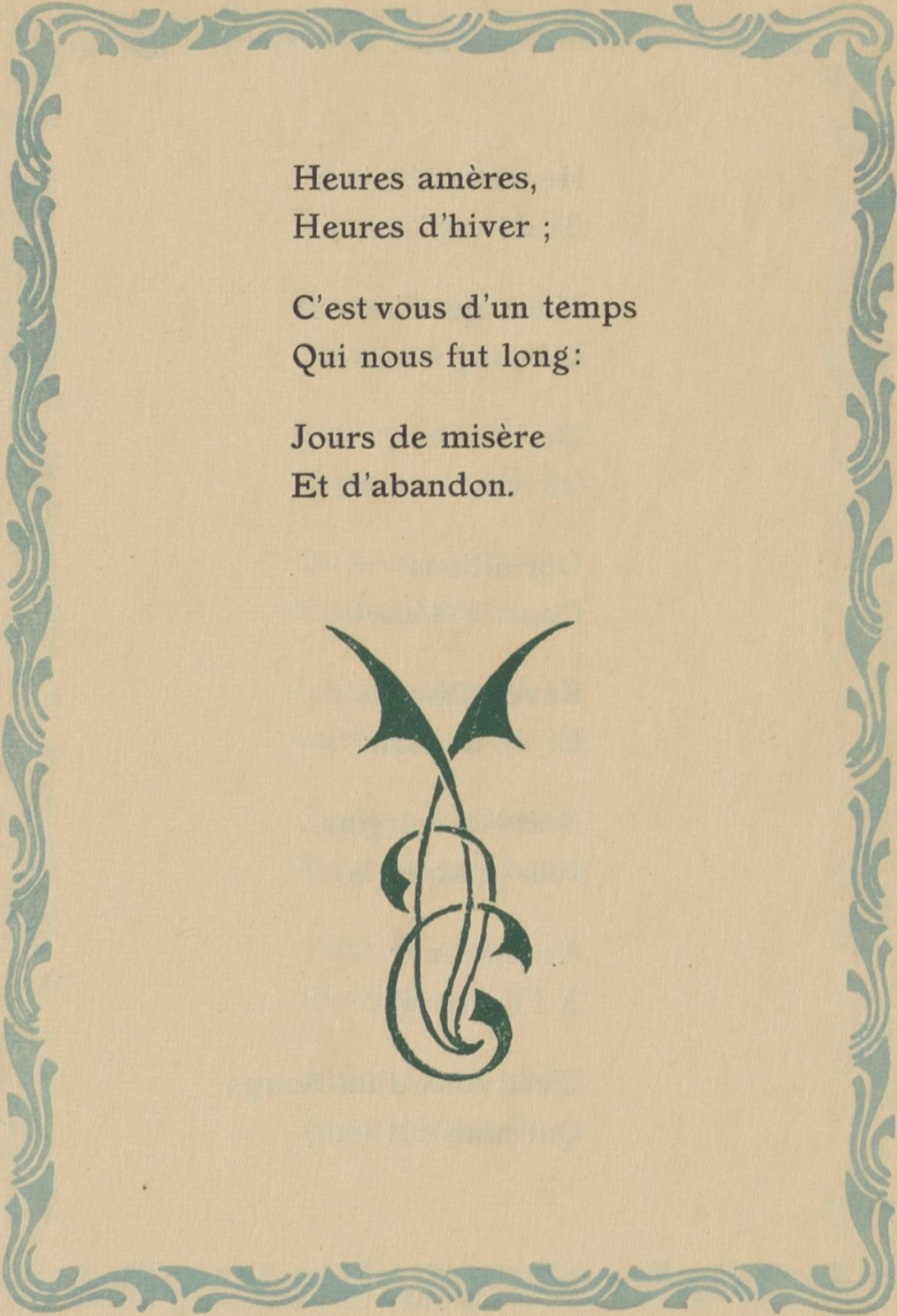
Dormitions
Dans le désert,

Rêves abscons
Et de la chair,

Nuits de verglas,
Jours passés là,

Avec la mer
A l'horizon,

C'est vous d'un temps
Qui nous fut lent,

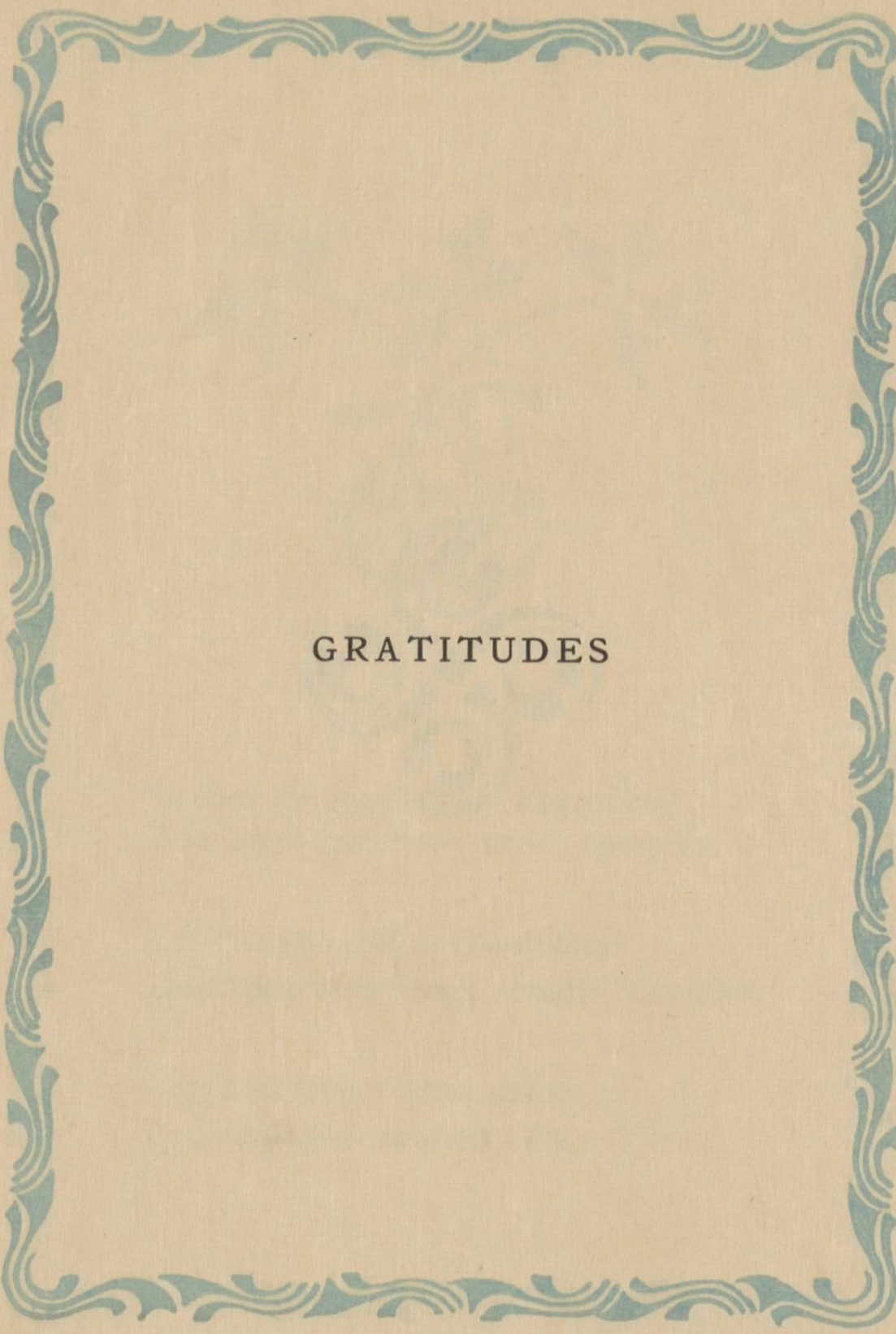


Heures amères,
Heures d'hiver ;

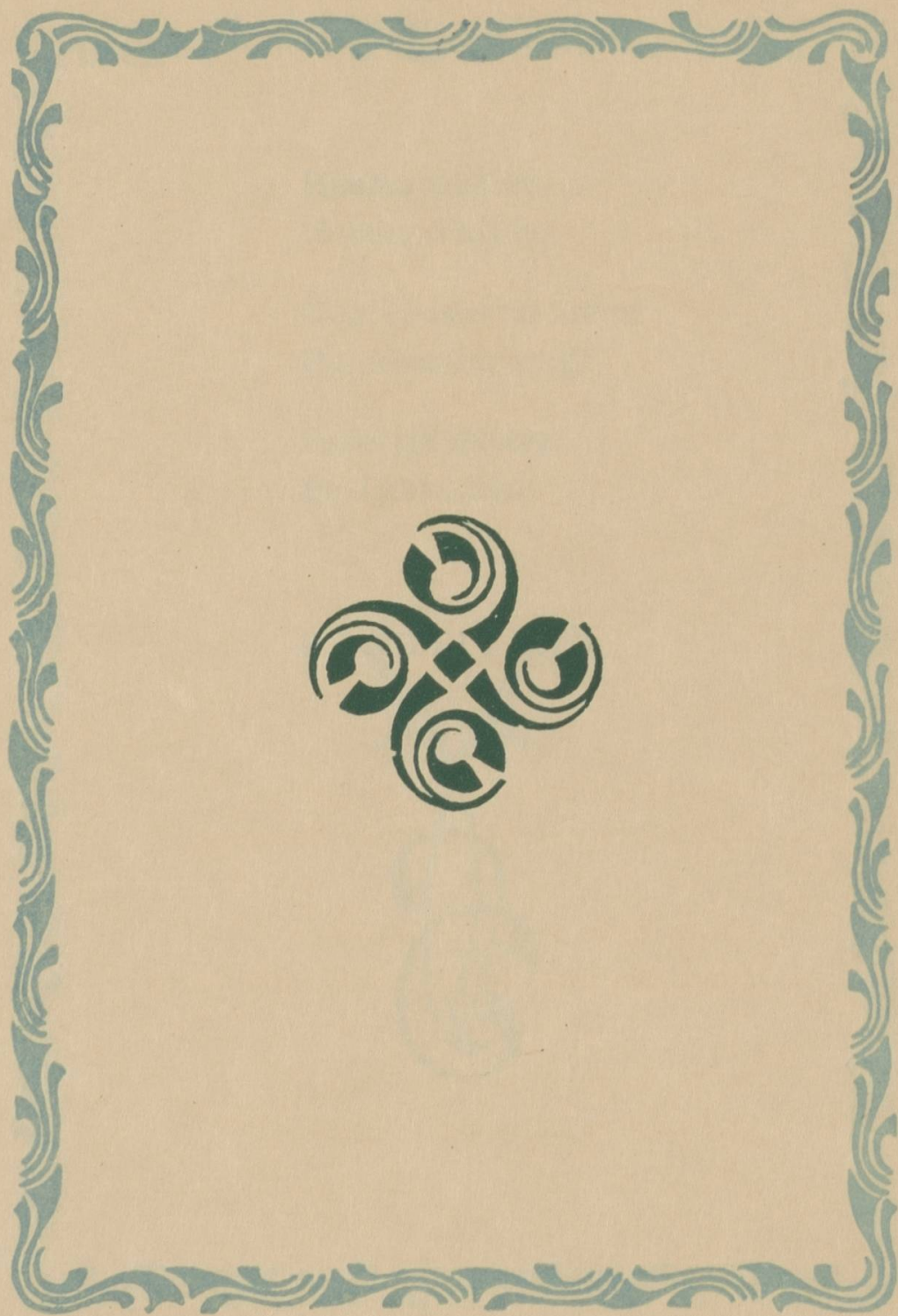
C'est vous d'un temps
Qui nous fut long :

Jours de misère
Et d'abandon.





GRATITUDES



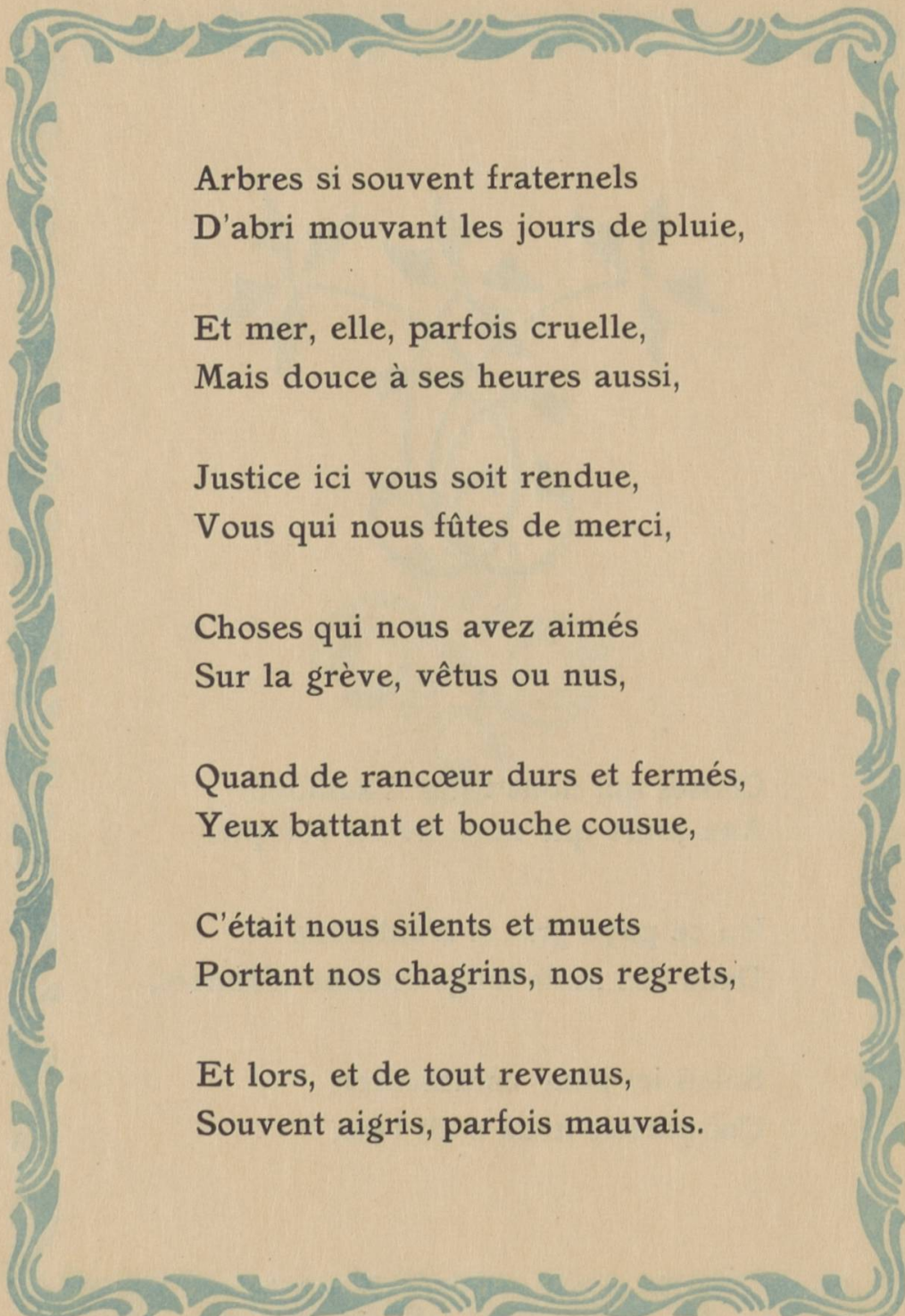


I

Choses qui nous fîtes d'aumône,
Aux jours que nous avons comptés,

En ce pays gris et d'automne
Dans des mois longs comme d'années,

Soleil ici pour commencer,
Qui parfois nous a dit l'été,



Arbres si souvent fraternels
D'abri mouvant les jours de pluie,

Et mer, elle, parfois cruelle,
Mais douce à ses heures aussi,

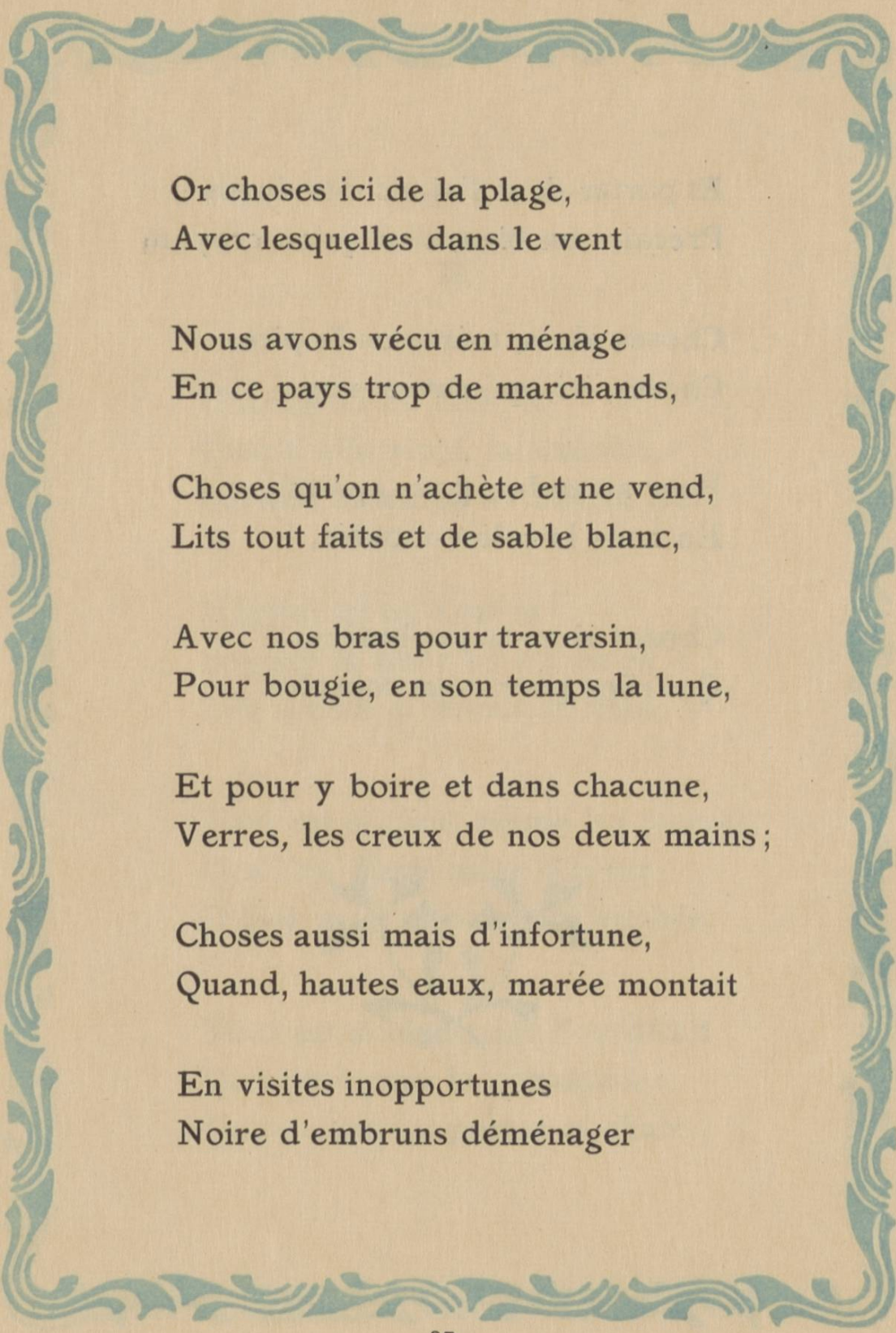
Justice ici vous soit rendue,
Vous qui nous fîtes de merci,

Choses qui nous avez aimés
Sur la grève, vêtus ou nus,

Quand de rancœur durs et fermés,
Yeux battant et bouche cousue,

C'était nous silencieux et muets
Portant nos chagrins, nos regrets,

Et lors, et de tout revenus,
Souvent aigris, parfois mauvais.



Or choses ici de la plage,
Avec lesquelles dans le vent

Nous avons vécu en ménage
En ce pays trop de marchands,

Choses qu'on n'achète et ne vend,
Lits tout faits et de sable blanc,

Avec nos bras pour traversin,
Pour bougie, en son temps la lune,

Et pour y boire et dans chacune,
Verres, les creux de nos deux mains ;

Choses aussi mais d'infortune,
Quand, hautes eaux, marée montait

En visites inopportunes
Noire d'embruns déménager

Et porter dans l'ajonc des dunes
Précaire un bien, sien qu'on croyait,

Choses alors, même en le pire,
Choses, ici, qui saviez rire,

Pour amender, pour apaiser,
En nous la colère montée,

Choses alors soyez louées,
Qui riiez pour nous consoler.





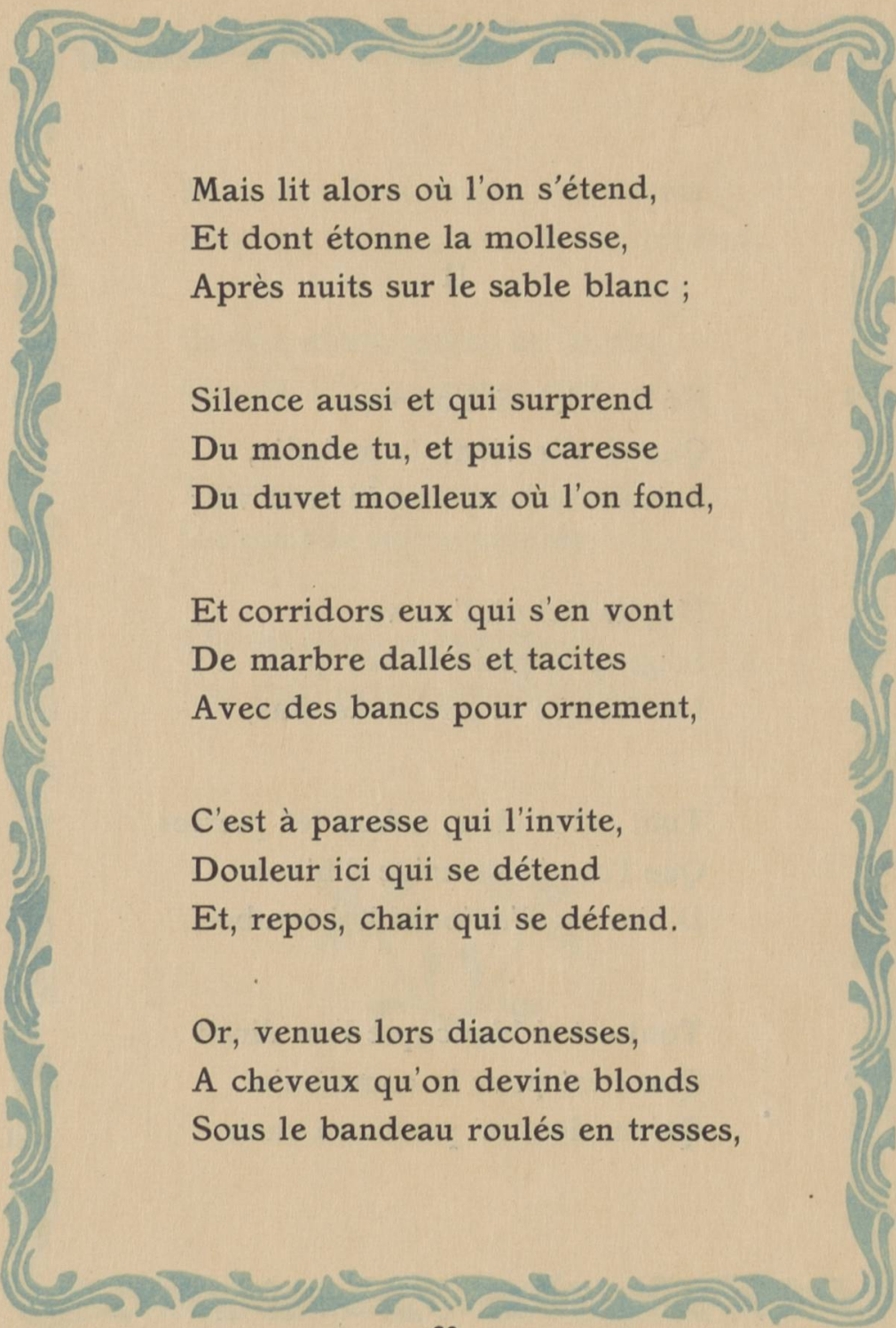
II

Hôpital ici où l'on va
Quand elle vient, la maladie,
Suivant le temps ou bien la vie ;

Hôpital ici où l'on va
Soigner la plaie en soi qu'on a ;
Lits blancs et jardin de lilas,

Tout est si clair, même les pierres,
Que l'on dirait neige d'hiver
D'hier ou d'aujourd'hui tombée,

Tout est si blanc que l'on dirait
Que c'est pour la communier
Qu'on vient ici porter sa chair.



Mais lit alors où l'on s'étend,
Et dont étonne la mollesse,
Après nuits sur le sable blanc ;

Silence aussi et qui surprend
Du monde tu, et puis caresse
Du duvet moelleux où l'on fond,

Et corridors eux qui s'en vont
De marbre dallés et tacites
Avec des bancs pour ornement,

C'est à paresse qui l'invite,
Douleur ici qui se détend
Et, repos, chair qui se défend.

Or, venues lors diaconesses,
A cheveux qu'on devine blonds
Sous le bandeau roulés en tresses,

Yeux bleus et mains comme caresses,
Sur le mal qu'on a, à doigts longs,
Poser onguents, linges, compresses,

Pansement, douceur qu'on en a,
Front que l'on voit penché sur soi
Et voix tendres comme les doigts,

Plaie alors qu'on sent qui s'en va,
Réconfort qui vous fait docile,
Temps qui revient et d'évangile,

Mon Dieu qui nous aviez fait chair
Autrefois pour des jours plus doux,
Mon Dieu c'est nous dans nos misères,

Mon Dieu c'est ici encor nous,
Mais tout blancs et comme agneaux doux,
Et d'avoir souffert, plus en vous.





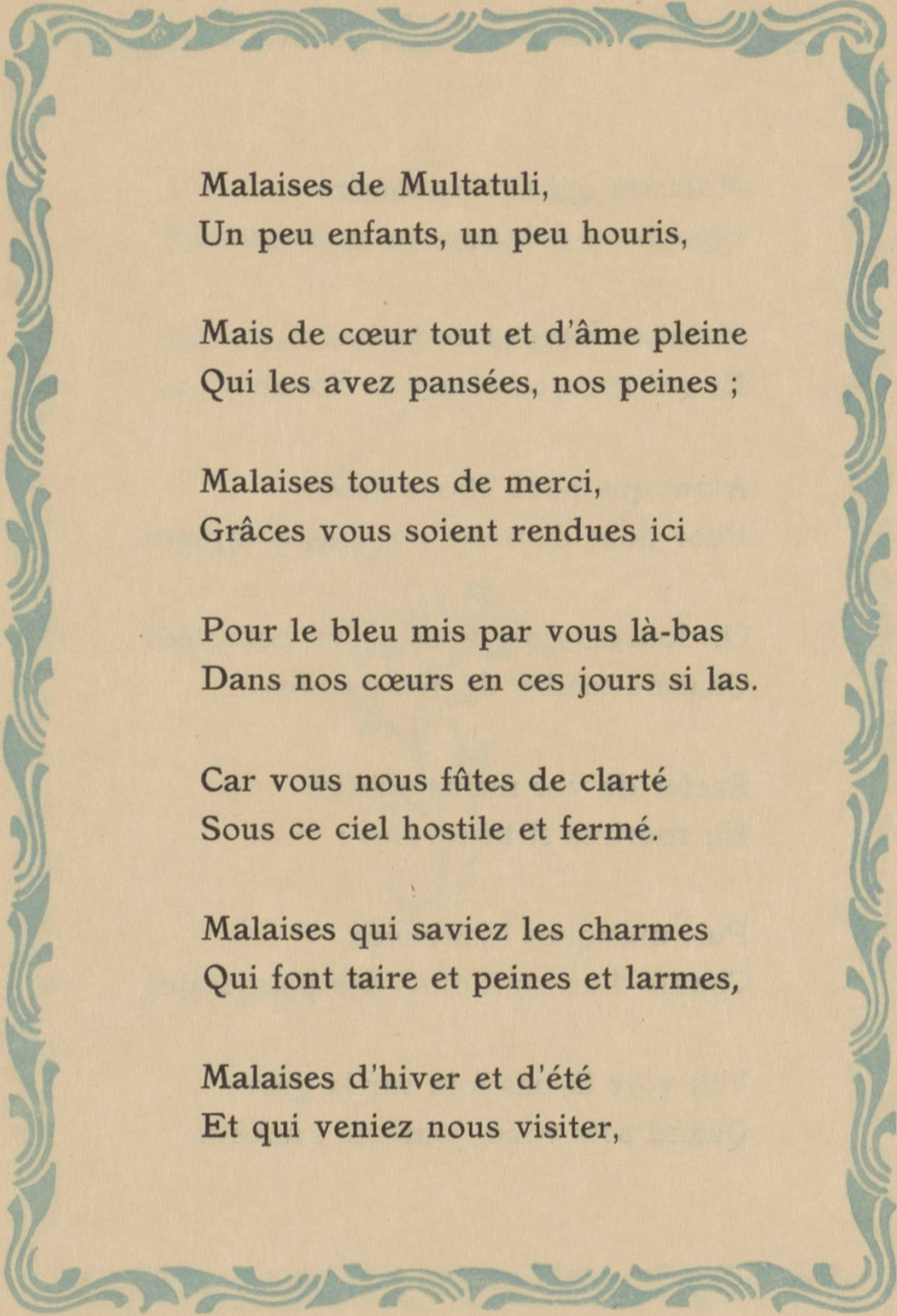
III

Malaises qui nous fûtes bonnes,
Métisses d'Achem, de Java,

Comme nous qui eûtes si froid,
En ce pays gris et d'automne ;

Malaises si loin de vos îles,
Comme nous aussi en exil,

Et qui douces avez tenté
Parfois d'un peu nous consoler ;



Malaises de Multatuli,
Un peu enfants, un peu houris,

Mais de cœur tout et d'âme pleine
Qui les avez pensées, nos peines ;

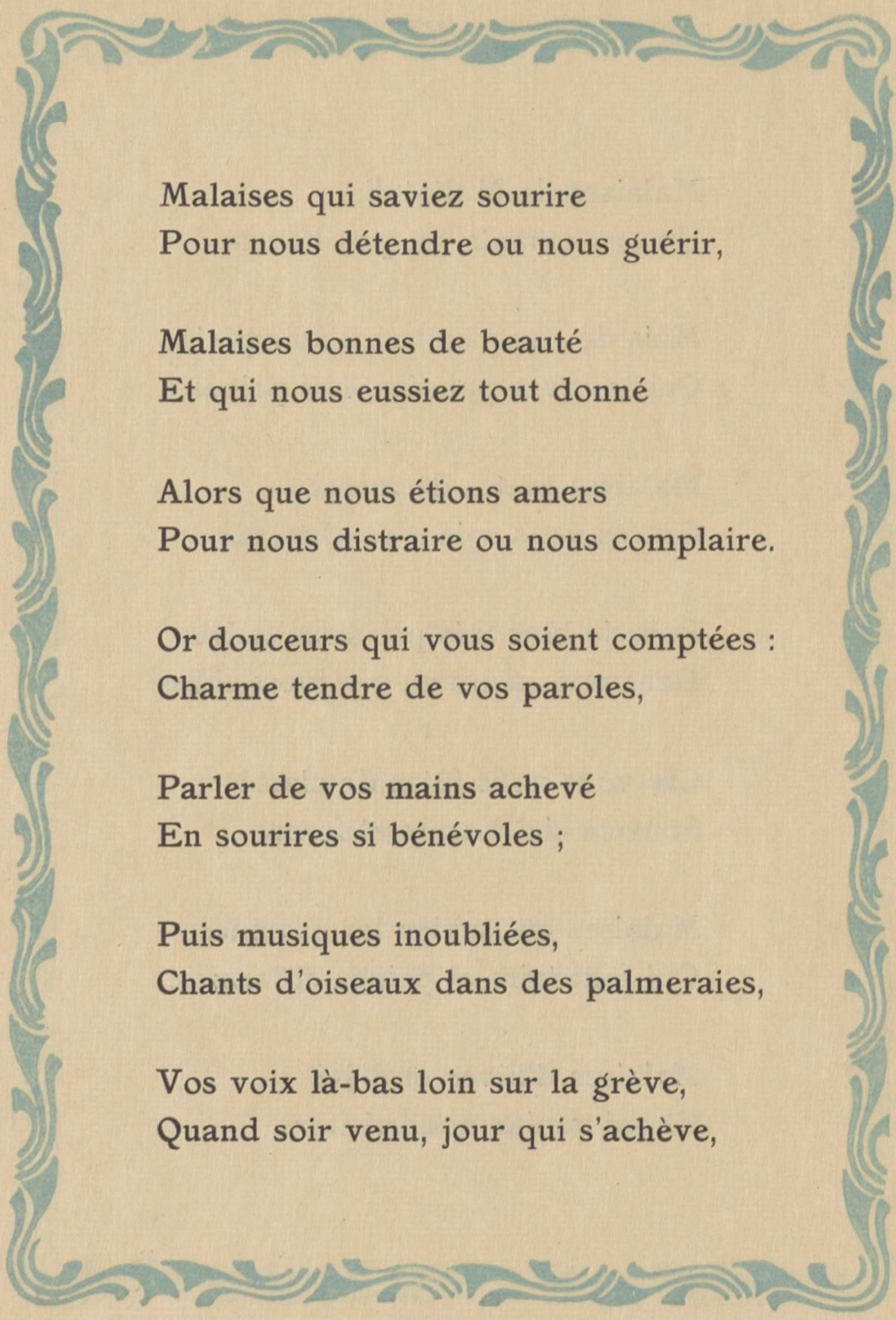
Malaises toutes de merci,
Grâces vous soient rendues ici

Pour le bleu mis par vous là-bas
Dans nos cœurs en ces jours si las.

Car vous nous fûtes de clarté
Sous ce ciel hostile et fermé.

Malaises qui saviez les charmes
Qui font taire et peines et larmes,

Malaises d'hiver et d'été
Et qui veniez nous visiter,



Malaises qui saviez sourire
Pour nous détendre ou nous guérir,

Malaises bonnes de beauté
Et qui nous eussiez tout donné

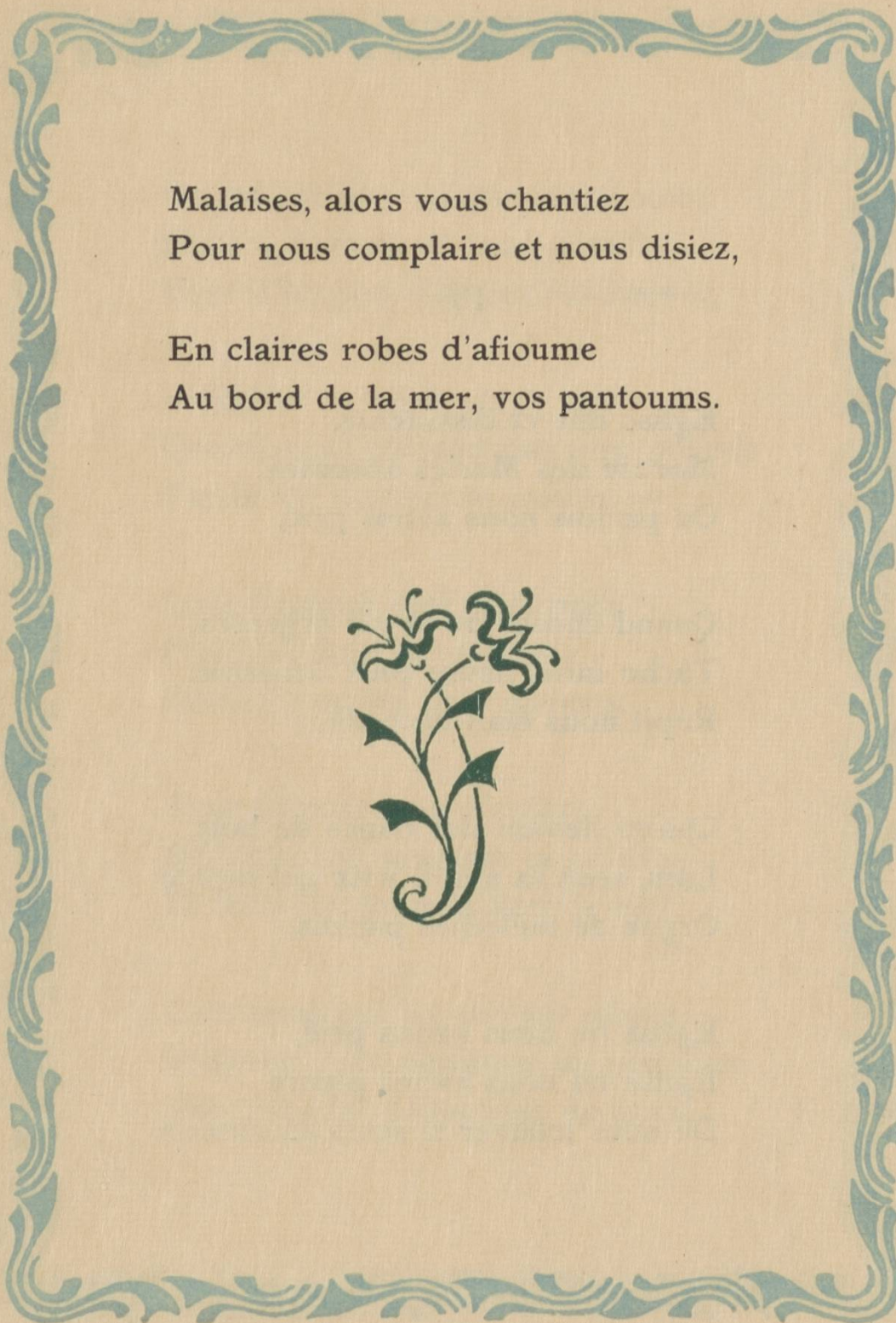
Alors que nous étions amers
Pour nous distraire ou nous complaire.

Or douceurs qui vous soient comptées :
Charme tendre de vos paroles,

Parler de vos mains achevé
En sourires si bénévoles ;

Puis musiques inoubliées,
Chants d'oiseaux dans des palmeraies,

Vos voix là-bas loin sur la grève,
Quand soir venu, jour qui s'achève,



Malaises, alors vous chantiez
Pour nous complaire et nous disiez,

En claires robes d'afioume
Au bord de la mer, vos pantoums.





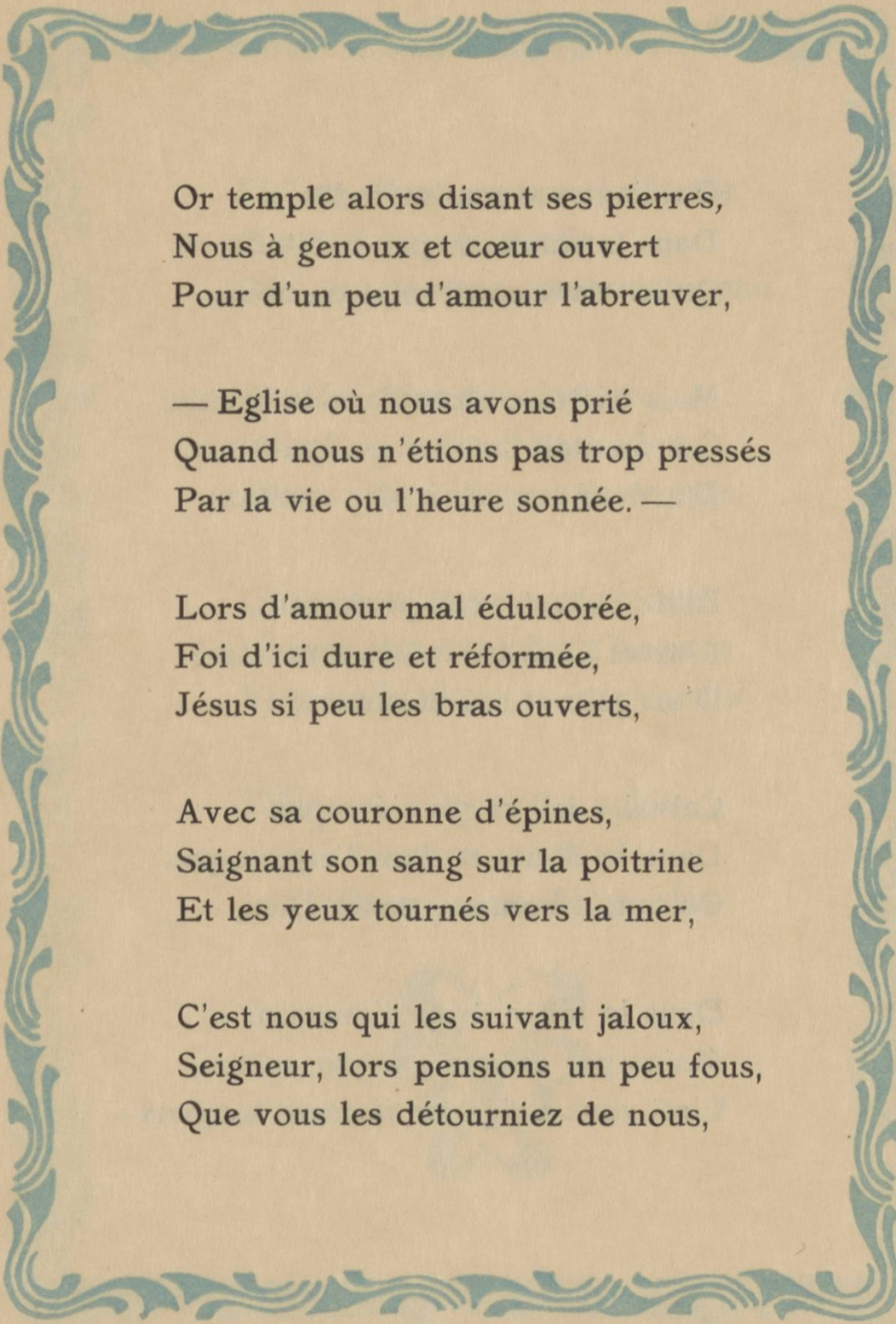
IV

Eglise nue et dissidente,
Morose des Maries absentes
Où parfois nous avons prié,

Quand choses de la vie urgentes,
Tâche faite, heure plus clémente,
Répit nous était accordé ;

Chaire devant des bancs de bois,
Lors, sous la nef, à voix qui monte
Orgue de mélodies parfois,

Eglise où nous avons prié,
Eglise où nous avons pleuré
De nous trouver si seuls au monde.



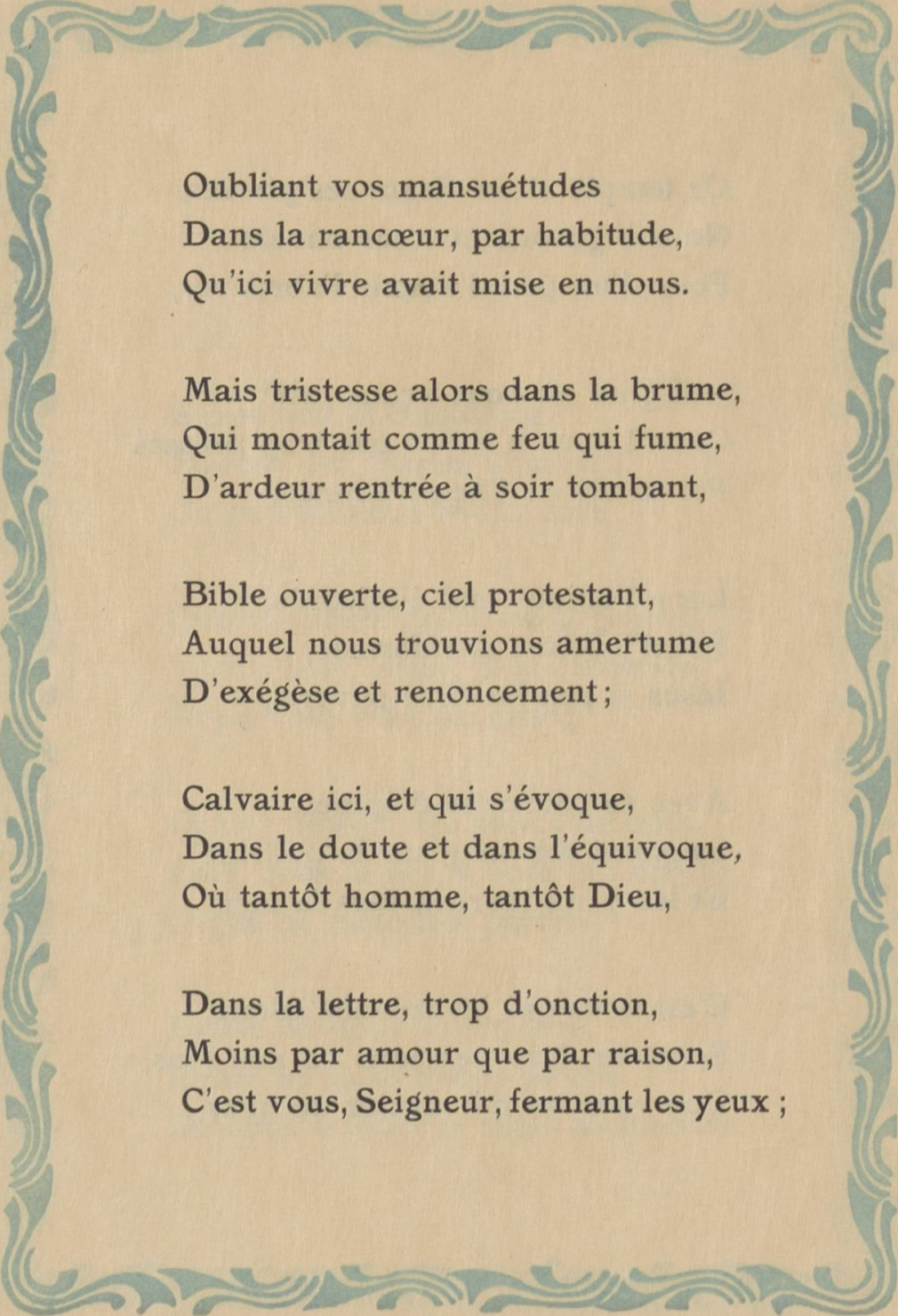
Or temple alors disant ses pierres,
Nous à genoux et cœur ouvert
Pour d'un peu d'amour l'abreuver,

— Eglise où nous avons prié
Quand nous n'étions pas trop pressés
Par la vie ou l'heure sonnée. —

Lors d'amour mal édulcorée,
Foi d'ici dure et réformée,
Jésus si peu les bras ouverts,

Avec sa couronne d'épines,
Saignant son sang sur la poitrine
Et les yeux tournés vers la mer,

C'est nous qui les suivant jaloux,
Seigneur, lors pensions un peu fous,
Que vous les détourniez de nous,



Oubliant vos mansuétudes
Dans la rancœur, par habitude,
Qu'ici vivre avait mise en nous.

Mais tristesse alors dans la brume,
Qui montait comme feu qui fume,
D'ardeur rentrée à soir tombant,

Bible ouverte, ciel protestant,
Auquel nous trouvions amertume
D'exégèse et renoncement ;

Calvaire ici, et qui s'évoque,
Dans le doute et dans l'équivoque,
Où tantôt homme, tantôt Dieu,

Dans la lettre, trop d'onction,
Moins par amour que par raison,
C'est vous, Seigneur, fermant les yeux ;

Ciel du Nord, comme ici la vie,
Muet et de mélancolie
Où nous ne nous retrouvions plus,

Paradis alors qui s'achève,
Imprécis, tacite et sans rêve,
Faisant de joie la part congrue,

C'est en sa somme décevante
Et vers des fins plutôt latentes,
Vers un bonheur un peu confus,

Eglise où nous avons prié,
Eglise où nous avons pleuré,
Ici, comme au monde, perdus.

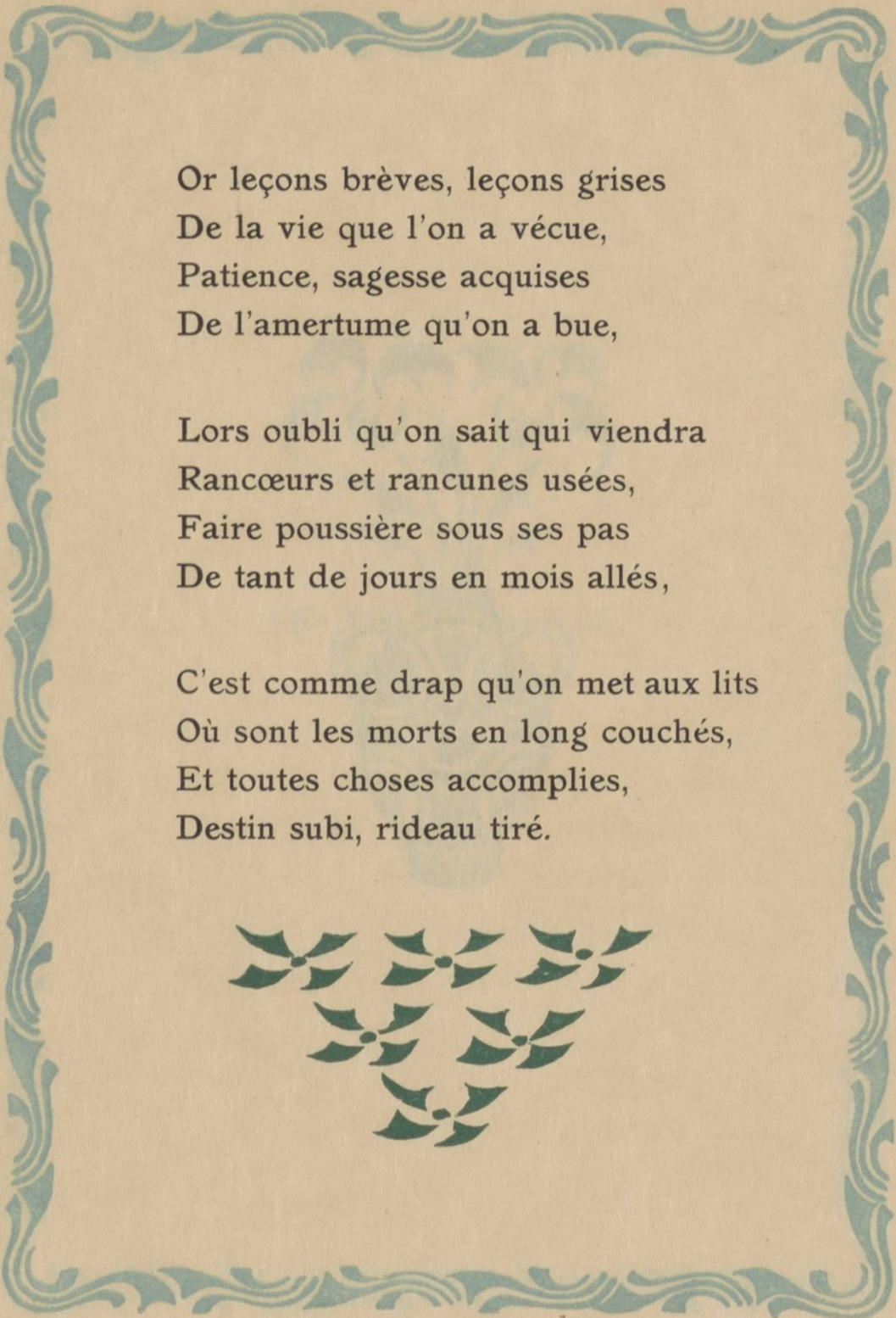




V

Et maintenant temps qui s'achèvent,
Et mer qui monte et qui descend,
Soir qui tombe, matin qui lève,
Apportant la pluie ou le vent,

C'est jours ici subis qu'on porte,
Et consentis, renoncement :
Passé désormais qui n'importe,
Et présent plutôt décevant.

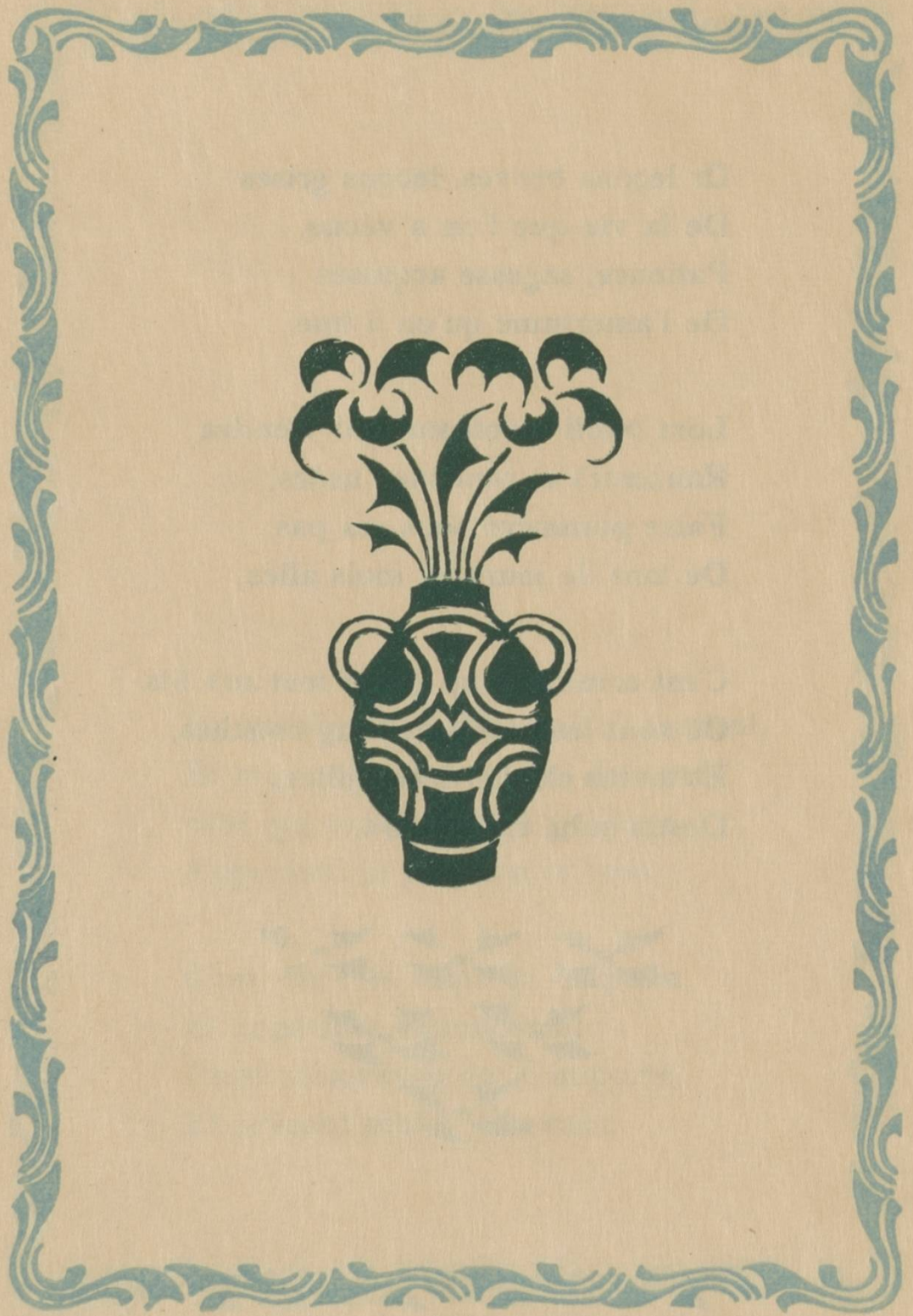


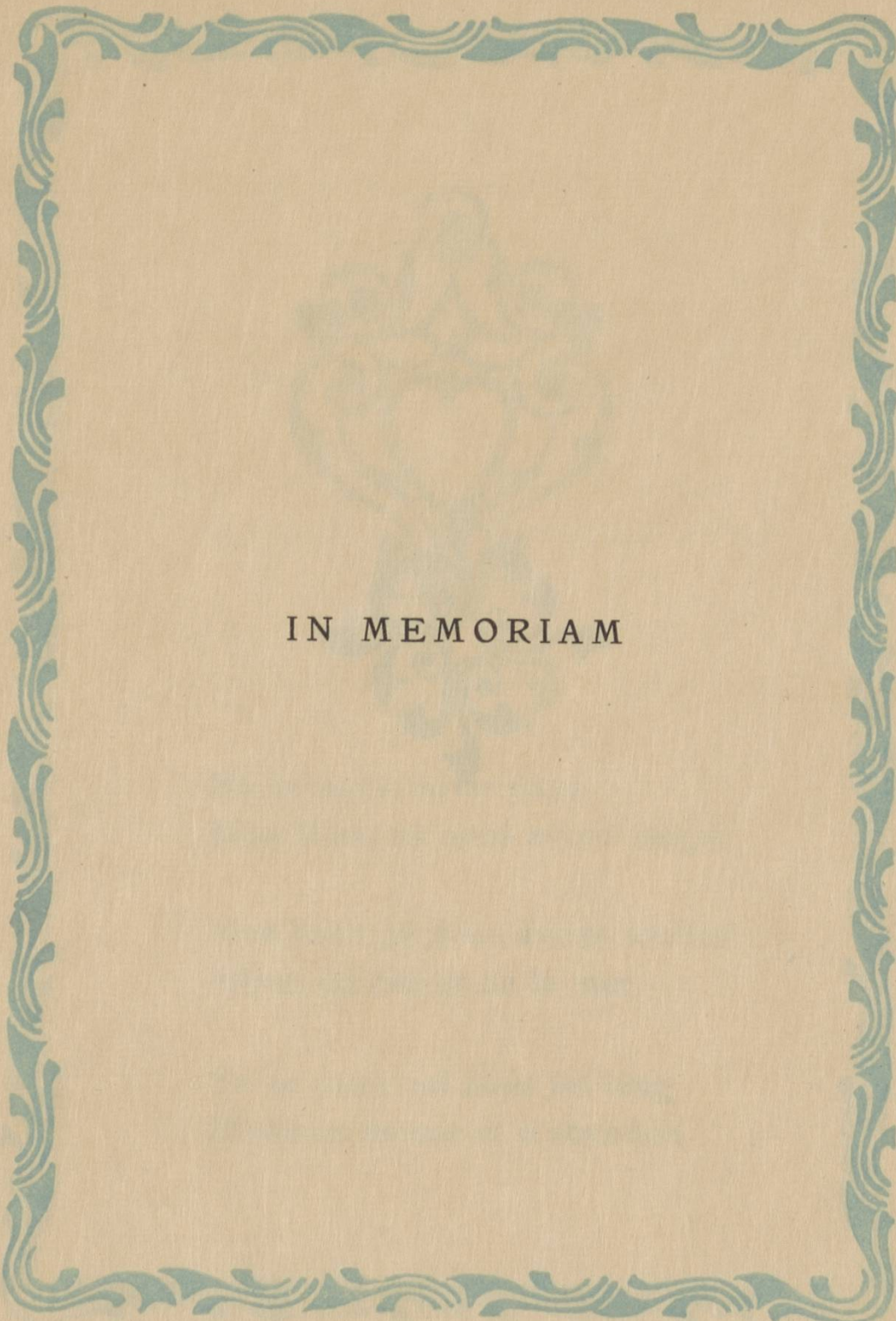
Or leçons brèves, leçons grises
De la vie que l'on a vécue,
Patience, sagesse acquises
De l'amertume qu'on a bue,

Lors oubli qu'on sait qui viendra
Rancœurs et rancunes usées,
Faire poussière sous ses pas
De tant de jours en mois allés,

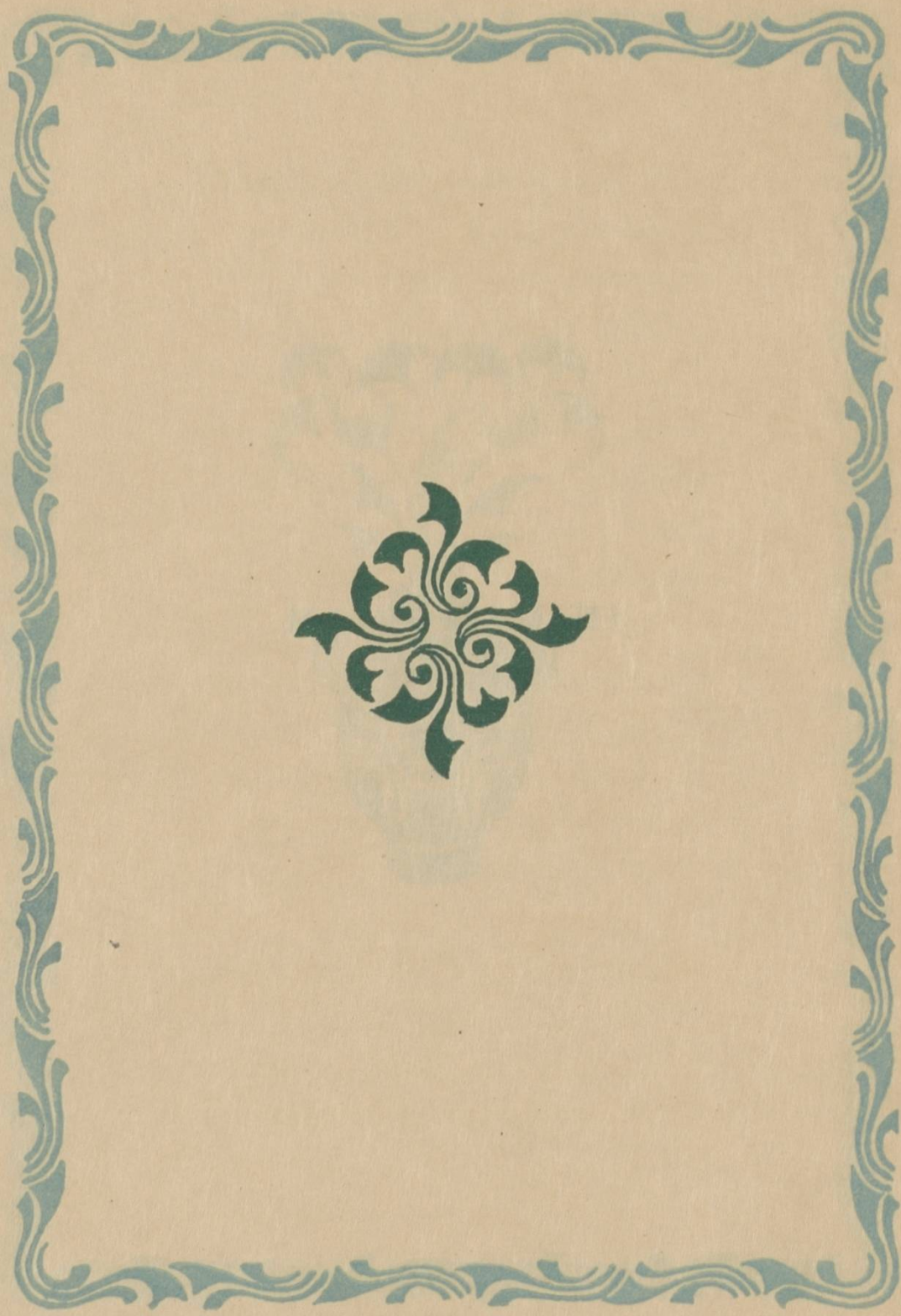
C'est comme drap qu'on met aux lits
Où sont les morts en long couchés,
Et toutes choses accomplies,
Destin subi, rideau tiré.







IN MEMORIAM

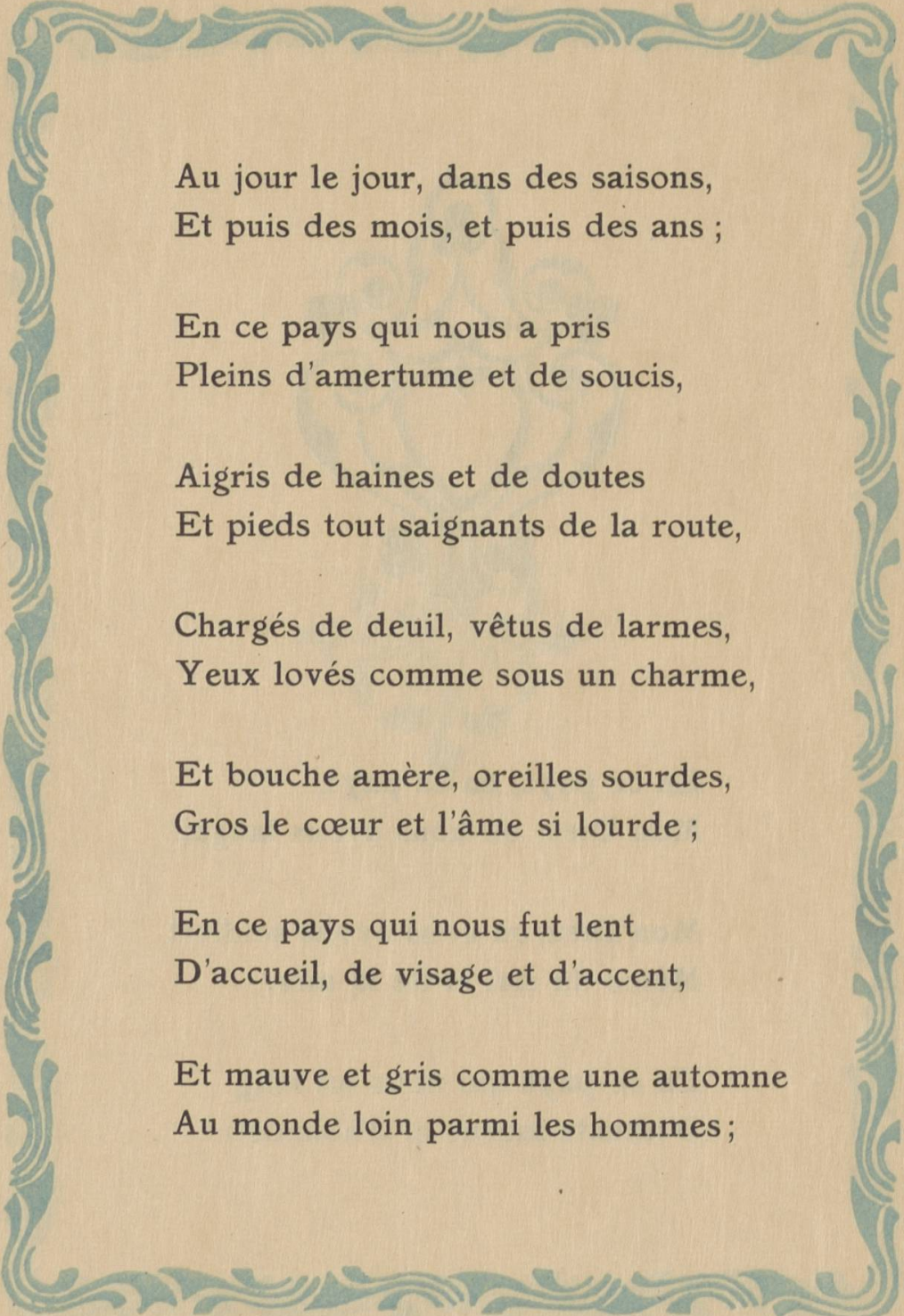




En ce pays, en ce pays,
Mon Dieu, où nous avons languï,

Mon Dieu, où nous avons souffert
Même du ciel et de la mer,

En ce pays qui nous fut long
D'attente morne et d'abandon



Au jour le jour, dans des saisons,
Et puis des mois, et puis des ans ;

En ce pays qui nous a pris
Pleins d'amertume et de soucis,

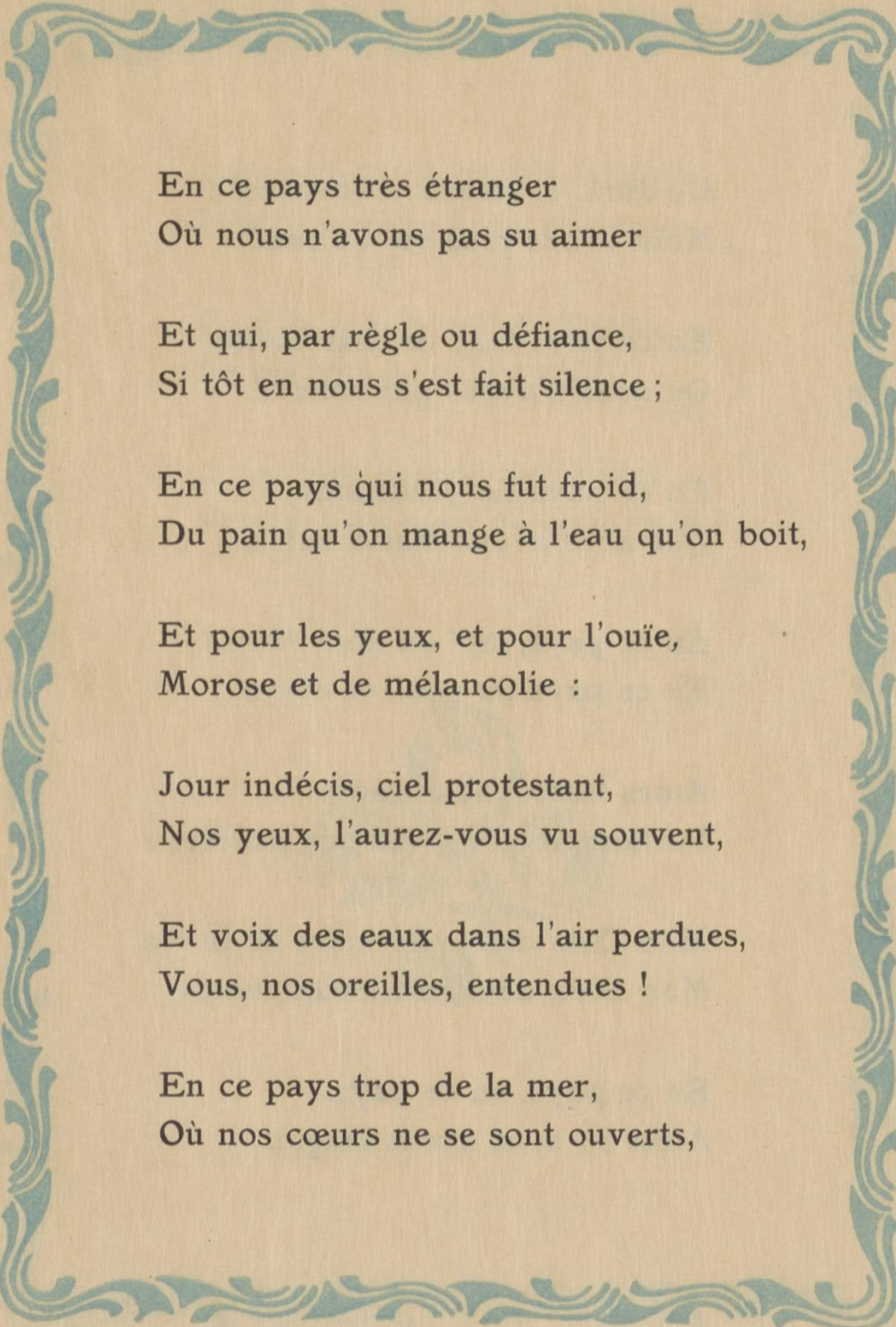
Aigris de haines et de doutes
Et pieds tout saignants de la route,

Chargés de deuil, vêtus de larmes,
Yeux lovés comme sous un charme,

Et bouche amère, oreilles sourdes,
Gros le cœur et l'âme si lourde ;

En ce pays qui nous fut lent
D'accueil, de visage et d'accent,

Et mauve et gris comme une automne
Au monde loin parmi les hommes ;



En ce pays très étranger
Où nous n'avons pas su aimer

Et qui, par règle ou défiance,
Si tôt en nous s'est fait silence ;

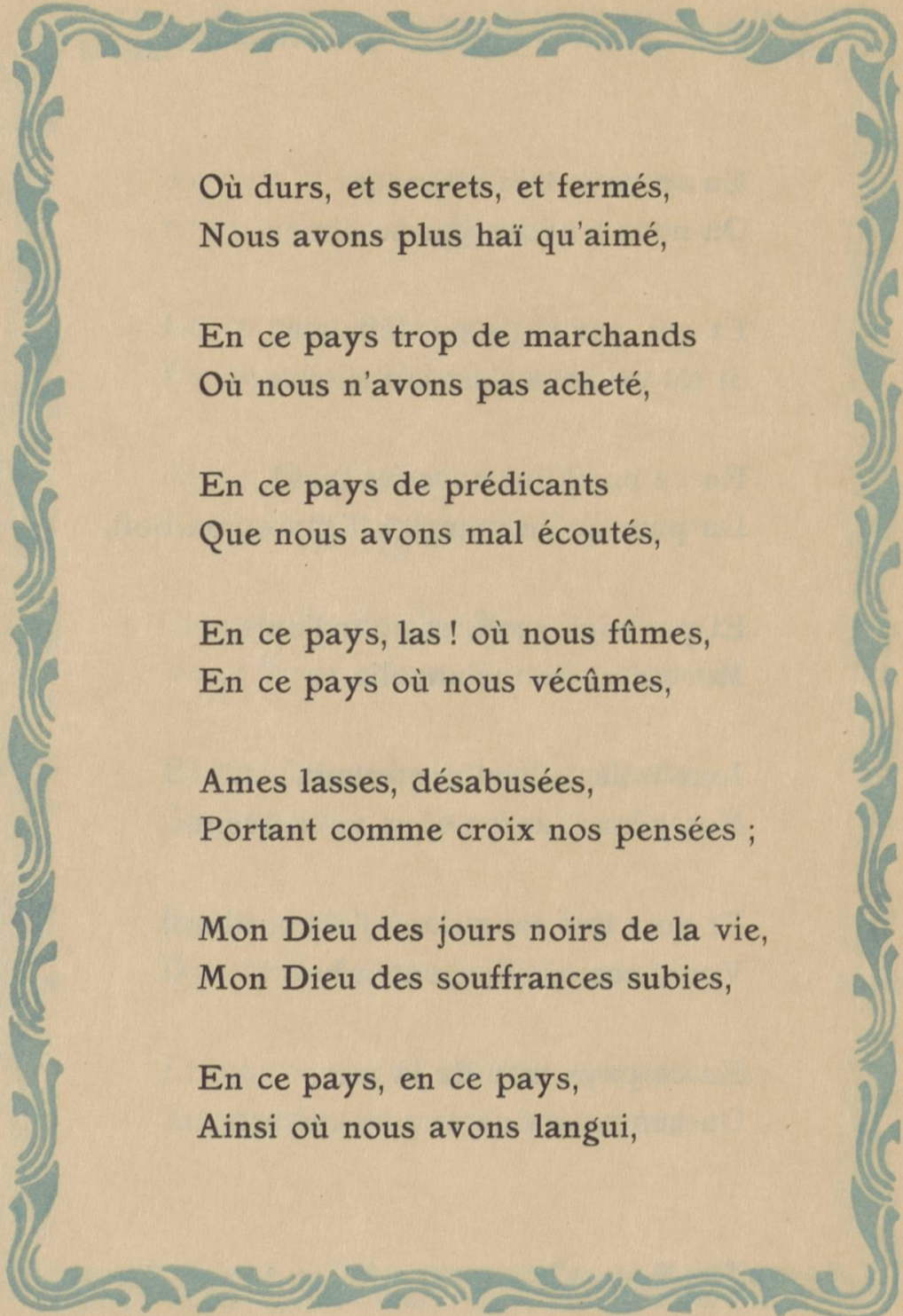
En ce pays qui nous fut froid,
Du pain qu'on mange à l'eau qu'on boit,

Et pour les yeux, et pour l'ouïe,
Morose et de mélancolie :

Jour indécis, ciel protestant,
Nos yeux, l'aurez-vous vu souvent,

Et voix des eaux dans l'air perdues,
Vous, nos oreilles, entendues !

En ce pays trop de la mer,
Où nos cœurs ne se sont ouverts,



Où durs, et secrets, et fermés,
Nous avons plus haï qu'aimé,

En ce pays trop de marchands
Où nous n'avons pas acheté,

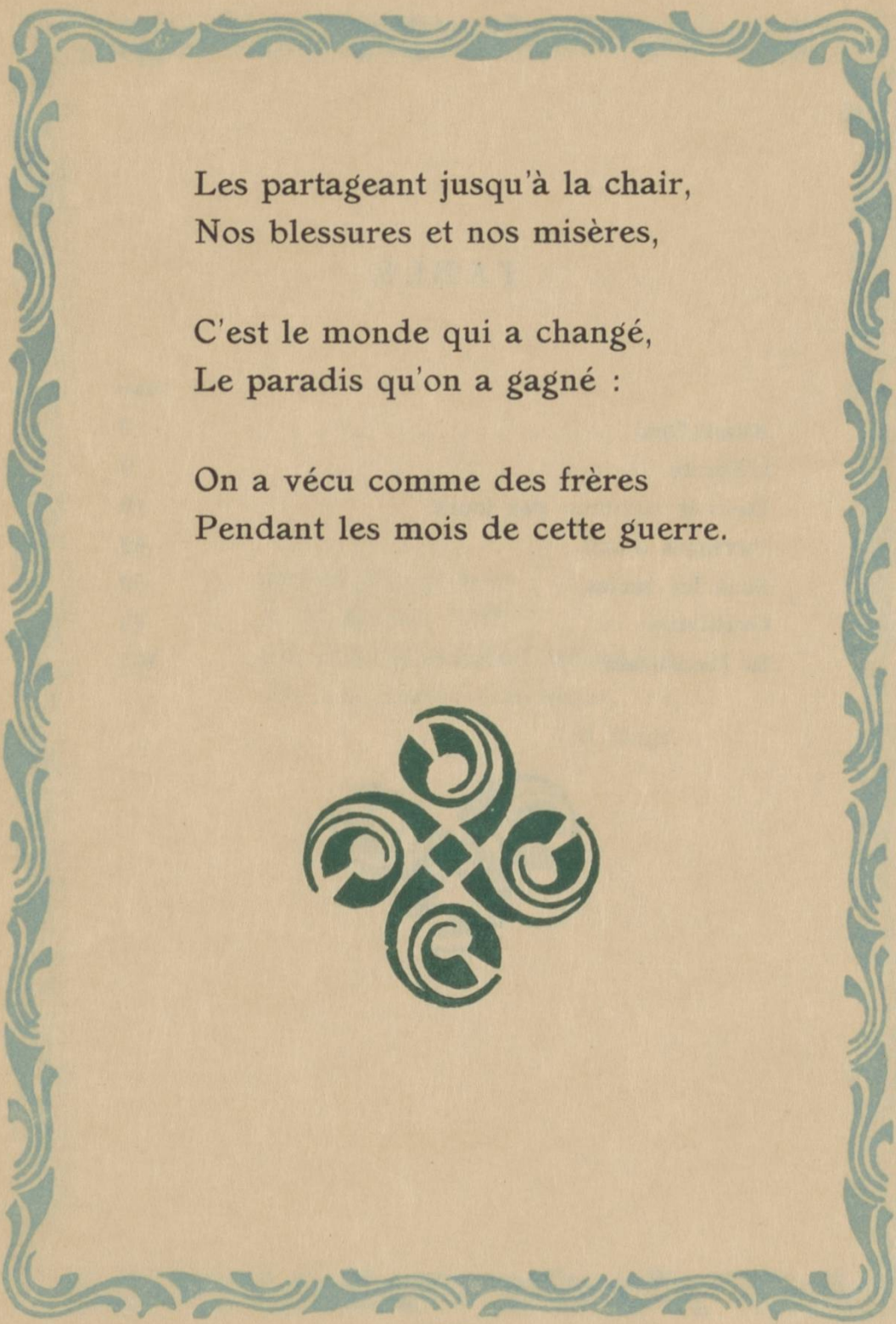
En ce pays de prédicants
Que nous avons mal écoutés,

En ce pays, las ! où nous fûmes,
En ce pays où nous vécûmes,

Ames lasses, désabusées,
Portant comme croix nos pensées ;

Mon Dieu des jours noirs de la vie,
Mon Dieu des souffrances subies,

En ce pays, en ce pays,
Ainsi où nous avons languï,

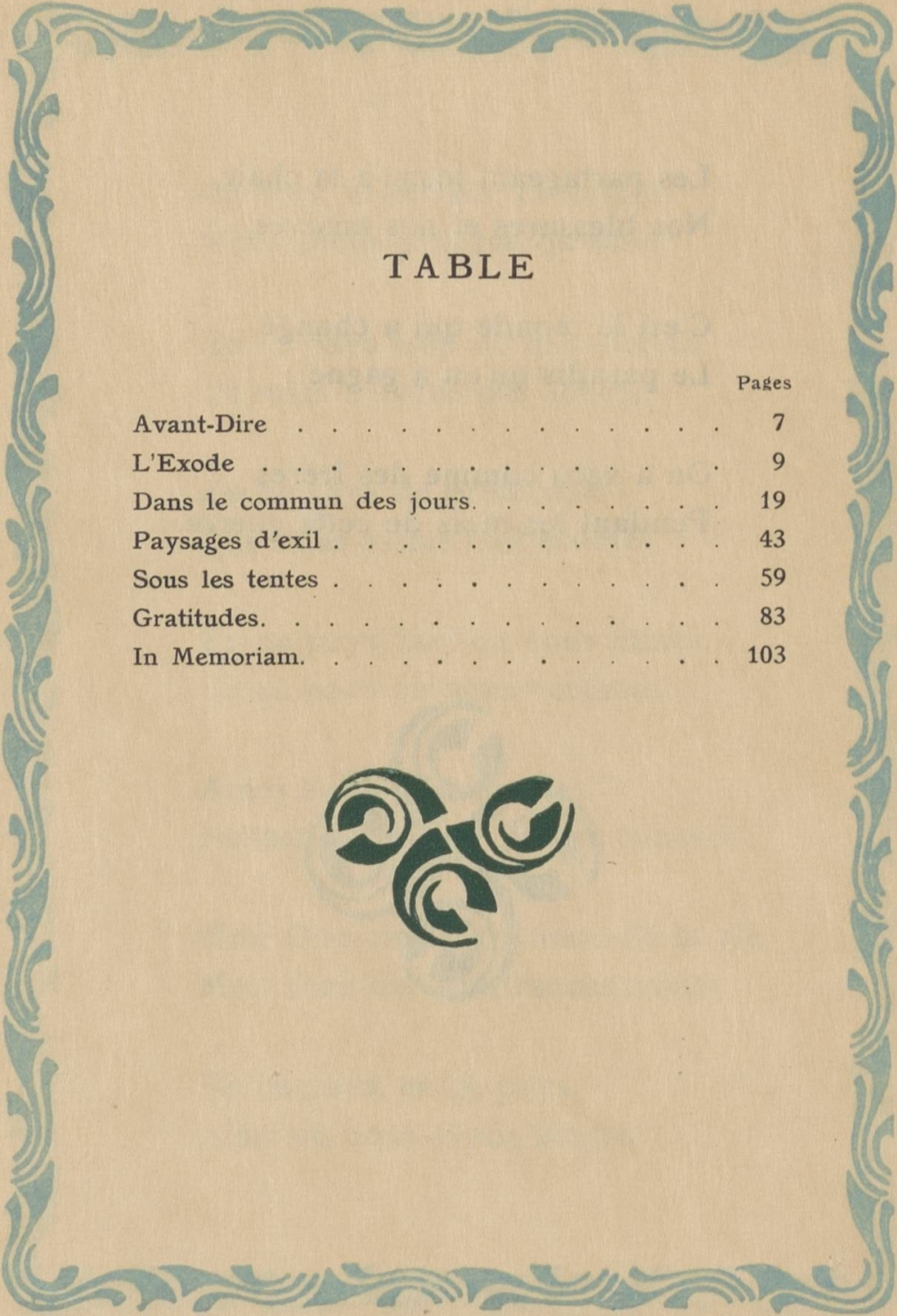


Les partageant jusqu'à la chair,
Nos blessures et nos misères,

C'est le monde qui a changé,
Le paradis qu'on a gagné :

On a vécu comme des frères
Pendant les mois de cette guerre.

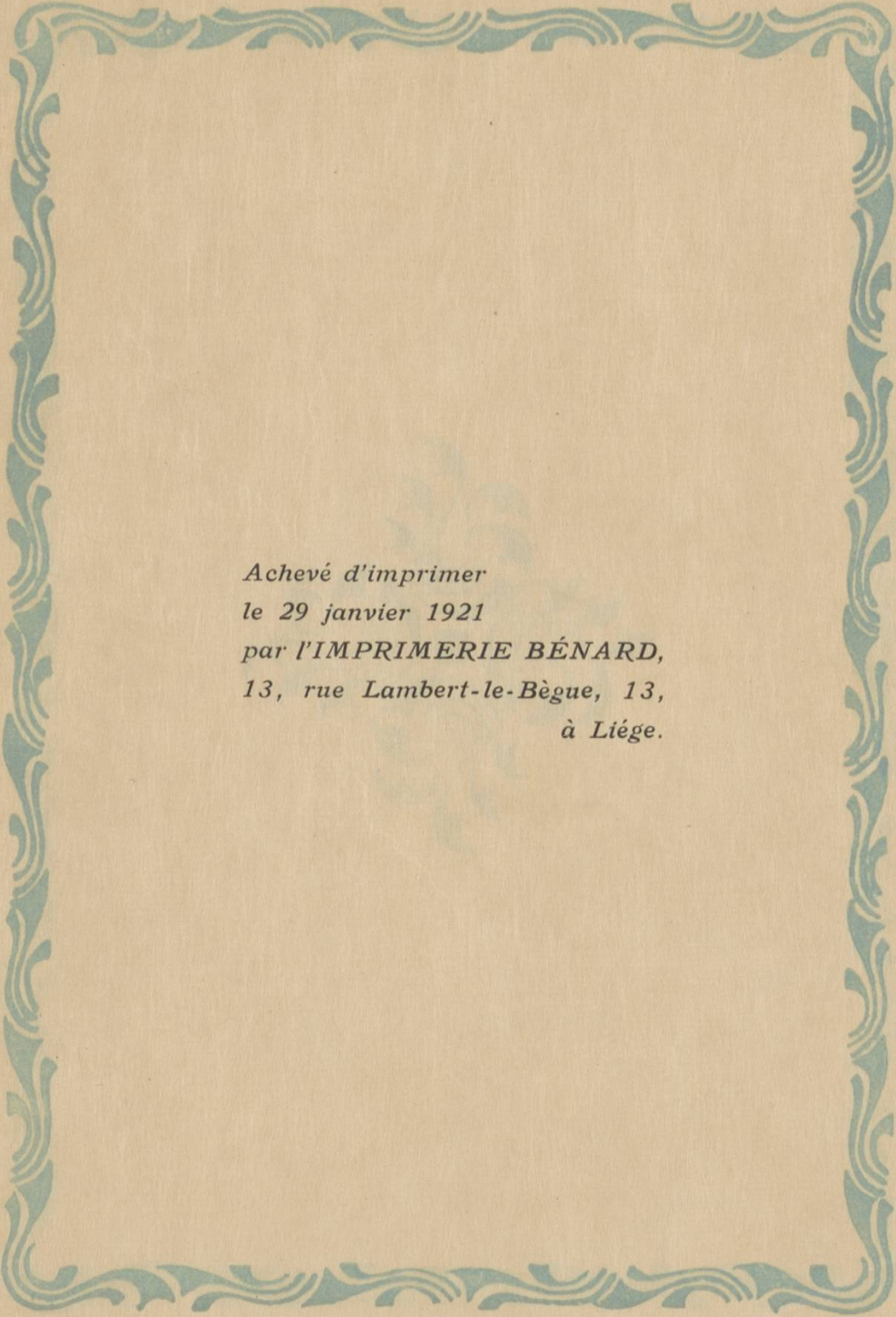




TABLE

	Pages
Avant-Dire	7
L'Exode	9
Dans le commun des jours.	19
Paysages d'exil	43
Sous les tentes	59
Gratitudes.	83
In Memoriam.	103





Achévé d'imprimer
le 29 janvier 1921
par l'IMPRIMERIE BÉNARD,
13, rue Lambert-le-Bègue, 13,
à Liège.

